This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 610.5.8

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

EDWIN CONANT,

(Class of 1829).

This fund is $28,000, and of its income one quarter shall be spent for books and three quarters be used for the general purposes of the Library. — *Vote of the President and Fellows, May* 28, 1892.

Received 4 June, 1896.

BIBLIOTHÈQUE

RUSSE ET POLONAISE.

VOL. X.

MÉMOIRES
DE LA PRINCESSE DASCHKOFF.

VOL. II.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF,

DAME D'HONNEUR DE CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES;

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

AVEC LA CORRESPONDANCE DE CETTE IMPÉRATRICE ET D'AUTRES LETTRES.

PUBLIÉ SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

MISTRESS W. BRADFORT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

M. ALFRED DES ESSARTS.

VOL. II.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

Slav 610.5.8

HARVARD COLLEGE
JUN 4 1936
LIBRARY.
Conant fund.

MÉMOIRES

DE LA

PRINCESSE DASCHKOFF.

CHAPITRE I.

La princesse quitte Paris pour Aix-la-Chapelle. — Elle rencontre ses amies anglaises, lady Ryder, lady Oxford et lady Carlisle. — Excursions à Montpellier et à Hyères. — Correspondance avec Diderot. — Elle quitte Aix pour se rendre en Suisse. — Lyon. — Fêtes nuptiales. — La princesse de Piémont. — Mistress Hamilton et lady Ryder. — Curiosité publique. — Théâtre à Lyon. — Une situation embarrassante. — Politesse française. — La Suisse. — Visite à Voltaire. — Madame Denis. — Tête à tête avec Voltaire. — M. Hubert. — Anecdote sur lui et sur Voltaire. — Le chien sculpteur. — Départ de Suisse. — Anecdotes de voyage. — Carlsruhe. — Invitation de la margrave de Bade. — Visite au palais. — Dusseldorf. — Francfort. — Une ancienne connaissance.

Après être restée un peu moins de trois semaines à Paris, je partis pour Aix en Provence. J'eus le plaisir d'y trouver toutes choses prêtes pour me recevoir dans

une fort belle maison située près de l'établissement des Eaux et appartenant au marquis Guidon. Mon cousin M. Worontzow l'avait louée à mon intention. Mais ce qui me causa bien plus de satisfaction encore, ce fut de rencontrer mon amie mistress Hamilton avec son père l'archevêque, son frère le doyen Ryder et leur cousine lady Ryder.

Comme le Parlement de Provence avait été récemment dissous, la ville d'Aix offrait d'admirables facilités pour se loger et vivre; ainsi, outre les amis que je viens de nommer, bien d'autres familles anglaises s'y étaient réunies, et dans le nombre de celles que je connaissais il y avait lady Carlisle avec sa soeur lady Oxford.

L'hiver s'y passa pour moi de la façon la plus agréable. Je continuais de m'exercer à l'étude de la langue anglaise, et je fis de charmantes excursions avec mistress Hamilton à Montpellier, Marseille, Hyères et le long des bords du Canal royal.

Je reçus quelques lettres de Diderot. [1]) Il y en a une où il fait allusion à l'animosité qui s'était élevée entre la cour et le

[1]) Voir au volume IV. Correspondance.

Parlement de Provence et qui amena la dissolution de ce dernier. Cette lettre est particulièrement digne de remarque; car elle témoigne au plus haut degré de la vivacité et en même temps de la profondeur de pensée qui caractérisèrent si profondément le génie de Diderot. Le tableau qu'il trace des sentiments et impressions que cet événement avait produits, ainsi que des conséquences vraisemblables qu'il pouvait entraîner, ce tableau, dis-je, fait de sa lettre une prophétie complète de ce qui, depuis, s'est accompli en France.

Aux approches du printemps, nous projetâmes une excursion en Suisse; mais malheureusement l'époque que nous fixâmes pour notre départ d'Aix se trouva concorder avec celle où la princesse de Piémont vint à Paris, avant son mariage avec le comte d'Artois; il nous fut donc impossible de nous procurer des chevaux, car presque tout était retenu pour la princesse et sa suite; et en outre, le maître de poste eut l'audace de vouloir nous faire payer double et d'avance chaque article.

Nous soumettrions-nous à cette exigence, ou bien la repousserions-nous? Ceci fut

pour nous tous matière à réflexion. Nous mîmes volontairement à notre voyage un retard de quelques jours. Dans cet intervalle, notre maître de poste se décida à traiter avec nous en termes moins déraisonnables. Il consentit à me fournir cinq chevaux et quatre jeunes boeufs, que je lui payai d'avance sur le même pied que huit attelages. Le reste de notre compagnie qui nous suivit, à la distance d'un jour ou deux, partagea avec nous ces conditions.

Lyon, qui se trouvait sur notre route, allait être le théâtre de grandes réjouissances à l'occasion de l'arrivée de la princesse de Piémont; bien que je n'eusse pas le moindre désir d'en être témoin, comme je ne voulais pas perdre un instant la société de mistress Hamilton pendant le cours de notre voyage en Suisse, ni m'opposer au voeu de sa cousine lady Ryder qui tenait à voir sur son chemin tout ce qu'il y avait de digne d'être vu, je consentis à rester à Lyon jusqu'à la fin des fêtes.

Il y avait en vérité du plaisir à avoir la compagnie de lady Ryder. C'était une petite femme active, très animée dans tous ses mouvements. Bien que son âge flottât entre

soixante et soixante-dix ans, elle possédait encore toute la gaîté de la jeunesse et pouvait trouver de l'intérêt à toute chose. A un large fonds d'esprit elle joignait infiniment de bonté, qualités dont l'union donnait autant de charmes à son commerce que ses vertus éminentes lui attiraient de respect.

Je ne m'appesantirai point sur les détails de notre voyage d'Aix à Lyon: il ne présenta aucune circonstance remarquable. Dès notre arrivée, nous employâmes bien notre temps à aller visiter diverses manufactures qui en ce moment luttaient d'activité pour produire les plus beaux spécimens de leur art destinés à être offerts à la princesse de Piémont et à sa suite.

Un duc français, capitaine aux gardes, qui avait été détaché pour accompagner l'Auguste étrangère, était arrivé déjà, et avec une excessive politesse il avait ordonné qu'on ne disposât point autrement de la maison qui avait été retenue en mon nom.

Enfin la princesse arriva. Toute la population était sur pied pour contempler la personne illustre qui était appelée à entrer dans la royale famille de France; chacun voulait lui être présenté des premiers.

Une loyauté pleine d'enthousiasme était alors le trait distinctif de cette nation; et à cette heure, une association était encore tellement impossible entre l'idée d'un monarque et celle d'une guillotine, que Louis „le bien-aimé" quoique appelé malicieusement „le mal nommé", était resté l'objet de l'adoration nationale.

Comme le duc dont je viens de citer l'acte de politesse, et dont, à cette occasion, je me reproche d'avoir oublié le nom, m'avait offert une loge au théâtre, j'y allai en compagnie de lady Ryder, de mistress Hamilton et de Mᵉˡˡᵉ Kamensky. C'était à l'une des premières représentations, auxquelles la princesse de Piémont fut invitée. Mais malheureusement nous trouvâmes la loge qui nous avait été réservée, occupée par quatre dames lyonnaises qui restèrent immobiles comme des statues, sans parler ni bouger, insensibles aux réclamations réitérées de mon guide qui s'épuisait à dire: „Cette loge appartient à des dames étrangères de distinction." La chose ne valait pas une dispute; ainsi, laissant lady Ryder et Mᵉˡˡᵉ Kamensky qui s'étaient placées bravement derrière ces femmes obstinées et

mal élevées, mistress Hamilton et moi nous nous éloignâmes sans prévoir les difficultés qui accompagneraient notre départ.

En atteignant le portique du théâtre, nous nous trouvâmes parmi les soldats de garde qui faisaient jouer de tout côté la crosse de leurs mousquets afin d'écarter la populace, et qui par excès de zèle ou par plaisanterie, distribuaient équitablement les coups aux gens qui sortaient aussi bien qu'à ceux qui voulaient entrer; j'en reçus un qui probablement eût été suivi de plusieurs autres mieux appliqués, si je n'eusse révélé mon nom pour imposer à ces brutaux un peu de civilité superficielle.

Le titre de princesse obtint l'effet souhaité, il me valut mille fois l'assurance qu'ils avaient ignoré ma qualité; mais aussi cela me fit bien comprendre le véritable caractère de la politesse française. Je leur dis qu'ils eussent bien dû attacher à ma robe le respect que leur inspirait mon titre, et que ma robe seule eût dû suffire pour me protéger contre leurs attaques. Cependant, pour faire amende honorable et pour prévenir une plainte, un d'eux nous escorta à travers la foule, et il témoigna tout son

regret de son incartade et de celle de ses camarades.

Enfin lady Ryder se détermina à quitter Lyon, et nous nous mîmes en route pour la Suisse. Je n'entreprendrai pas la description de cette belle contrée que des plumes plus habiles ont rendue si familière à tout le monde: je me bornerai à parler de différentes personnes plus ou moins célèbres que j'eus la bonne fortune d'y rencontrer. La principale fut Voltaire.

Le lendemain de notre arrivée à Genève, j'envoyai lui demander la permission de le voir en compagnie de mes amis. Quoiqu'il fût souffrant, il me fit répondre qu'il aurait grand plaisir à recevoir ma visite, et que j'étais libre de lui amener qui bon me semblerait.

Le soir même, mistress Hamilton, lady Ryder, M^elle^ Kamensky, mon cousin Worontzow et M. Campbell, de Shawfield, m'accompagnèrent chez Voltaire. La veille il avait perdu quelques onces de sang et, bien qu'il fût très faible, il voulut que cette circonstance fût tenue secrète, de peur qu'elle nous fît renoncer à la visite projetée.

En entrant dans sa chambre, nous le

trouvâmes renversé dans un vaste fauteuil; il paraissait fatigué, évidemment il souffrait. J'allai droit à lui et, moitié en plaisantant, j'insistai sur l'inopportunité de notre visite, et lui dis qu'il n'eût pu me donner une meilleure preuve de son estime qu'en me jugeant capable d'apprécier assez le prix de sa santé pour me priver durant plusieurs jours du charme de sa société.

Il me déconcerta tout-à-fait en élevant le bras d'une façon théâtrale et s'écriant d'un ton d'étonnement: „Qu'est-ce que j'entends? Sa voix même est la voix d'un ange!“ [2])

Comme je n'étais venue que pour l'admirer, une flatterie aussi extravagante était bien la dernière chose à laquelle je m'attendisse. Je crois bien que je le lui dis. Il y eut entre nous un échange de quelques compliments; après quoi, nous nous mîmes à parler de l'Impératrice de Russie.

---

[2]) Je dois rappeler à mes lecteurs que ces Mémoires ne devant paraître qu'après ma mort, on n'aura pas à me taxer de vanité si, dans cette occasion de même qu'en plusieurs autres analogues, je reproduis les choses juste comme elles ont été dites. (Note de la princesse Daschkoff.)

Notre visite s'était prolongée; j'avais donné le signal du départ quand il nous pria vivement de passer chez sa nièce Mme Denis; il espérait, nous dit-il, que nous lui ferions l'honneur d'y souper avec lui. Nous y consentîmes, et il y avait peu de temps que nous étions avec Mme Denis quand nous fûmes rejoints par son oncle.

J'ajouterai par parenthèse qu'en voyant en elle la nièce de Voltaire, je fus surprise de ne trouver qu'une femme très vulgaire.

Voltaire entra dans la chambre, soutenu par son valet de chambre. Il se mit à genoux sur un grand fauteuil dont le dossier lui servait d'appui, et il resta en face de moi dans cette incommode posture durant tout le temps du souper. Cette sorte de contrainte ne diminua pas médiocrement les illusions que je m'étais faites d'avance sur cette visite; j'y ajouterai l'impression désagréable que je reçus de l'adjonction à notre société de deux riches fermiers généraux de Paris, dont les portraits étaient suspendus dans le salon d'en bas et auxquels l'oncle et sa nièce prodiguèrent leur attention.

Comme nous prenions congé, Voltaire me demanda la permission de me voir souvent

pendant notre séjour à Genève. De mon côté, je le priai de me recevoir quelquefois le matin, et de m'autoriser à jouir de sa société soit dans son cabinet soit dans son jardin; autorisation qu'il m'accorda très volontiers et dont je profitai fréquemment. Dans ces moments-là il était tout différent, et il m'apparaissait tel que ses ouvrages et mon imagination me l'avaient représenté.

Dans les premiers jours que nous passâmes à Genève nous fîmes également connaissance avec M. Hubert „l'Oiseleur", surnom que lui avait valu sa passion pour la fauconnerie. C'était un homme d'un mérite immense, qui possédait une foule de talents agréables; il était poète, musicien et peintre. A une extrême sensibilité et à des manières pleines d'enjouement il joignait les charmes d'une excellente éducation. Voltaire le redoutait; car Hubert connaissait à fond ses petits côtés et savait représenter sur sa toile telles scènes où le célèbre auteur retrouvait quelques-unes des faiblesses de son caractère. Ils combattaient souvent aux échecs. Voltaire perdait presque toujours, et dans ces occasions il ne manquait jamais de laisser éclater sa mauvaise humeur.

Hubert avait un petit chien favori dont il je servait pour s'amuser aux dépens d'autrui en lui faisant happer un morceau de fromage, lequel, après avoir tourné deux ou trois fois dans la gueule du chien, en ressortait si semblable à Voltaire qu'on eût cru voir une copie en miniature du fameux buste de Pigal.

Nous passions souvent nos soirées sur le beau lac de Genève. M. Hubert, qui était toujours de nos parties, dirigeait ces petites expéditions, et il avait la galanterie d'arborer le pavillon russe sur le mât de notre bâtiment. Il était ravi de la simplicité plaintive de nos airs nationaux que Mlle Kamensky et moi avions l'habitude de lui chanter et qu'il savait s'approprier aussitôt par l'étonnante vivacité de sa mémoire musicale.

Ce fut avec un regret réel que nous quittâmes Genève et les nombreux amis que nous y possédions. Parmi ceux-ci j'indiquerai la famille d'un Russe nommé Welselovsky. Ce M. Welselovsky avait été employé à Vienne par Pierre Ier; ayant reçu tout-à-coup l'ordre de retourner à Pétersbourg, il craignit de s'exposer à la férocité de son souverain et maître; mais s'enfuyant en Hol-

lande, il renonça à son pays, se maria et s'établit ensuite à Genève. Sa fille aînée épousa M. Kramer, imprimeur célèbre, qui se fit tant connaître par sa liaison et plus tard par ses démêlés avec Voltaire.

En quittant la Suisse, nous louâmes deux grands bateaux pour descendre le Rhin. L'un contenait nos voitures, notre bagage et notre batterie de cuisine; l'autre avait été disposé pour nous recevoir, et une partie en avait été divisée en petits cabines où nous autres dames nous pouvions dormir sous la protection de nos deux bateliers et de nos gens, tandis que les messieurs descendaient à bord chaque soir et s'accommodaient de ce que pouvait fournir la contrée par laquelle nous passions.

Si une ville ou un objet digne de curiosité s'offrait à notre vue, nous quittions notre bateau pour aller en faire l'exploration. M^elle^ Kamensky et moi, avec nos robes noires et nos chapeaux de paille, nous cheminions parfaitement inconnues et inaperçues. Parfois il nous arrivait, par manière d'amusement, d'acheter des provisions pour notre table aux paysans qui s'approchaient du bord de l'eau. M. Campbell nous servait de truche-

man dans ces occasions-là; mais à force de l'entendre commettre des bévues, je finissais par prendre courage et parler allemand, ce que, faute de pratique, j'hésitais toujours à faire. Cependant après quelques essais en ce genre, je fus nommée par le suffrage universel interprète général pour tout le reste du voyage.

Nous fîmes une très agréable excursion au fameux Carlsruhe, habitation d'été appartenant au margrave de Bade. Nous avions loué pour nous y rendre une couple de voitures; mais à peine avions-nous atteint une auberge, que le grand maître de la cour arriva avec un message très flatteur de Son Altesse Sérénissime et une invitation pour visiter le palais.

Je répondis par des excuses, disant que nous ne nous étions pas préparés à un tel honneur, que notre intention était seulement de passer quelques heures dans le parc et les jardins, et que nous n'avions pas d'autres habillements que notre costume de voyage. Il ne s'était pas écoulé plus d'une heure, lorsqu'un magnifique carrosse à six chevaux s'arrêta devant la porte. Il s'y trouvait un écuyer de la cour qui par l'ordre

de la margrave nous remit un message des plus gracieux. Son Altesse, dit-il, savait parfaitement que Mme Michalkoff n'était autre que la princesse Daschkoff, qu'elle désirait infiniment connaître; il ajouta que Son Altesse ayant reçu de l'Impératrice de Russie l'ordre de Ste Catherine, elle espérait que ce lien de confraternité me déterminerait à lui faire une visite; et qu'enfin s'il ne lui était pas permis de compter sur ce plaisir, du moins elle voulait que son landau servît à nous promener dans le parc, dont son écuyer était chargé de nous signaler tous les points de vue les plus dignes de remarque.

Il était impossible de refuser cette dernière preuve de bienveillante attention. Nous prîmes donc place dans la voiture, tandis que je m'appliquais à faire entendre à notre guide combien j'étais profondément pénétrée des preuves d'estime que me donnait une princesse aussi distinguée par son mérite et ses connaissances.

Nous venions d'entrer dans la première allée du parc quand nous vîmes venir un autre équipage, semblable à celui qui nous transportait. Il contenait le margrave et

la margrave de Bade, le prince héréditaire et quelques autres personnes de la cour. Comme il était impossible de passer de front, les deux voitures s'arrêtèrent. La margrave nous salua, et avec une grâce et une aisance qui nous semblèrent parfaites de naturel, elle s'adressa à moi et me demanda de lui permettre de me montrer elle-même les beautés du parc, dont, ajouta-t-elle, „Nous sommes vraiment très fiers." Aussitôt je mis pied à terre et, ayant changé de place avec le prince héréditaire, j'accompagnai leurs Altesses Sérénissimes à travers ces belles perspectives que je ne pouvais cependant admirer à mon aise, tant mon attention était absorbée par les charmes de la conversation de la margrave: nous étions tout près du palais avant que j'eusse songé à trouver une excuse pour avoir refusé à y aller faire ma cour, genre de cérémonie dont je me suis toujours acquittée très mal, bien qu'en cette occasion je fusse de tout point l'objet de la plus aimable indulgence.

Un délicieux concert, un souper splendide, mais par-dessus tout la conversation et la cordiale politesse de nos hôtes, tels furent les plaisirs de cette agréable soirée. Nous

voulûmes prendre congé; mais on nous apprit que nos gens étaient déjà au palais, où des lits avaient été disposés pour nous; et que si notre intention n'était pas d'y prolonger notre séjour, nous étions priés seulement de vouloir bien donner nos instructions pour l'heure, le déjeûner, les chevaux, etc. . . . que le tout serait prêt le lendemain matin.

Mes amis et moi, après avoir été logés magnifiquement et, qui mieux est, très confortablement, nous quittâmes une demeure qui nous avait offert tant de jouissances inattendues et nous étions de retour à bord de notre bateau avant qu'aucun de ses habitants eût encore quitté l'oreiller.

Parmi nos autres excursions, nous allâmes à Dusseldorf admirer la célèbre galerie de peinture: mais mon goût ne me porte pas à m'étendre sur des sujets aussi généralement connus que celui-là, et je n'aime pas non plus les descriptions locales.

A Francfort, j'eus beaucoup de plaisir à rencontrer M^me^ Weynacht, veuve d'un banquier qui avait séjourné vingt ans en Russie. Je l'avais connue intimement dans mon enfance; elle me rappelait si éloquemment le passé, que je voulus rester un ou deux

jours de plus pour jouir dans sa société des souvenirs qu'elle ravivait: tant l'imagination se plaît naturellement à revenir et aime à s'appesantir sur ses premières et ses plus fraîches impressions!

J'eus aussi, à Francfort, occasion de faire connaissance avec le plus jeune des Orloff, le comte Wolodimir, un jeune homme d'intelligence très bornée; il n'avait pas retiré d'autre profit de son séjour dans les universités allemandes que de s'imaginer qu'il en avait acquis tout le savoir. Cette persuasion lui avait donné, comme on peut le croire, le ton le plus présomptueux, le plus pédantesque; j'en fis l'expérience dans les discussions que nous eûmes ensemble; car avec lui l'on ne causait pas. Il trouvait ses délices à disputer avec tous ceux qu'il rencontrait; c'était, au moins en apparence, sa principale occupation. On pourra aisément se figurer la portée et la capacité de son esprit si l'on songe qu'il n'y avait pas un sophisme sauvage de Rousseau qu'il n'acceptât comme une vérité profonde et qu'il ne s'appropriât sans réserve, en se pénétrant de la rhapsodie de cet éloquent mais dangereux écrivain.

J'étais bien loin alors de penser qu'il devait un jour être mis à la tête de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, ou bien aussi qu'il y aurait pour successeur une de ses créatures M. Domashneff, homme aussi ignorant, aussi dépourvu de titres que lui; et enfin j'eusse pu encore moins prévoir que je serais jamais appelée à leur succéder.

CHAPITRE II.

Retour à Spa. — Le prince Ernest de Mecklembourg-Strélitz et le prince Charles de Suède. — Caractère de ce dernier. — La princesse se sépare de ses amis. — Singulière affaire. — Adieux. — Berlin. — Riga. — Fâcheux événement à Moscou. — Arrivée à Pétersbourg. — Générosité de l'Impératrice. — Caractère du père de la princesse. — Perspective brillante. — Arrangements de famille. — Nouvelle générosité de l'Impératrice. — Maladie du jeune prince. — Le Dr. Rogerson. — Defaite des Turcs. — Angélica Kauffmann. — Le prince Potemkin. — Célébration de la paix avec les Turcs. — Mort de la princesse douairière Daschkoff. — Refroidissement de l'Impératrice à l'égard de la princesse. — Le prince d'Anhalt de Bernbourg. — Mariage de la fille de la princesse. — Départ de Moscou. — Un accident. — Difficultés du voyage. — Grodno. — Varsovie. — Le roi de Pologne. — Le prince Stanislas. — Spa.

A mon retour à Spa, je fis connaissance avec le prince Ernest de Mecklembourg-Strélitz et le prince Charlès de Suède, depuis duc de Sudermanie, qui avait occupé une partie de l'hôtel habité par moi à Aix-la-Chapelle.

Ce dernier prince était, malgré sa jeunesse, atteint de rhumatismes. Pour cette raison, il avait été envoyé à Spa, en compagnie de son gouverneur M. Schwerin et de deux officiers, le capitaine Hamilton et

un autre. Il vivait à très peu de frais, le chiffre de son budget de voyage étant, je pense, extrêmement borné. J'eus occasion de le voir beaucoup chaque jour, et je fus bientôt parfaitement au courant de sa façon de penser. Il n'aimait point la reine sa mère; son plaisir était de raisonner sur la possibilité qu'il y avait pour lui de devenir roi par suite du peu de chances qu'avait son frère aîné qu'il n'aimait pas non plus, d'avoir des enfants héritiers de sa couronne.

La connaissance que j'acquis alors des sentiments du prince, me donna plus tard, à l'époque de notre guerre avec la Suède, une idée que je communiquai à l'Impératrice: c'est que le prince en question, alors duc de Sudermanie et commandant de la flotte suédoise, eût pu, sans grande difficulté, être détaché des intérêts du roi son frère et entraîné à agir contre lui.

Comme le temps approchait où mes amis devaient quitter Spa pour regagner l'Angleterre, et comme je devais moi-même retourner en Russie, cette perspective de séparation nous contrista beaucoup. Un soir, tandis que nous parcourions la Prome-

nade de Sept Heures et nous lamentions sur la dure nécessité que nous allions subir, nous remarquâmes les fondations d'un grand bâtiment que les ouvriers commençaient à construire. Cet objet me frappa, et désireuse de fixer le terme d'une nouvelle rencontre à laquelle nous pussions aspirer mutuellement, je m'arrêtai et promis solennellement à mistress Hamilton que dans cinq ans je retournerais à Spa et m'engageais à habiter cette même maison si elle voulait bien venir m'y rejoindre. L'engagement fut mutuellement pris et je le remplis très fidèlement quand, de retour à Spa lors de l'expiration de la période précitée, j'entrai en possession de la maison indiquée d'avance et fus en mesure de recevoir mon amie à son arrivée.

Enfin, après nous être dit un adieu mutuel et mélancolique, je m'en revins par Dresde où je ne restai que quelques jours remplie presque entièrement par la vue et l'étude des peintures, dont on ne peut se lasser d'admirer la collection.

Le trésor électoral, autre sujet d'admiration, était en ce moment digne à peine d'une visite; car la meilleure partie était en gage

en Hollande pour répondre d'une somme prêtée par cette puissance au gouvernement électoral.

A Berlin, la famille royale me fit un accueil non moins gracieux que la première fois; je fus également l'objet des marques d'attention et de bienveillance de notre excellent ambassadeur le prince Dolgorouky. De là, je me transportai sans retard à Riga où m'attendaient des lettres du comte Alexandre mon frère, et de mon intendant. On m'y donnait les plus effrayants détails sur les ravages de la peste qui avait sévi à Moscou. J'appris que mon frère avait été forcé de quitter sa demeure et de fuir jusqu'à Andrewoffsky; ce fait me remplit d'une telle appréhension pour sa santé, que les plus déplorables nouvelles de l'état de ma propre maison eussent été en comparaison infiniment moins affligeantes pour moi.

Mon intendant m'annonçait la mort de quarante-cinq de mes paysans. Comme on pouvait supposer que la terrible maladie qui les avait enlevés avait également tout infecté dans l'habitation, aucun de mes effets, me disait mon intendant, ne pouvait être transporté à Pétersbourg, et ceux des ser-

viteurs qui survivaient seraient obligés de subir une quarantaine de six semaines avant de pouvoir s'éloigner.

Le coup que je reçus à la nouvelle de ce désastre fut assez fort pour m'occasionner une maladie qui me retint à Riga l'espace de trois semaines dans un pénible état d'esprit plus facile à comprendre qu'à décrire.

Dans cet intervalle j'écrivis à ma soeur Paliansky, la priant de me fournir des domestiques et de m'accorder aussi un asile dans sa maison, jusqu'à ce que je pusse me procurer une demeure. La maison que je possédais autrefois à Pétersbourg avait été vendue par mon oncle Panin, d'après la commission que je lui en avais envoyée par écrit; en effet, je pensais que cette vente produirait une somme suffisante pour couvrir les dépenses de mon voyage, ce qu'il m'eût été impossible de faire avec mon revenu ou plutôt celui que mes enfants et moi avions en commun. Mais, malheureusement pour moi, l'influence de M^me^ Talitzin prévalut sur mon oncle, et la maison fut vendue pour la moitié de sa valeur réelle à un ami de cette dame.

Etant arrivée enfin à Pétersbourg, je m'établis dans la maison de ma soeur, et M^elle^ Kamensky retourna chez elle. A la nouvelle de ma présence en ville, Sa Majesté eut la bonté de faire prendre des informations sur ma santé et ma position; et ayant appris mes récents malheurs, elle m'envoya un cadeau de dix mille roubles pour parer aux besoins les plus pressants.

J'eus la satisfaction de revoir mon père; et bien que je ne pusse attendre de lui quelque assistance de même nature, j'éprouvai une consolation mille fois plus grande, c'est-à-dire qu'il me donna toutes les marques possibles d'estime et d'affection dont j'avais été longtemps privée, en raison d'une indigne et atroce calomnie qu'il est inutile de spécifier en ce moment. Inutile, dis-je, parce que sur le fait des accusations dirigées contre moi, mon père, grâce à Dieu, me rendit enfin justice, et aussi parce que c'est une médiocre satisfaction que de raviver des faussetés afin de prouver qu'elles ne produisent plus ni plaisir ni peine. Il est très vrai que j'avais longtemps subi de la manière la plus cruelle les effets de la calomnie; car il m'était horriblement pénible

de déchoir de la bonne opinion d'un homme tel que mon père, n'eût-il pas eu à ma tendresse les droits qu'un titre sacré lui conférait; mais, outre cela, il possédait ces qualités qui ne sauraient manquer d'inspirer à la fois l'amour et l'admiration. A un jugement excellent et éclairé il joignait une âme généreuse et bienveillante, et il était tout-à-fait exempt de cette sorte de vanité et d'affectation qui d'ordinaire est le signe distinctif des esprits faibles et étroits.

Dans les premiers temps de mon installation chez ma soeur j'éprouvai beaucoup de fatigue et je ne pus sortir; mais j'avais le plaisir de voir mes idées reprendre un jour plus riant depuis que Grégoire Orloff paraissait avoir perdu la faveur de Catherine. Comme l'état de ma maison à Moscou rendait impossible pour le moment mon retour dans cette ville, je choisis une demeure très modeste à Pétersbourg, j'achetai des meubles, je louai les domestiques nécessaires, et m'établis ainsi fort simplement sinon d'une manière très confortable.

Aussitôt que je fus passablement remise, j'allai à la cour où je fus reçue avec bonté par l'Impératrice. Peu de temps après, Sa

Majesté m'envoya soixante mille roubles, pour l'achat d'une propriété qui fût à mon nom. Peut-être jusque alors avait-elle ignoré que sauf l'étang que je possédais près Pétersbourg et ma maison de Moscou, je n'avais rien au monde qui m'appartînt en propre; ou bien peut-être aussi ayant cessé de subir l'influence des Orloff, désirait-elle me donner quelque témoignage de sa considération en augmentant mes ressources personnelles. Quoi qu'il en soit, ce présent m'étonna, de même que le changement de manières de l'Impératrice bien différent de l'attitude à laquelle elle m'avait accoutumée durant les dix années qui s'étaient écoulées depuis son avénement à la couronne.

Cet argent me permit de tirer mon père d'un embarras où il se trouvait et de payer vingt-trois mille roubles pour mettre fin à une réclamation que la cour avait élevée contre lui. Vers le printemps, je m'établis dans ma petite campagne où j'eus l'affreux chagrin de voir mon fils tomber tout-à-coup malade d'une fièvre putride avec des symptômes assez alarmants pour me faire désespérer de sa vie. Les médecins qui d'ordinaire lui donnaient leurs soins avaient ac-

compagné la cour à Czarskoselo. On me recommanda très fortement de consulter un jeune médecin, le Dr. Rogerson, récemment arrivé d'Ecosse. On me l'envoya au milieu de la nuit, et bien qu'il ne cherchât pas à me dissimuler le péril où était mon jeune fils, cependant il ne désespéra point de le sauver.

Pendant soixante-dix jours je ne quittai pas le chevet de mon malade; au bout de ce temps, mon fils se trouva hors de danger, grâce à la Providence et l'habileté de cet excellent médecin que je commençai dès ce moment à apprécier et que, depuis, j'ai eu le bonheur de compter parmi mes plus chauds et plus fidèles amis.

Tandis que j'étais confinée dans la chambre de mon fils, le général Potemkin arriva de l'armée, apportant la nouvelle d'une victoire complète remportée sur les Turcs et des humbles ouvertures qu'ils faisaient pour la paix.

Empêchée comme je l'étais, je ne pouvais aller à la cour, ainsi que je l'eusse voulu, pour féliciter l'Impératrice sur ses brillants succès; mais je lui écrivis et, avec ma lettre, j'envoyai comme cadeau de circonstance

un tableau d'Angélica Kauffmann représentant une belle figure grecque; les sentiments exprimés dans ma lettre en faveur des Grecs et la perspective de leur amélioration politique, étaient une sorte d'allusion à cette peinture. C'était peut-être le premier spécimen du talent de ce charmant artiste, de cette femme encore plus charmante, qui eût jamais paru en Russie, et je fus heureuse d'apprendre que l'Impératrice en avait été enchantée.

Vers l'automne de l'année suivante (1773) je me rendis à Moscou où je trouvai la princesse douairière Daschkoff étonnamment bien pour une personne de son âge. Je plaçai en mains sûres, au profit de ma fille, l'argent que Sa Majesté m'avait donné, afin que rien des biens patrimoniaux ne fût distrait de la fortune de mon fils; puis, ayant pris tous les arrangements nécessaires, je me rendis à Troitskoe, d'où tous les quinze jours j'amenais mes enfants à Moscou pour voir leur grand'-mère, afin de prévenir les jalousies, qui pourraient naître d'une négligence à remplir ce devoir indispensable. Ce fut dans une de ces visites à Moscou que, me trouvant chez mon oncle le général Ye-

ruphin, je fis connaissance avec le général Potemkin qui plus tard joua un rôle si important en Russie et fut créé prince par l'empereur d'Allemagne en devenant le favori et l'ami de sa souveraine.

Le comte Romantzoff reçut pleins pouvoirs pour conclure la paix avec les Turcs. Dans le courant de l'été de 1775, l'Impératrice vint à Moscou pour y célébrer l'événement avec la plus grande magnificence. Les honneurs et récompenses prodigués par Sa Majesté au feld-maréchal comte Romantzoff et aux autres généraux, dépassèrent même sa munificence habituelle. Mon frère le comte Simon fut compris dans la promotion, et son régiment porté au rang de grenadiers de la garde.

Durant cette époque, l'Impératrice fit diverses excursions autour de Moscou. Entre autres endroits, elle visita Kaluga, et s'arrêta quelque temps à la belle propriété appartenant à mon oncle le comte Ivan Worontzow. Je ne fus d'aucune de ces parties; car dans ce même temps je veillais assiduement sur ma belle-mère la vieille princesse Daschkoff qui, après une pénible maladie de trois semaines, expira entre mes bras.

L'amitié et l'affection qu'elle m'avait témoignées en dernier lieu, l'approbation qu'elle avait donnée à toute ma conduite envers mes enfants, m'indemnisèrent largement quant au sacrifice de mes intérêts pécuniaires. Un de ses voeux suprêmes fut d'être enterrée dans le monastère de Notre Sauveur, au milieu des membres de la famille Daschkoff, près de la place où reposait son époux. Je sollicitai une permission à cet effet, mais mes efforts furent infructueux car on avait malheureusement mis en vigueur un règlement nouveau, lequel défendait à la population de Moscou d'enterrer ses morts dans l'enceinte des murs de la ville, hormis dans un seul couvent (et chaque couvent avait son tour annuel); encore, était-ce une tolérance accordée aux riches et aux superstitieux qui ne voulaient point quitter la ville natale même après leur décès.

N'ayant pu me conformer strictement aux désirs de ma belle-mère, je voulus du moins quoique faible et même épuisée, accompagner sa dépouille et la voir déposer dans un monastère situé à soixante dix verstes de Moscou, où quelques-uns des ancêtres de son mari avaient été autrefois inhumés. Ce

triste voyage, que je ne considérais que comme un devoir, je l'accomplis conformément à une règle que je me suis faite et dont je n'ai jamais dévié depuis la mort du prince Daschkoff: à savoir, d'agir en toute circonstance à l'égard de ses parents exactement comme je pensais qu'il eût agi lui-même, sous l'empire du principe de respect et d'attachement qui le gouvernaient d'une manière invariable.

Depuis mon retour de l'étranger, j'avais vécu presque toujours dans une retraite profonde, comparativement dans l'aisance, grâce aux bontés de l'Impératrice; mais je continuais de borner mes dépenses afin de pouvoir par une stricte économie faire élever mon fils dans une université étrangère.

Avant que Sa Majesté partît pour retourner à Pétersbourg, voyant le temps venu où je devais mettre mon projet à exécution, je demandai la permission de voyager de nouveau à l'étranger dans ce but spécial. L'Impératrice m'accorda son consentement, mais elle le fit avec la plus inconcevable froideur: elle paraissait blessée de ce que j'allais chercher ailleurs des avantages qu'elle avait l'ambition d'introduire dans ses Etats.

Peut-être sa froideur provenait-elle de quelque autre cause que j'ignorais, à la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne pus prendre congé de Sa Majesté, si ce n'est en commun avec tous les habitants de Moscou qui reçurent la permission de se présenter à une espèce de baise-main général, dans un moment public choisi à cet effet.

En cette occasion, le prince d'Anhalt, de Bernbourg, proche parent de l'Impératrice, me dit avec une certaine chaleur: „Cette conduite est telle que je m'y attendais, et elle s'accorde avec tout le reste; mais soyez certaine qu'un temps viendra où les choses changeront et où vous trouverez un peu plus de justice."

Comme j'avais calculé qu'il me faudrait probablement passer de neuf à dix années à l'étranger pour l'achèvement de l'éducation de mon fils, je crus convenable de profiter d'une occasion favorable, qui se présenta alors pour marier ma fille. Le brigadier Scherbinin me fit une demande que, vu les circonstances, je pensai ne pas devoir repousser. C'était un homme d'un caractère grave mais très doux et qui sem-

blait promettre à ma fille les joies paisibles de la vie d'intérieur; et bien que cette alliance ne fût pas à tous égards celle que j'eusse désiré former, cependant elle m'offrait l'inestimable avantage de conserver quelque temps de plus ma fille sous mes yeux.

L'idée que je leur soumis de m'accompagner dans mes voyages trouva faveur auprès du père de mon gendre; d'autant plus que je m'engageai à les garder avec moi, condition qui rendrait le revenu de la fortune de ma fille suffisant pour leurs besoins. Les critiques et les clameurs qui s'élevèrent contre moi à ce sujet, bien que je les méprisasse, (car j'avais conscience de mes bonnes intentions,) ne furent pas les seules suites désagréables de ce mariage. Mais comme je suis déterminée à passer sous silence tout ce qui ne sert qu'à réveiller des souffrances passées, je me détournerai de ce point de vue rétrospectif pour ne m'occuper que du récit de mon voyage.

Nous nous dirigeâmes sur Pleskoff pour visiter dans ce gouvernement une belle propriété appartenant à M. Scherbinin l'aîné. En route il arriva un accident qui me causa une certaine alarme. Un domestique de

Mme Tanieff, laquelle était de notre société, fit une chute grave, et avant qu'on s'en fût aperçu, les roues de deux de nos voitures lui passèrent malheureusement sur le corps. Pas moyen de trouver un chirurgien soit au bout de ce relais soit au relais suivant; et comme le pauvre diable avait le côté et le bras horriblement meurtris, il lui eût été impossible de continuer le voyage. Une saignée paraissait nécessaire quand, me rappelant qu'il y avait une lancette dans un portefeuille anglais appartenant à mon fils, j'engageai quelqu'un de notre société à accomplir l'opération; mais personne n'en eut le courage. En présence de ce dilemme difficile, je résolus enfin de tenter l'oeuvre à tout hasard; et surmontant pour un moment ma répugnance, j'ouvris une veine avec tant de succès, bien que cet effort eût été suivi pour moi de spasmes violents, que j'eus la satisfaction sincère de pouvoir me considérer comme l'instrument du salut de notre malade.

Nous arrivâmes bientôt après chez M. Scherbinin où se trouvaient réunis en grand nombre les nouveaux parents de ma fille; mais je me sentis bientôt si lasse de leur

société, que je ne fis pas long séjour en ce lieu, d'où je me dirigeai vers Grodno, en Lithuanie.

En route et tandis que nous traversions une contrée barbare et inhospitalière, où règnent partout la saleté et la misère, sans qu'on puisse espérer y obtenir le moindre secours d'aucun genre, mon fils tomba malade de la rougeole. Pour comble de difficultés, le pays était tellement impraticable, que pour frayer à notre voiture un passage à travers les forêts j'étais obligée d'envoyer à une journée de chemin d'avance une trentaine de cozaques. Enfin nous arrivâmes à Grodno, où j'eus la bonne fortune de trouver un excellent médecin que le roi avait fait venir de Bruxelles et attaché au corps des Cadets établi dans cette ville. Je dus rester à Grodno cinq semaines au moins; car M^me^ Scherbinin, en prodiguant à son frère ses soins assidus, avait elle-même gagné la maladie.

De Wilna nous allâmes à Varsovie. C'était justement l'année jubilaire; et si nous n'eûmes pas occasion d'assister à des fêtes brillantes, du moins j'eus la satisfaction de jouir fréquemment de l'agréable et instruc-

tive conversation du roi qui ne manqua jamais de venir chez moi deux ou trois fois par semaine durant notre séjour un peu prolongé à Varsovie. Il avait l'habitude de rester assis en face de moi et en tête à tête durant plusieurs heures, tandis que son neveu le prince Stanislas, jeune homme fort distingué et bien élevé, le général Komargeoffsky et le reste de la suite se tenaient dans un autre appartement avec mon fils et ma fille.

Dans le cours de ces visites, je fus frappée des grandes et aimables qualités du roi Stanislas Poniatowsky. Outre que son coeur était noble et sensible, il avait l'esprit très cultivé. Son goût en fait de beaux-arts pour lesquels il professait un culte enthousiaste, était purement classique; et sa conversation, qui puisait à de telles sources, ne pouvait manquer d'être intéressante et de plaire. Son penchant naturel ne l'eût point poussé, je pense, vers cette position chancelante, vers ce trône où pour son malheur la fortune l'avait placé. Comme simple particulier, personne n'était mieux doué que lui par la nature et l'éducation, mieux fait pour donner et goûter le bonheur;

mis à la tête d'une nation turbulente et en face d'une constitution plus désordonnée encore, il ne put jamais se concilier l'affection de son peuple, parce que celui-ci était incapable d'apprécier son caractère et sa position. Pour les Polonais nobles, il était un sujet de perpétuelle jalousie; et par suite des embarras où le jetaient leurs intrigues, il se trouva forcé de prendre vis-à-vis des deux grands potentats ses voisins des arrangements auxquels répugnaient ses principes, mais que la nécessité pouvait justifier.

Je l'avoue, ce ne fut pas sans regret que je quittai Varsovie, même pour Berlin, après avoir fait connaissance avec ce personnage éminent et malheureux ainsi qu'avec son aimable neveu. La considération qu'ils avaient conservée pour la mémoire du prince Daschkoff m'attachait encore à eux.

La réception qu'on me fit à Berlin fut des plus flatteuses. De cette ville, j'écrivis à mon banquier de Spa pour m'assurer la location de cette même maison de la Promenade de Sept heures dont, cinq ans auparavant, mistress Hamilton et moi nous avions vu jeter les fondations, et dont je

devins à la lettre une des premières habitantes, à l'accomplissement de la période convenue.

Je ne tardai pas à avoir le bonheur de voir arriver mon amie que son propre voeu ne rendit pas moins ponctuelle, et de reconnaître que l'absence n'avait pas diminué la force de notre attachement mutuel.

Pendant notre séjour à Spa, M. Scherbinin reçut de son père et de sa mère des lettres qui l'invitaient à revenir immédiatement en Russie. Il était irrésolu et malheureux; mais comme il fallait prendre un parti, il se détermina à obéir à cet ordre, tandis que ma fille se décidait à rester avec moi et à continuer ainsi la vie de famille.

CHAPITRE III.

La princesse se détermine à visiter Edimbourg. — Le professeur Robertson.—M. Wilmot.—Arrivée à Edimbourg. — La société littéraire du jour.— Robertson, Blair, Adam Smith et Ferguson. — Voyage aux Highlands. — Mistress Hamilton. — Maladie dangereuse de la princesse à Scarborough.— Lady Mulgrave. — Education du fils de la princesse. — Il prend le grade de Maître-ès-Arts. — Visite en Irlande. — Lady Arabella Denny. — Son hôpital de la Madeleine. — Excursions aux lacs. — La princesse quitte l'Irlande pour Londres. — Elle est présentée à la cour. — Conversation avec la reine Charlotte. — La famille royale. — La princesse quitte l'Angleterre. — Elle visite la Hollande. — Souper avec le prince et la princesse d'Orange. — Bruxelles. — Le prince et la princesse Orloff. — Rencontre inattendue. — Plans d'avenir du jeune prince Daschkoff. — Insolence du prince Orloff. — La princesse retourne à Paris. — Diderot. — Malesherbes. — Mme Necker. — Le comte Schouvaloff. — Son caractère.

J'avais formé et arrêté le projet de placer mon fils à l'université d'Edimbourg et de me fixer moi-même dans cette ville pour tout le temps que dureraient ses études académiques. En conséquence, j'écrivis au principal, Robertson, l'historien célèbre; et l'ayant informé du désir que j'avais conçu de mettre sous ses auspices, à l'université, mon fils qui n'avait encore que treize ans,

j'invoquai ses précieux avis et ses instructions sur ce que j'avais à faire pour atteindre mon but.

M. Robertson me répondit qu'il serait bon d'attendre deux ou trois ans afin de laisser plus de temps à mon fils pour ses études préparatoires. Cependant, malgré l'extrême jeunesse de l'enfant, j'avais une telle confiance en ses dispositions et son intelligence que je pus, à cet égard, répondre en toute sincérité et par conséquent avec un certain orgueil maternel, que déjà il possédait le latin, avait des connaissances en mathématiques, histoire et géographie; et que, indépendamment des langues française et allemande, il avait appris suffisamment d'anglais pour comprendre tout ce qu'il entendait dire ou lisait, bien qu'il ne sût pas encore parler très couramment.

Aussitôt que la saison fut terminée à Spa, nous passâmes en Angleterre, et, n'ayant fait à Londres qu'un très court temps d'arrêt, nous nous remîmes en route pour l'Ecosse. Ce fut pendant cette partie de notre voyage et dans la demeure de lord et lady Sussex où je passai quelques jours, que je fis connaissance avec M. Wilmot, cousin germain

de mylord et père de ma jeune amie dont les conseils persuasifs ont vaincu la répugnance que j'avais éprouvée d'abord à l'idée d'écrire ces Mémoires. M. Wilmot resta avec nous durant tout notre séjour.

En arrivant à Edimbourg je louai un appartement à Holyrood House, l'ancien palais des rois d'Ecosse. Que de fois en ce lieu je méditai sur l'histoire de l'imprudente et malheureuse reine dont la vie si émouvante m'était rappelée sans cesse par les diverses parties du bâtiment que j'habitais, et surtout par le cabinet de Marie-Stuart et par l'escalier voisin de ma chambre à coucher et d'où son favori italien fut précipité.

Je n'essaierai pas de décrire la joie que j'éprouvai quand M. Robertson, après avoir examiné mon fils, me donna l'assurance qu'il était parfaitement en état d'entrer dans l'université et de commencer le cours habituel de lecture classique. A cet égard, ma satisfaction était maintenant complète; et tandis que mon fils poursuivait ses études avec succès, j'avais l'occasion, trop précieuse pour la négliger, de cultiver la connaissance de ces hommes distingués, dont les écrits

ont tant contribué à la gloire littéraire de eur patrie.

Il me suffit de citer les noms de Robertson, Blair, Adam Smith et Ferguson pour faire comprendre avec quel orgueil et quel plaisir je jouissais de leur société. Pendant la plus grande partie de mon séjour à Edimbourg, je les voyais deux ou trois fois par semaine chez moi; et dans ces occasions, comme dans toutes les autres, j'éprouvais peut-être plus d'admiration pour leur modestie et leur simplicité de manières que pour leur science et la puissance de leur talent. Bien loin de ressembler à ces aspirants de science et de littérature qui, tout pleins d'eux-mêmes, sont jaloux les uns des autres, ces hommes célèbres et respectables vivaient ensemble en amis véritables dans la plus parfaite harmonie. Leur conversation, aussi exempte de pédantisme que leurs manières l'étaient d'affectation, ne pouvait manquer de procurer autant de profit qu'elle causait de plaisir.

Parmi les dames que je connaissais se trouvaient la duchesse de Buccleugh, lady Frances Scott, lady Lothian et lady Mary Irwin. Il ne semblait manquer rien pour

rendre cette époque non-seulement la plus calme, mais encore la plus satisfaisante, la plus heureuse de ma vie.

Aux vacances d'été, nous fîmes une excursion dans les Highlands. L'arrivée de mistress Hamilton, après notre retour, ajouta une nouvelle source de délices à toutes les joies que j'éprouvais en ce moment. Il est vrai de dire que j'étais bien invalide et que je souffrais beaucoup d'un rhumatisme gagné dans le voyage aux montagnes d'Ecosse; mais entourée d'amis comme je l'étais, et, par-dessus tout, rassurée sur le principal objet de mes soins et de mes voeux, les progrès de l'éducation du prince Daschkoff, les souffrances physiques qui déjà m'avaient tant éprouvée, pouvaient à peine maintenant tomber comme un mélange dans la part du bonheur que j'éprouvais.

L'année suivante cependant, comme mon mal s'était plutôt accru qu'il n'avait diminué, le Dr. Cullen me recommanda d'essayer des eaux de Buxton et Matlock, et ensuite de me baigner à Scarborough. En conséquence, aussitôt qu'il y eut vacances universitaires, je quittai l'Ecosse pour aller visiter ces localités et essayer des remèdes prescrits.

Je fus accompagnée par ma chère et excellente amie mistress Hamilton, qui poussa la tendresse pour moi jusqu'au plus haut degré et qui, s'il m'est permis de le dire, contribua à me sauver la vie lorsque, à Scarborough, je semblais couchée sur mon lit de mort.

Je ne saurais résister au désir de parler de lady Mulgrave et des consolations si bienveillantes, si généreuses qu'elle m'offrait quand on considérait mon état comme sans ressources. Elle vivait alors dans le voisinage, toute remplie encore de la douleur que lui avait causée la perte d'un époux tendrement aimé. A la nouvelle de l'état où je me trouvais, jugeant d'après ses propres sentiments ce que je devais éprouver, à l'idée de laisser mes enfants sur une terre étrangère, à une si grande distance de leurs amis, de leurs parents, elle vint sans cérémonie s'installer auprès de mon lit, et là, avec toute la chaleur, tout l'empressement de la vraie bienveillance, elle offrit sa protection pour mes enfants, sa maison pour leur servir d'asile s'ils venaient à être privés de leur mère. Cette proposition si humaine, si généreuse, fut accompagnée du

serment solennel que dans le cas où arriverait l'événement redouté, elle ne se séparerait pour rien au monde de mes enfants jusqu'à ce que leurs tuteurs naturels se fussent présentés pour les ramener en Russie.

Il suffit de mentionner ce trait du coeur pour faire du caractère de lady Mulgrave le plus grand éloge possible. Je n'essaierai pas de décrire les sentiments de reconnaissance et d'admiration qu'il éveilla en moi. Cette excellente lady ne cessa de me combler d'attentions jusqu'au moment où ma guérison ne parut plus douteuse; et quand je fus suffisamment rétablie pour voyager, elle m'engagea à m'écarter un peu de la ligne directe, et à aller me reposer quelques jours dans sa maison, à mon retour d'Ecosse.

Cette visite à laquelle me poussait un double motif de gratitude et d'inclination naturelle, je fus heureuse de l'accomplir; puis je revins à Edimbourg juste à l'époque prescrite pour la reprise des études de mon fils.

Bien que de temps en temps, depuis, je ressentisse quelques retours sérieux de mon rhumatisme, et qu'à d'autres égards je fusse

bien invalide, je n'eusse pas voulu me relâcher en rien des devoirs que je me jugeais capable de remplir et comme mère et comme tutrice; or mon succès en cela était si grand, et mes soins, mes sacrifices recevaient une si ample récompense, que mon coeur se sentait parfaitement à l'aise et qu'en dépit de la souffrance corporelle je pouvais jouir de la société de mes amis avec plaisir et même avec gaîté.

Mon attention ne se portait pas seulement sur le chapitre plus sérieux des études de mon fils, mais aussi sur ces avantages extérieurs d'exercices et d'arts d'agrément qui affermissaient sa santé et accroissaient extraordinairement ses forces. Tous les deux jours il allait à une école de danse ou bien prenait des leçons d'escrime, et régulièrement une fois par semaine j'avais un petit bal chez moi pour charmer en les remplissant les intervalles de l'étude.

Ne vivant qu'avec une seule pensée et ayant atteint le but de toute ma sollicitude peu m'importaient la médiocrité de la fortune de mes enfants et ma propre pauvreté. C'étaient des détails comparativement trop insignifiants pour exciter en moi un senti-

ment de regret; et comme en Ecosse la vie était à bon marché, je n'eusse pas eu recours au large crédit qui m'était ouvert chez mes banquiers M. Hunter et Sir W. Forbes, si ce n'était pour une excursion en Irlande que j'étais résolue à entreprendre sitôt les études de mon fils terminées. J'empruntai pour cela à ces messieurs deux mille livres sterling, que j'eus le plaisir de leur renvoyer de Hollande, au bout de quelques mois; mais quoiqu'il m'ait été facile d'acquitter cette dette, je dois à la bonté et à la délicatesse de ces deux personnes qui m'ont donné tant de preuves de bienveillance, mille services empressés pour lesquels je ne puis leur offrir en retour que mes remerciements les plus sincères.

Au mois de mai 1779, mon fils soutint un examen public. Il n'y avait pas d'exemple d'une assemblée aussi nombreuse qu'en cette occasion. Mon fils répondit avec tant de bonheur sur tous les points aux questions proposées, que dans un transport involontaire d'admiration l'on battit des mains, témoignage rarement permis, rarement pratiqué en pareille enceinte. Le grade de Maître-ès-Arts lui fut alors con-

féré; et comme il n'y a qu'une mère dévouée comme moi à la gloire de son fils qui puisse apprécier le bonheur que j'éprouvai de cette distinction acquise avec tant d'applaudissements, je ne m'appesantirai pas sur ce moment de joie. Je continue le récit de mon excursion en Irlande qui eut lieu le mois suivant, par la voie de Donaghadee.

J'y rencontrai mistress Hamilton et mistress Morgan qui m'emmenèrent visiter Coleraine et la Chaussée du Géant; on sait quelle attention mérite ce dernier point de vue. Une maison commode et spacieuse m'attendait à Dublin; j'y fus bientôt établie. Mon séjour dans cette ville me semble en ce moment une sorte de songe heureux qui dura tout l'espace d'un an. Cependant le bonheur de ma vie n'était pas une illusion; car mes deux amies mistress Hamilton et mistress Morgan ainsi que leurs familles, avaient pour moi des soins si délicatement attentifs, qu'elles ne me laissaient pas former un voeu sans l'accomplir.

Chaque matin, mon fils poursuivait le cours de ses lectures classiques avec M. Greenfield qui l'avait accompagné depuis

Edimbourg. Nous trouvâmes à Dublin des maîtres habiles qui lui donnèrent des leçons d'italien et de danse. Nos soirées se passaient toujours en société, — une société distinguée par l'esprit, l'élégance, la bonne éducation, et animée d'une franchise de ton qui est particulière au caractère irlandais. Je maintenais l'habitude que j'avais prise de donner une fois par semaine un bal pour amuser mes enfants, et, en outre, nous allions assez souvent au théâtre.

Je ne saurais parler autrement qu'avec orgueil des égards dont je fus l'objet de la part de cette inestimable personne, lady Arabella Denny, femme qui se rendit si célèbre par ses établissements de bienfaisance, qu'elle mérita et reçut les remerciements du Parlement pour ces services rendus au pays. Nous allions souvent prendre le thé avec elle. Il y avait chez elle tant de bon sens, une si remarquable aménité de manières, qu'il était impossible de se trouver quelque temps dans sa compagnie sans se sentir pour elle de l'attrait et de l'attachement.

Parmi les nombreux établissements que lady Denny fonda pour le secours et le bien-être des malheureux, l'hôpital de la

Madeleine était le principal objet de sa sollicitude; malgré son âge avancé, elle y exerçait une surveillance de chaque jour. Plusieurs fois elle m'emmena avec elle dans ces visites; et trop disposée à apprécier en toute chose mes humbles mérites, elle me pria un jour de mettre certaine hymne en musique afin de la faire chanter à la chapelle de la Madeleine, à l'appui d'une collecte de charité. Comme ses désirs étaient pour moi une sorte de loi, j'obéis et arrangeai un air pour quatre voix. Au bout de quinze jours d'étude, ce morceau fut exécuté en présence d'une assemblée nombreuse, attirée par la curiosité d'entendre ce qu'un ours de Russie était capable de produire. Le soir même, j'allai voir cette excellente femme qui m'accueillit avec plus de tendresse que jamais. Elle parla avec enthousiasme de la collecte qui avait été faite le matin, et insista pour déclarer que ce succès était entièrement dû à ma musique.

Durant mon séjour à Dublin, je trouvai beaucoup de plaisir à fréquenter la Chambre du Parlement et à y entendre les plus célèbres orateurs, M. Grattan nommément qui tenait un rang très distingué.

Dans les beaux jours de l'année, je fis quelques excursions avec mes deux amies. Nous allâmes voir successivement les lacs de Killarney, Kilkenny, Limerick, le magnifique port de Cork, et les autres localités qui pouvaient présenter de l'intérêt et piquer notre curiosité. Dans le voisinage de ce dernier point, je visitai Lota, bel et romantique domaine appartenant à M. Rogers, grand-oncle de ma jeune amie. J'y trouvai les soins les plus empressés et les plus hospitaliers que puisse offrir une famille remplie de mérite et de la distinction la plus parfaite.

Au commencement de l'année 1780, nous quittâmes l'Irlande et nous rendîmes à Londres par Holyhead, à travers le pays de Galles. Bientôt après mon arrivée, je fus présentée à la cour. Leurs Majestés m'accueillirent avec une grâce et une affabilité toutes particulières. Je ne laisserai pas échapper cette occasion d'exprimer les sentiments de reconnaissance que j'ai toujours gardés du bonheur dont j'ai joui dans leurs Etats, mais principalement de cet avantage suprême qu'une mère seule peut apprécier, à savoir les fruits précieux que mon fils

retira d'une éducation britannique. Sa Majesté me félicita du dévouement maternel que j'avais montré, selon ce qu'on lui avait rapporté, et elle ajouta qu'elle était bien persuadée maintenant qu'on ne lui avait rien exagéré. Je me défendis d'avoir de telles prétentions, et à mon tour je lui parlai de sa belle famille, témoignage évident de la tendre sollicitude de Sa Majesté. La Reine me dit qu'en effet ses enfants étaient nombreux, et que s'il m'était agréable de les voir réunis elle les ferait venir tout exprès de Kew.

Sur mes remerciements pour cette marque de gracieuse condescendance, lady Holderness reçut l'ordre d'amener la royale famille le lendemain matin à Londres, et de me faire connaître en même temps le moment de son arrivée. Lady Holderness se conforma à ces instructions, et j'eus le plaisir de voir un groupe des plus beaux enfants que j'aie jamais admirés.

Je ne fis pas un long séjour à Londres; mais je visitai diverses parties du pays, m'arrêtant un peu à Bath, à Bristol et dans quelques-unes des villes principales. De retour à Londres pour aller gagner la côte,

j'eus une audience de congé de Leurs Majestés; bientôt après, nous nous rendîmes à Margate, où nous nous embarquâmes pour Ostende.

D'Ostende, nous nous rendîmes à Bruxelles où, ayant laissé quelques-uns de nos domestiques et une partie de notre bagage, nous allâmes par Anvers en Hollande, visitant sur notre route Rotterdam, Delft, la Haye, Leyden, Harlem, Utrecht et l'établissement des frères Hernhutter.

Après cette tournée, étant revenue à la Haye, je vis de nouveau la princesse d'Orange, cette personne inestimable pour qui j'éprouvais depuis longtemps le respect et l'affection les plus sincères. Je m'excusai d'abord d'accepter une invitation qu'elle m'adressa, faute d'avoir pour y faire honneur d'autres vêtements que mon costume de voyage; mais la gouvernante M^me^ Dunkelman me pria, en son nom, de mettre de côté toute cérémonie quant à la question de toilette, et de venir habillée comme je le jugerais convenable. Il ne fallait pas pour me déterminer autre chose que cette permission; j'allai, en compagnie de mon fils et de ma fille, souper chez la princesse: la

dame qui avait bien voulu me porter le message, fut des nôtres. Il me suffira de dire, à sa louange, que non-seulement elle jouissait de la confiance pleine et entière de la princesse héréditaire de Prusse qui avait commis à ses soins l'éducation de sa fille, mais encore que le Grand Frédéric l'estimait assez pour avoir avec elle une correspondance suivie.

Le prince d'Orange prit part à notre souper; et contrairement à l'habitude qu'il avait de s'endormir en compagnie, il resta éveillé durant toute la soirée. Il s'était placé à table auprès de moi, et daigna faire observer quel changement extraordinaire j'avais produit en lui; je ne pus répondre qu'en lui témoignant mon regret de lui avoir causé un sacrifice.

Chaque soir, durant notre court séjour à la Haye, nous soupions chez la princesse. En quittant cette ville, nous retournâmes à Bruxelles, où, comme je l'ai dit, nous avions laissé domestiques et bagage. Là, nous rencontrâmes le prince et la princesse Orloff qui se rendaient en Suisse où ils allaient consulter Tressot, au sujet du fâcheux état de santé de la princesse.

En parlant de cette rencontre je me rappelle un fait que j'eusse dû, pour le mettre dans son ordre, mentionner d'abord. Dans notre courte tournée en Hollande, je m'arrêtai une couple de jour à Leyde pour y voir quelques personnes que j'avais connues lors de mon premier voyage. Ma première visite fut pour M. Gaubieus, médecin qui jouissait d'une certaine célébrité et pour qui j'avais une estime particulière. Comme je frappais à sa porte, le domestique qui vint ouvrir me dit que le docteur n'était pas chez lui. „C'est impossible, répliquai-je; car je sais parfaitement bien qu'aujourd'hui il n'a pas mis le pied dehors; je me flatte qu'il serait contrarié de ne m'avoir pas vue; ayez donc la bonté de lui dire que la princesse Daschkoff désire renouer connaissance avec lui.“

Le docteur qui était dans la chambre voisine, sortit en entendant ma voix; au moment où il ouvrait la porte, je crus apercevoir le prince et la princesse Orloff dans la pièce qu'il avait quittée; probablement ils étaient venus le consulter. Ma surprise fut excessive; car je n'avais pas entendu dire que le prince eût quitté la Russie ou, en d'autres termes, qu'il eût reçu son congé;

et il n'était pas vraisemblable que je pusse en être informée, car j'avais peu de correspondants, et les miens n'entraient que fort peu dans le détail des événements du jour.

En ce qui concerne les affaires publiques, j'étais parfaitement certaine de leur prospérité sous le gouvernement de Catherine II; et comme, pour ma part, je n'avais qu'un objet, un désir qui absorbait toutes mes pensées et pour lequel j'avais eu le courage de me séparer de mes parents et de mes amis, je priais toujours ces derniers de ne rien m'écrire qui fût étranger à leurs propres intérêts et leur bonheur.

Le plaisir que j'éprouvais à revoir Gaubieus parut réciproque de son côté; mais ne voulant pas l'interrompre dans l'exercice de son art, j'abrégeai ma visite, et je fis un tour en ville avant de revenir à la maison du prince Schehoffsky où j'avais élu mon domicile.

A peine venions-nous de nous mettre à table pour dîner quand nous voyons entrer, qui? le prince Orloff! Soit que ma physionomie qui, malheureusement pour moi, dit trop ouvertement les choses, lui donnât à entendre que sa visite m'était aussi désa-

gréable qu'inattendue; soit que, suivant mon habitude, toute idée qui me domine s'échappe involontairement de mes lèvres, je ne sais comment cela se fit, mais sa contenance et ses paroles étonnèrent tous les assistants.

„Je ne viens pas ici, s'écria-t-il, en adversaire, mais en ami et allié."

Tout le monde gardait le silence quand Orloff, considérant mon fils avec attention et s'adressant alors à moi peut-être, à ce que je pensai, avec un certain sentiment de regret pour sa conduite première, s'exprima ainsi: „Je vois, Madame, par son uniforme, que le prince votre fils appartient encore au régiment de cuirassiers; et comme je suis toujours commandant des gardes à cheval (car je désire que vous sachiez bien que je voyage uniquement pour la santé de ma femme), j'écrirai à l'Impératrice, si cela vous est agréable, afin de demander que votre fils passe dans mon corps, ce qui, vous le savez, lui ferait franchir deux échelons d'avancement militaire."

Je le remerciai, et alors me levant de table et m'excusant auprès des convives, je priai Orloff de m'accompagner dans une autre pièce où je causerais volontiers avec lui

de ce sujet. En réalité, je n'avais d'autre dessein que de repousser, avec le plus de ménagement possible, une offre que je n'avais pas le choix d'accepter, d'après un motif que probablement il ne devait pas du tout comprendre.

Après l'avoir remercié de ses bonnes intentions à l'endroit de mon fils, je lui dis que, dans les circonstances où je me trouvais, ayant écrit au ministre de la guerre le prince Potemkin, au sujet de l'avancement de mon fils, je ne me jugeais pas libre de consentir au passage du jeune prince dans un autre régiment jusqu'à ce que j'eusse reçu une réponse à ma demande: qu'autrement, une pareille précipitation pourrait détruire les bonnes intentions de Sa Majesté et blesser jusqu'à un certain point le prince Potemkin.

„Comment cela pourrait-il le blesser?“ dit Orloff, évidemment piqué.

Il me fut aisé de comprendre sur quel pied les deux princes se tenaient l'un vis-à-vis de l'autre. Ayant donc répété que j'avais écrit au ministre de la guerre, et que je devais attendre sa réponse, je me hâtai de rompre un entretien qui n'était que

du temps perdu, en demandant à Orloff où je pourrais lui écrire lorsque j'aurais reçu une réponse de Pétersbourg et le priant aussi de conserver à mon fils ses bonnes intentions que j'aurais très probablement occasion de réclamer."

„Vous pouvez compter sur moi, Madame", répondit-il; „car il est impossible de voir un plus beau jeune homme que le prince Daschkoff."

Cette remarque sur la beauté de mon fils qu'Orloff me jeta en partant, produisit en moi dans ce moment même un sentiment d'indignation; et, depuis, elle me causa une énorme inquiétude.

Ainsi que je l'ai dit déjà, je rencontrai à Bruxelles le prince et la princesse Orloff, ayant de plus avec eux M. et M^me^ Millessino, M^elle^ Pratassoff, une des dames d'honneur, et M^elle^ Kamensky. La première nouvelle que j'eus de leur arrivée, ce fut l'apparition soudaine dans ma chambre de toute leur société; et je dois avouer que je n'eus pas grand plaisir à les voir, sauf le vieux Millessino, homme instruit et fort aimable que pendant plusieurs années j'avais reçu habituellement tous les jours.

J'avais dû cependant partager un peu mes attentions quand Orloff, examinant mon fils, ainsi qu'il avait fait à Leyde, s'écria tout-à-coup, me remplissant d'une confusion inexprimable: „Quel malheur, prince Daschkoff, que, comme c'est très présumable, je ne sois pas à Pétersbourg le jour de votre arrivée; car étant bien sûr que, dès votre première apparition à la cour, vous supplanterez le favori actuel, j'aurais du plaisir à exercer l'office que je remplis maintenant, c'est-à-dire à consoler les gens congédiés, s'il y en avait — et il y en aurait — par suite de votre entrée en faveur."

Sans laisser à mon fils le temps de répondre, regrettant doublement qu'une aussi audacieuse interpellation eût blessé ses oreilles, je m'excusai d'avoir à l'envoyer hors de la chambre; pour cela, je l'invitai à aller immédiatement écrire en mon nom un billet au Dr. Burtin et à lui fixer le lendemain matin pour une visite à faire aux collines voisines, à la recherche de fossiles. Dès que mon fils fut sorti, j'exprimai mon étonnement au prince Orloff de ce qu'il avait pu parler avec tant de liberté à un jeune homme qui n'avait pas encore dix-sept ans,

et compromettre en outre d'une telle façon l'honneur et la dignité de l'Impératrice. Quant aux favoris, je l'invitai à se rappeler que jamais je n'avais ni connu ni reconnu de personnes ainsi dénommées; que c'était là un sujet que je ne permettrais jamais de traiter en ma présence, moins encore en présence de mon fils que j'avais élevé dans les sentiments du plus profond respect pour l'Impératrice à la fois sa souveraine et sa marraine, espérant bien qu'il n'en connaîtrait pas d'autres. Sa réponse, empreinte de la grossièreté qui était caractéristique chez lui, ne mérite point d'être reproduite.

Peu après, j'eus la satisfaction de lui voir quitter Bruxelles où je restai une quinzaine de jours encore pour y régler quelques affaires avec le banquier auquel j'avais fait adresser mes lettres de crédit. Nous passâmes en grande partie ce court intervalle de temps à herboriser sur les collines avoisinantes, avec mon ami le Dr. Burdin, et nous eûmes la chance de trouver quelques plantes inconnues en Russie.

Dès qu'il me fut possible, je me rendis par Lille à Paris. En arrivant à l'hôtel de la Chine où j'avais fait retenir des

appartements, j'eus le plaisir d'apprendre qu'Orloff et sa suite étaient partis déjà pour la Suisse, à l'exception de mes anciennes connaissances, Millessino et sa femme qui étaient restés en arrière.

Je ne saurais dire combien je fus heureuse de revoir Diderot qui me reçut avec sa cordialité d'autrefois.

Je renouvelai aussi connaissance avec M. de Malesherbes et sa soeur, ainsi qu'avec Mme Necker et quelques autres personnes qui s'étaient montrées pleines d'égards pour moi, lors de mon premier séjour à Paris.

Parmi les étrangers qui habitaient alors cette ville se trouvaient plusieurs familles russes, dont une partie m'était connue; je citerai notamment le comte Soltikoff, depuis feld-maréchal et gouverneur de Moscou; M. de Samoiloff, neveu du prince Potemkin, et le comte André Schouvaloff. Ce dernier vivait depuis deux ans à Paris; mais peut-être y eût-il joui d'une plus haute considération si son séjour y eût été moins prolongé et eût moins permis, par conséquent, de le connaître à fond.

Comme j'eus à souffrir, par le fait de ce personnage, un ennui qui, s'il ne fut pas

durable, fut certainement très cuisant, il ne paraîtra pas hors de propos de donner l'esquisse suivante de son caractère. — C'était assurément un homme d'esprit, doué d'une grande vivacité de repartie et d'une facilité merveilleuse pour écrire des vers. Il était passablement instruit, surtout en littérature française, possédant parfaitement la langue et sachant les poètes français sur le bout du doigt; mais il était par nature trop ardent, trop capricieux pour avoir aucun jugement raisonnable ni solide. Plein de suffisance et d'orgueil, il était dur et arrogant envers ses inférieurs, et réciproquement humble et obséquieux envers les grands et les puissants; toujours prêt à adorer l'idole du jour, quelle qu'elle fût. A la fin, la vanité lui tourna la tête, et il mourut sans laisser de regrets même dans sa propre famille.

CHAPITRE IV.

Paris. — La Reine et les princesses. — L'abbé Raynal. — Entrevue particulière avec la Reine. — Charme puissant de ses manières. — Sa passion pour la comédie. — Fâcheuse naïveté de la princesse. — Commérages des coteries. — Diderot. — Société littéraire de Paris. — Talleyrand, de Rhullière, Guibert etc. — Absurdes calomnies contre la princesse. — Leur origine chez le prince Orloff et le comte Shouvaloff. — Conduite de M. Samoiloff et du prince Potemkin envers la princesse. — Le maréchal Biron. — Anecdotes à son sujet. — La princesse quitte Paris. — M. Osterwald. — Genève et Lausanne. — M. Hubert. — Réception à la cour de Turin. — Forteresse d'Alexandrie. — Gênes. — Le gouverneur comte Firmian. — Visite de la princesse aux lacs. — Parme, Plaisance, Modène, Florence etc. — Pise. — Le jeu del Ponte. — Les Bains. — Mode d'existence en ce lieu. — Bal donné par la princesse. — Legnaja. — Hôpital de la quarantaine.

Des visites à recevoir, des visites à rendre me prirent, à Paris, beaucoup plus de temps que je n'eusse voulu. C'étaient pour la plupart des visites de cérémonie, les plus ennuyeuses de toutes; car le terme limité de mon séjour ne me permettait pas de perdre mes moments.

On me pressa souvent d'aller à Versailles; mais je répondais que je n'étais jamais moins dans mon élément qu'à la cour où

il m'avait toujours semblé être une sorte de Ninette.

On m'annonça aussi que la Reine désirait me voir. Je me rejetai cependant sur une question d'étiquette pour m'affranchir des réceptions; attendu que les pairesses françaises prenant le pas sur les dames étrangères, je ne pouvais compromettre la dignité de ma souveraine ou celle de sa cour où j'avais tenu le plus haut rang comme dame d'honneur de l'Impératrice en siégeant au rang le plus humble à la cour de Versailles.

Un matin, comme je déjeunais avec l'abbé Raynal chez qui j'allais souvent; j'appris par Mme de Sabran, l'une des personnes présentes, que Sa Majesté désirait absolument me voir à Versailles chez Mme de Polignac, où elle proposait d'aller à certain jour déterminé et où, toute cérémonie à part, nous pourrions nous rencontrer et causer à l'aise.

Le jour marqué, je m'y rendis avec mon fils et ma fille. Déjà la Reine était arrivée. Sa Majesté eut l'extrême bonté de s'avancer pour nous recevoir, et m'ayant placée à côté d'elle sur un sopha, tandis qu'elle faisait asseoir tout près mes enfants à une

petite table ronde, elle nous parla avec une affabilité qui nous mit complétement à notre aise et nous captiva tous. Entre autres politesses, elle complimenta mon fils et ma fille sur leur talent dans la danse, art d'agrément où, lui avait-on dit, ils excellaient. „Pour ma part, ajouta Sa Majesté, je regrette d'avance la perte d'un délassement si agréable que je serai bientôt obligée d'abandonner."

„Et pourquoi, Madame, me hasardai-je à dire, Votre Majesté serait-elle forcée de subir une pareille nécessité?"

„Parce que, répondit-elle, il n'est permis à personne de danser au-delà de vingt-cinq ans."

D'après ma naïveté habituelle de Ninette à la cour, oubliant ce que j'avais entendu dire nombre de fois, à savoir que la Reine avait une passion décidée pour la comédie: „Je ne saurais approuver, dis-je, une telle interdiction; car aussi longtemps que dure ce goût et que les pieds ne refusent pas leur service, je ne vois pas pourquoi on se priverait d'un plaisir beaucoup plus naturel que son pendant accoutumé: l'amour de la comédie."

Sa Majesté déclara qu'elle partageait tout-à-fait mon opinion, et nous continuâmes de causer sur toute sorte de sujets, heureusement pour moi, sans qu'il fût fait la moindre allusion à la maladroite réflexion dont je m'étais rendue coupable, et sans que Sa Majesté laissât entendre par le moindre signe qu'elle l'eût comprise.

Il n'en fut pas de même dans le beau monde de Paris. Pas un cercle où, le lendemain, on ne se livrât à des commentaires sur ma malheureuse gaucherie, que l'on considéra généralement comme un blâme lancé contre un goût de la Reine déjà sévèrement critiqué. J'eus donc à regretter mon irréflexion, nonobstant l'espèce d'importance que j'avais acquise en devenant le sujet de l'entretien de toutes les coteries de Paris.

Un des carrosses de la cour nous ramena de Versailles; et, dans la suite, toutes les fois que je rencontrais Mme de Polignac ou Mme de Sabran, j'étais certaine de recevoir quelque message poli de la part de Sa Majesté qui par une permission toute spéciale autorisa mon fils à voir l'établissement de St. Cyr où généralement les hommes n'étaient pas admis.

Bien que Diderot fût dans un fâcheux état de santé, il était chaque jour auprès de moi. La plupart du temps, nous passions nos matinées à examiner les oeuvres des meilleurs artistes, excepté les jours où mon fils recevait des leçons de mathématiques d'un élève de Dalembert, ou étudiait la danse sous la direction de M. Gardel. Les soirs, quand je restais chez moi, j'avais toujours un petit cercle de connaissances.

Le sculpteur Houdon tenait une bonne partie de mon temps; car, à la prière de ma fille, j'avais consenti à poser pour mon buste en bronze grand comme nature. Lorsque le buste fut terminé, je ne pus m'empêcher de remarquer que l'artiste avait trop de goût pour saisir une ressemblance; car au lieu de la simple Ninette que j'étais, il m'avait drapée en pimpante duchesse française avec une coiffure de dentelle et le cou découvert.

Chez M^me^ Necker je fis connaissance avec l'évêque d'Autun, ainsi qu'avec M. Guibert qui s'est acquis tant de célébrité par son traité de tactique; j'y rencontrai également de Rhullière que j'avais connu en Russie à l'époque de la Révolution, mais dont je

n'avais pas voulu recevoir la visite, lors de mon premier voyage à Paris, pour le motif que j'ai déjà rapporté.

Remarquant chez lui un certain embarras qui provenait peut-être du souvenir de cette circonstance, je l'accueillis comme une ancienne connaissance que j'étais très aise de revoir. „M^me^ Michalkoff, lui dis-je, (rappelant le nom que j'avais pris pour mes premiers voyages,) M^me^ Michalkoff était invisible pour tout le monde: mais la princesse Daschkoff — qui a trop bonne opinion de vous et trop d'orgueil aussi pour douter que ceux qu'elle considérait comme ses amis en 1762 aient pu en aucun temps cesser de l'être, — la princesse Daschkoff sera toujours charmée de vous voir, avec une seule réserve cependant: c'est qu'elle s'interdira à elle-même le plaisir de lire votre livre, quelque grande que soit cette privation, ou quelque intérêt qu'elle eût pu trouver à cette lecture."

De Rhullière parut enchanté de cet accueil, et depuis il vint me voir fréquemment. M. de Malesherbes, sa soeur, M^me^ Necker, aussi bien que plusieurs autres personnes qui avaient lu cet ouvrage, et même Dide-

rot dont la sincérité naturelle, sans parler de l'amitié qu'il me portait, donnait à tout ce qu'il disait sur ce sujet un caractère solide; tous m'affirmèrent que dans cet ouvrage j'étais citée de la manière la plus honorable. Non que l'Impératrice y fût traitée aussi bien, à ce qu'ils m'apprirent: en effet, on me communiqua divers passages qui la concernaient et que leur fausseté ne me permit pas d'entendre sans dégoût.

On concevra facilement l'étonnement que j'éprouvai quand, vingt ans après, à l'époque de la Révolution française, cette époque de rage, de discorde et de débordements, où tout ce qu'on disait, publiait et faisait était dicté par les plus mauvaises passions, je tombai sur un livre imprimé, portant pour titre: Mémoire sur la Révolution de 1762, par de Rhullière, ou je me trouvais représentée comme la maîtresse du comte Panin et étais en butte à d'autres calomnies non moins contradictoires qu'insensées! J'y vis aussi d'autres circonstances d'un intérêt public tellement défigurées, qu'il me suffit d'y réfléchir un peu pour être amenée à penser que l'ouvrage en question ne pouvait être l'original émané de la plume

de M. de Rhullière. Personne si ce n'est un homme profondément ignorant à l'endroit de nos affaires d'Etat, n'eût pas émis une assertion telle que la suivante: à savoir qu'il avait été stipulé, lors du mariage de l'Impératrice, que dans le cas où elle survivrait à son mari, le pouvoir souverain passerait dans ses mains. C'était une absurdité que de Rhullière, — homme de sens qui pendant des années avait été dans les bureaux des affaires étrangères avec accès aux meilleures sources d'information, — était aussi incapable d'établir et de publier qu'il l'eût été, connaissant bien mes principes et mon attachement envers mon mari, de diriger des attaques scandaleuses contre ma réputation.

Pour ma part et en ce qui concernait de Rhullière, je me consolai par l'idée que l'ouvrage même était apocryphe ou, tout au moins que les passages en question étaient des falsifications effrontées introduites par un éditeur déshonnête; et cette idée est encore assez fortement enracinée en moi pour que j'aie jamais imputé à la mémoire de cet écrivain l'indignité ou la folie d'avoir émis une calomnie que ni lui tout le pre-

mier ni aucun de ceux qui m'avaient connue ne pouvaient accepter comme vérité.

Un jour, Diderot m'apprit que Falconet et son élève Mlle Collot se trouvaient à Paris. Ayant vu à Pétersbourg ces deux artistes célèbres, à l'époque où ils y travaillaient à leur chef-d'oeuvre, la statue de Pierre Ier, je les invitai à passer chez moi la soirée suivante. Ils vinrent tous deux et, dans le cours de la conversation, je sus de Mlle Collot qu'elle avait eu dernièrement une chaude altercation à mon sujet avec une ex-gouvernante des enfants du comte Shouvaloff.

Curieuse de savoir comment j'avais pu devenir le texte d'une querelle entre deux personnes dont l'une ne me connaissait aucunement, je priai Mlle Collot de m'expliquer ce qui s'était passé.

Son antagoniste — en qui je ne tardai pas à reconnaître un écho de la malveillance du comte Shouvaloff dont j'ai déjà esquissé en quelques traits le caractère, — son antagoniste m'avait peinte comme ayant mis au coeur de mon fils la noble ambition de devenir le favori de l'Impératrice et n'ayant dirigé son éducation que vers ce

but unique. L'accusatrice avait ajouté que pour déjouer mes plans il suffisait de les faire généralement connaître et de les signaler.

Mᵉˡˡᵉ Collot, sachant bien qui j'étais et de quelle considération morale je jouissais en Russie, avait éprouvé, à ce qu'il paraît, une profonde indignation et m'avait défendue avec chaleur contre une pareille attaque. En ce qui concerne les favoris, je pense qu'elle était instruite, comme l'étaient bien des gens à St. Pétersbourg, du mépris que je professais pour ces messieurs, mépris général et nullement déguisé; à tel point que la grande Catherine elle-même, quand j'étais dans son intimité et me trouvais en tiers devant elle avec le favori, respectait assez mon caractère pour s'imposer une certaine contrainte et ne traitait jamais ce personnage qu'avec la froide politesse qu'elle montrait à tous les officiers de sa Maison.

Cependant cette calomnie me causa de la tristesse; car je ne me dissimulais pas qu'un rapport calculé de façon à exciter la jalousie du favori du jour pouvait nuire à l'avancement de mon fils dans sa carrière militaire. Penser que le pauvre enfant souf-

frirait du crime qu'on m'imputait, c'en était assez pour me plonger dans une anxiété qui étonna Mᵉˡˡᵉ Collot. J'eus besoin de lui expliquer la cause de mon chagrin, dont je lui montrai l'origine dans la malveillance et la persécution du comte Shouvaloff. Ce qui augmentait mes appréhensions, c'était de n'avoir pas reçu de réponse à une lettre que j'avais écrite, quelque temps auparavant, au prince Potemkin; or j'avais l'amour-propre de croire qu'il ne se fût pas permis cette négligence s'il n'y eût été autorisé par l'indifférence probable de Sa Majesté pour moi et mes intérêts.

Dès que Mᵉˡˡᵉ Collot fut partie, j'envoyai un billet à Millessino, le priant de venir me voir le soir même. Avec sa bonté de coeur habituelle il accourut; et quand je l'eus informé du sujèt de ma peine, il me donna fort à propos des consolations. „Vous avez grand tort, princesse, me dit-il, de vous troubler le moins du monde pour une rumeur absurde dont je puis aisément indiquer l'origine et que je repousse aisément aussi, moi qui en ai entendu de mes propres oreilles la meilleure réfutation possible quand, à Bruxelles, vous avez, à propos du même

sujet, traité si sévèrement le prince Orloff. Mais, Madame, si vous jugez qu'il vous convienne de vous préoccuper des paroles qui viennent de vous être rapportées, vous pouvez en instruire votre ami M. Samoiloff qui est au moment de retourner à Pétersbourg; car il m'a dit que le prince Orloff, étant à table chez le comte Shouvaloff, avait parié que le prince Daschkoff ne tarderait pas à devenir le favori. Samoiloff, que j'ai vu aujourd'hui, m'a annoncé qu'il avait l'intention de venir vous voir demain. Avec votre permission, je viendrai aussi à la même heure; et si dans le cours de la conversation, vous faites allusion à ce sujet, moi, comme ayant été témoin des paroles scandaleuses d'Orloff en plusieurs endroits ainsi que de la réprimande si justement sévère que vous lui avez infligée à Bruxelles, je n'aurai qu'à établir ce qui est à ma connaissance pour détruire une calomnie tout-à-fait indigne qu'on y attache une plus sérieuse importance."

Le lendemain, quand M. Samoiloff fut chez moi, je suivis le conseil de mon ami et fis allusion à ces bruits qui pouvaient, dis-je, être très nuisibles à l'avenir de mon fils.

M. Samoiloff m'assura que le plaisir bien connu du prince Orloff, aussi bien que le goût du comte Shouvaloff — à qui son génie poétique pouvait quelquefois servir d'excuse — était de se lancer dans les plus extravagantes fictions: „Et si ces messieurs, ajouta-t-il, peuvent de cette manière se procurer un moment de distraction, croyez bien qu'ils ne pensent nullement aux conséquences qui en rejaillissent sur autrui."

„Mais, dis-je, comment persuader au public qu'une fable du prince Orloff ait pu assez promptement avoir gain de cause auprès du comte Shouvaloff pour animer sa dangereuse éloquence? ou bien, comment sans explications effacer de pareils propos sur un sujet tout-à-fait indigne de l'attention de Sa Majesté et certainement, j'oserai le dire, aussi indigne de la mienne, un seul point excepté?"

„Croyez-moi, Madame, répliqua M. Samoiloff, Sa Majesté vous connaît trop bien pour n'être point en semblable occasion votre meilleur avocat. De toute manière, je serai à Pétersbourg longtemps avant que vous y retourniez, et, avec votre permission, je rapporterai à mon parent le prince Po-

temkin tout ce que j'ai appris présentement, pour vous mettre à l'abri des insinuations d'Orloff. „Ceci, ajouta-t-il, n'est rien de plus que le simple respect dû à la vérité et à votre caractère."

Je le remerciai de ce témoignage de bon vouloir et acceptai avec reconnaissance le service qu'il m'offrait. En même temps, je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer l'inconcevable manque de respect dont j'avais à me plaindre de la part de son oncle qui n'avait point répondu à ma lettre. „C'est, dis-je, une sorte de négligence à laquelle le prince Potemkin sait bien que personne ne m'a accoutumée, pas même les têtes couronnées."

M. Samoiloff dit tout ce qu'il put pour justifier son oncle, protestant qu'il était incapable d'une pareille impolitesse, et que ce qui semblait un oubli de sa part devait provenir de quelque erreur de la poste.

Le zèle que ce jeune homme avait montré pour ma défense me fit désirer de lui témoigner quelques petites attentions en ce qui dépendait de moi, et je fus heureuse d'en saisir l'occasion. Précisément j'avais obtenu de la cour pour mon fils la permis-

sion de voir des modèles de plans et fortifications, et je savais que depuis longtemps M. Samoïloff aspirait à cette même faveur. Je l'invitai donc à être de la partie et le priai de me revenir avec mon fils pour dîner, puis de nous accompagner le soir à l'Opéra, s'il n'avait pas d'empêchement. Il accepta le tout et parut enchanté.

Je connaissais parfaitement le maréchal Biron qui mit à ma disposition sa loge à l'Opéra et au Théâtre Français. Ce vieux gentilhomme, l'un des seigneurs les plus polis de la cour de France et de qui la compagnie était des plus agréables, se prit d'une telle admiration pour ma fille, qu'elle pouvait lui dire et lui faire tout ce qu'il lui plaisait. Souvent même, sur son ordre, je le vis cabrioler dans la chambre et chanter, de la meilleure grâce du monde, l'air bien connu: „Quand Biron voulut danser, quand Biron voulut danser etc.“

Au commencement de mars, nous quittâmes Paris, prenant la route de Verdun, Metz, Nancy et Besançon pour nous rendre en Suisse. Nous faisions de courts temps d'arrêt dans les principales villes de garnison qui offraient à mon fils l'occasion d'ac-

quérir de nouvelles connaissances dans l'art militaire, la cour nous ayant accordé pleine et entière permission de visiter à notre convenance tout ce qui était d'intérêt public.

A Lunéville, nous assistâmes à une revue de la gendarmerie. Bien que ce ne soit pas un honneur qu'on fasse d'ordinaire à de simples particuliers, elle fut expressément commandée à notre intention.

De Neufchâtel, nous fîmes quelques excursions, en compagnie de M. Osterwald qui s'est rendu si célèbre par la lutte qu'il soutint contre le Grand Frédéric pour défendre les droits du peuple. Ce respectable vieillard qui dans l'intimité se faisait autant estimer pour son bon sens et ses qualités aimables qu'il était distingué, dans son rôle d'homme public, pour sa dignité et son courage, nous dirigea dans notre recherche de toutes les curiosités de ce pays enchanteur. Il nous fit visiter l'intéressant village de Le Locle et Chaux-de-fonds, ainsi que la plupart des grands points de vue des environs, et il ajouta beaucoup à notre plaisir par les charmes de sa conversation instructive. J'achetai plusieurs livres à son imprimerie que sa fille l'aidait activement à diriger, et

je les priai d'adresser ces ouvrages à mon banquier, à Amsterdam.

Je retrouvai, à Berne et à Genève, un certain nombre de mes anciennes connaissances. Dans cette dernière ville, je fus très bien accueillie par M. et Mme Kramer et par mon ami M. Hubert, cet homme plein de mérite et de talents, dont j'avais apprécié la société lors de mon premier voyage. Il me montra un portrait de Voltaire qu'il venait de peindre, et ce ne fut pas sans un mutuel regret que nous nous séparâmes.

Je revis avec un plaisir mélancolique Genève et Lausanne, ces lieux qui me rappelaient si éloquemment le souvenir de ma chère amie mistress Hamilton et le bonheur que j'avais goûté dans sa société si douce.

Nous nous rendîmes à Turin par la Savoie et le mont Cenis. Le roi et la reine de Sardaigne nous reçurent à merveille. Comme, à cette époque, il n'y avait point d'ambassadeur russe accrédité près cette cour, nous fûmes présentés à Leurs Majestés par l'ambassadeur britannique, fils de lord Bute et neveu de M. Mackensie que j'avais

très bien connu à Londres. Sur l'ordre du Roi, l'on nous montra tout ce qui, à Turin, excite la curiosité des voyageurs.

Tandis que nous étions dans cette ville, il arriva qu'un jeune noble Livonien, sujet de l'Impératrice, et étudiant à l'Académie royale militaire, fut sur le point d'être expulsé et renvoyé dans son pays, par suite de quelques folies et incartades dont il s'était rendu coupable. J'intercédai en sa faveur et obtins sa grâce; mais j'envoyai chercher le jeune homme et l'ayant grondé très sévèrement au sujet de ses fautes, je le recommandai à la surveillance et à la protection de M. Stewart, l'ambassadeur anglais, jusqu'à ce que son père qui jouissait d'une grande considération en Russie et à qui je le menaçai d'écrire, jugeât à propos de le rappeler.

Le roi de Sardaigne était très fier des fortifications qu'il avait fait construire à Alexandrie et particulièrement des ouvrages de la citadelle, qu'aucun étranger n'avait permission de visiter sans un ordre spécial de Sa Majesté. Le Roi eut la bonté d'accorder cette faveur à mon fils qui, de cette façon, à notre passage par Alexandrie, put

examiner sans exception toutes les parties de la fameuse forteresse.

De Turin, notre itinéraire nous conduisit par Novi à Gênes où nous nous arrêtâmes quelques jours et prîmes le temps d'aller voir tout ce qu'il y a de remarquable aux environs de Milan. Le comte Firmian, ministre de l'Empereur, était alors gouverneur de ce duché: c'était un homme très vertueux, très éclairé, il était l'idole des populations. Sa connaissance nous fut précieuse; car sans ses avis et son appui nous n'eussions pu accomplir, à moins de grandes difficultés, une excursion aux beaux lacs Majeur et Lugano et aux Iles Borromées. Il eut la bonté de nous indiquer le meilleur mode de voyage; et comme il n'existait point de relais de poste le long de la route que nous allions prendre, nous trouvâmes, grâce à ses soins et à ses ordres, des chevaux tout frais qui nous attendaient de distance en distance. Ainsi sans avoir éprouvé le moindre empêchement, nous fîmes un voyage délicieux d'où nous revînmes enchantés de la beauté du paysage et rapportant le souvenir des magnificences qui ont valu à cette contrée le surnom de Paradis terrestre.

Le vaste édifice, qu'un membre de la famille Borromée a élevé dans ce pays divin serait, bien qu'à moitié construit, trop grand pour servir de palais d'été même à un souverain. Le plan n'en pouvait être conçu que par le neveu d'un pape; car, à cette époque, le pape était tout-puissant, et ses ressources étaient en proportion avec les prodigalités du faste le plus splendide.

Nous donnâmes deux jours à Parme, autant à Plaisance, puis à Modène; mais nous fîmes un séjour plus prolongé à Florence où la galerie de peintures, les églises, les bibliothèques et le cabinet d'histoire naturelle du Grand-Duc nous retinrent plus d'une semaine.

Son Altesse daigna ordonner qu'on me montrât un spécimen non-seulement des diverses pétrifications du pays, dont il y avait des doubles, mais encore de beaucoup d'autres réunies de plusieurs points du monde par les soins du grand Côme de Médicis, dont le génie illumina l'Italie au flambeau de la science renaissante.

De Florence, nous nous rendîmes à Pise. Là, le podestat m'offrit un dîner et fut assez bon pour nous conduire ensuite chez M.

Rosalmina où, dans la vaste cour de l'habitation nous assistâmes à un jeu ancien nommé: „Il giuoco del ponte, lequel se donnait tout exprès pour me récréer. Deux partis, désignés sous les noms respectifs de leurs paroisses: Santa Maria et Santo Antonio, étaient rangés en ordre de bataille l'un contre l'autre sur un grand pont; ils portaient heaumes et cuirasses, avec une longue robe flottante par-dessus leur armure. Leur seule arme, soit offensive soit défensive, était une sorte de bâton plat avec une double poignée par laquelle on le tenait.

Toute la population de Pise était enthousiaste de ce jeu, et fréquemment les nobles y prenaient part. Autrefois on s'y livrait tous les cinq ans; mais aujourd'hui il était presque tombé en désuétude; car le Grand-Duc, sans le défendre absolument, avait réussi à y mettre obstacle en rendant les quarante-huit mandataires des deux partis responsables des conséquences du jeu, par exemple de tous les dommages qui pouvaient en résulter, et en les forçant d'indemniser les familles des blessés qui auraient pris part au combat, qu'ils fussent de Pise ou de Florence ou de Legnaja.

Ce jeu, comme on peut aisément le supposer, avait souvent amené des querelles, et plus d'une fois même des duels en avaient été la suite. Non-seulement les gentilshommes du pays, mais encore leurs femmes prenaient parti dans la rencontre et, ce jour-là, portaient les couleurs de leur paroisse respective. De là, il arrivait que les mères et leurs filles étaient entraînées dans la querelle, si par exemple, ces dernières étaient, à la suite de leurs maris, rangées sous une bannière différente.

Nous nous rendîmes de là aux Bains de Pise où nous passâmes les grandes chaleurs pour nous mettre à l'abri de la Mal'aria, si funeste aux voyageurs. Je louai la maison la plus confortable que je pus trouver; et ayant obtenu la permission d'emprunter des livres aux Bibliothèques grand-ducales ainsi qu'à celles de plusieurs couvents, je réglai un cours de lectures que nous observâmes méthodiquement. A huit heures du matin, après un léger déjeuner, mon fils, ma fille et moi nous prenions place dans un grand salon situé au nord, et là nous nous mettions à lire chacun à notre tour. Vers onze heures, quand la chaleur devenait in-

supportable, nous étions forcés de fermer les fenêtres et nous continuions nos travaux à la clarté des bougies. A quatre heures nous faisions notre toilette, nous dînions à cinq, puis nous consacrions une autre heure à la lecture. Dès que le soleil était sur son déclin, nous rouvrions les fenêtres, et le soir nous allions nous promener sur les bords du canal. C'était là seulement que nous pouvions respirer un air frais; mais cette promenade était tellement raboteuse et encombrée d'ordures, que je me déterminai à la faire nettoyer à mes propres frais, à y mettre du sable et y placer des bancs à des distances convenables.

La chaleur était réellement intolérable; et bien que dans la nuit nous fussions délivrés d'un soleil brûlant, cependant il semblait qu'un démon planât au-dessus de Pise et, au moyen de quelque machine pneumatique, retirât tout l'air qui aurait dû être respiré par les habitants.

Toutefois, malgré ces inconvénients, j'évoque avec le plus grand plaisir le souvenir du séjour de neuf semaines que nous fîmes aux Bains de Pise; car je crois pouvoir affirmer sans vanité que mon fils, grâce à ses habitu-

des laborieuses et à l'ardeur que nous apportions dans nos lectures, acquit peut-être plus de connaissances durant ce temps que n'en sauraient acquérir dans toute une année d'étude bien des jeunes gens de sa condition.

Le 28 juin, jour anniversaire de l'avénement de l'Impératrice au trône, je donnai un bal dans les salons publics des Bains. Toute la noblesse de Pise, de Lucques et de Legnaja s'y trouva réunie. Il n'y avait pas moins de quatre cent soixante personnes qui s'étaient rendues à mon appel. La fête, bien que très belle, coûta peu de chose. A l'exception de ce bal et d'une excursion que nous fîmes pour assister aux joutes de bateaux sur l'Arno, notre temps tout entier, pendant notre séjour aux Bains, se passa avec peu ou point de distraction comme je viens de le dire.

De Pise, nous allâmes par Lucques à Legnaja où nous fîmes un temps d'arrêt.

A Legnaja, l'un des objets qui frappèrent le plus vivement mon attention ce fut le nouvel hôpital de la Quarantaine, bâti par le Grand-Duc Léopold. Je ne pus qu'admirer la pensée de bienfaisance qui avait présidé à cette fondation; mais je fus par-

ticulièrement charmée de l'ordre et de la régularité déployés dans toutes les parties de l'établissement. Le commandant, chargé par le Grand-Duc de nous montrer tout ce que nous désirerions voir, nous accompagna dans la visite et parut quelque peu surpris de ce que nous avions le courage de pénétrer en un lieu qui, à cette époque et à cause de certains arrivages récents, était considéré comme pestilentiel. Cependant je ne me laissai nullement alarmer par de telles appréhensions; car j'ai pour principe et je regarde comme un devoir de ne jamais céder à ces petites craintes qui si souvent nous détournent d'entreprises utiles, et de donner à cet égard quand l'occasion s'en offre, une leçon pratique qui aide à fortifier le courage naturel de mes enfants. Ainsi il y a sur les pas des voyageurs tant de petits obstacles qu'exagèrent volontiers l'indolence et la faiblesse, que si l'on n'a point pour les surmonter une résolution bien arrêtée et bien ferme, on perd pour toujours le temps et l'occasion.

Néanmoins nous ne visitâmes pas l'hôpital de la Quarantaine sans prendre quelques précautions utiles. En entrant dans les

diverses salles nous répandîmes du vinaigre des quatre voleurs sur nos habits et nos mouchoirs et nous appliquâmes à notre nez des flacons à odeur contenant de l'extrait de camphre. Le digne commandant qui nous escortait, peut-être un peu contre son gré, nous montra toutes les parties de l'édifice; et de même qu'il avait reçu l'ordre de répondre à toutes nos questions de même ce qui suit semble indiquer qu'on lui avait également ordonné de faire un rapport sur nos observations.

J'exprimai en termes non équivoques mon admiration pour cet établissement; j'ajoutai que les immenses conquêtes opérées par ma souveraine devant nous mettre en contact plus immédiat avec les nations méridionales, nous exposaient davantage aussi aux maladies épidémiques; que par conséquent j'aurais un plaisir infini à rendre à Sa Majesté un compte détaillé des règles et de l'administration de la Quarantaine. En exprimant ce voeu je pensais plus à faire un compliment à mon guide, que je ne m'attendais à en être récompensée.

Cependant au bout de quelques jours à peine, le plan de l'hôpital et tout le détail

de ses règlements me furent apportés par le commandant, au nom et de la part du Grand-Duc. Je le chargeai, en retour, d'offrir mes plus humbles remerciements à Son Altesse Impériale pour une communication aussi précieuse, ajoutant que je saisirais la première occasion pour la transmettre à ma Souveraine.

Cette occasion me fut fournie par le retour de M. Levoff à Pétersbourg. Son départ eut lieu peu de jours après. En même temps j'écrivis à Sa Majesté en lui témoignant la plus entière confiance en sa bonté quant à l'avancement de mon fils; je l'informais du chagrin que j'avais eu de ne point recevoir de réponse de son ministre de la guerre le prince Potemkin, à qui j'avais adressé une lettre de demande sur ce sujet, il y avait huit mois de cela. Le silence de son ministre, je l'avouais franchement, ne blessait pas ma fierté qui était au-dessus d'une humiliation, mais il avait éveillé en moi une sensation plus pénible, la crainte d'avoir perdu la bienveillance de Sa Majesté. Je la conjurais de dissiper mes alarmes à cet égard, et, si elle daignait porter encore quelque intérêt à ce qui me concernait, d'accorder à mon fils le privilége de l'ancien-

neté, auquel il avait des droits ayant été nommé aux gardes à cheval depuis douze ans; afin qu'après toutes les peines que j'avais prises pour son éducation, il pût retourner dans sa patrie avec une distinction égale à celle dont ses qualités et son mérite l'avaient fait jouir dans les diverses parties de l'Europe. Animée d'un courage qui naissait de mon anxiété, je terminai ma lettre en demandant avec instance à connaître ce qu'il m'était permis d'attendre.

CHAPITRE V.

Départ pour Rome. — Le cardinal de Bernis. — M. Byers. — Le pape Pie VI. — Origine de la collection du Vatican. — Manière de vivre à Rome. — L'honorable mistress Damer. — Anecdote relative à la Villa Farnèse. — Voyage à Naples. — Connaissance renouée. — La vie à Naples. — Mistress Damer. — Anecdotes. — Sir William Hamilton. — L'abbé Galliani. — Présentation à la Cour. — Pompéï. — Conseil de la princesse au Roi. — Ascension au Vésuve. — Dangereuse maladie qui en résulte. — Lettre de l'Impératrice à la princesse. — Offre de nommer son fils gentilhomme de la chambre. — Refus de cette offre. — Retour à Rome. — Arrivée dans cette ville du Grand-Duc Paul. — Voyage à Venise. — Le comte Marutie. — Arrivée à Vienne. —

De Sienne nous allâmes à Rome. L'une des premières et des plus agréables connaissances que j'y formai fut celle du cardinal de Bernis, dont l'esprit, le caractère facile et la politesse rendaient le commerce plein d'attrait. J'avais un grand plaisir à le voir souvent tantôt chez lui tantôt chez moi. Il paraissait flatté quand je lui récitais, à l'occasion, quelqu'une de ses épîtres que j'avais trouvées dans une collection de ses oeuvres.

Je fis également une connaissance précieuse en M. Byers, un Anglais d'un esprit

très cultivé et de manières excellentes, qui depuis vingt-cinq ans s'était fixé à Rome par passion pour les arts. Avec un semblable guide je pouvais me dispenser de l'ennuyeuse compagnie d'un cicérone, ce dont tout étranger est censé avoir besoin.

Je vis le pape Pie VI à l'église de St. Pierre. Il me parla avec beaucoup de bienveillance et écouta d'un air satisfait les éloges bien mérités que je donnai au noble projet qu'il avait conçu et presque mené à bonne fin, de restituer les voies antiques à travers les Marais Pontins.

Je dis à Sa Sainteté que je ne désirais pas seulement voir ce travail, mais que j'espérais avoir la gloire d'être la première à passer sur la voie refaite quand je me rendrais à Naples.

„Alors, dit le pape, soyez assez bonne pour m'informer, quelques jours auparavant, de la date de votre départ afin que je puisse faire stationner des chevaux de relais pour votre usage, car rien de semblable n'est encore établi là."

Le Saint-Père continua de m'entretenir quelque temps des précieux monuments d'art que Rome contient, et il en parla en

homme que la matière intéresse et qui s'y connaît.

L'idée de former un musée au Vatican provenait entièrement de lui, à ce qu'il paraît, et déjà il avait réuni diverses belles peintures, des statues et des vases.

Je dépensai peu de temps à Rome dans le grand monde, à recevoir et rendre des visites; j'étais presque toujours beaucoup mieux occupée selon mon goût. A huit heures du matin et parfois plus tôt, nous allions visiter quelque curieux morceau d'art ou d'antiquité dans la ville ou bien aux environs. Rarement nous rentrions avant trois ou quatre heures; nous dînions à la hâte, et dans l'après-midi nous étions prêts à recevoir la visite de quelques artistes. De ce nombre étaient les deux Hackert, qui souvent apportaient avec eux l'un ses instruments de gravure, l'autre ses crayons. Hamilton venait également avec ses couleurs. Ainsi, en un instant mon salon devenait un atelier d'artistes, et notre caractère prenait naturellement ce tour. Je les interrogeais sur diverses questions d'art qui dans la matinée avaient fixé notre attention; et mon fils prit quelques leçons de gravure à l'eau forte.

J'eus, à Rome, la bonne fortune de connaître mistress Damer, femme si justement renommée pour son talent de sculpteur et non moins digne d'être admirée pour son profond savoir et son bon sens qui, sous le voile d'une modestie toute particulière, cherchait plutôt à dissimuler qu'à étaler tant de mérite. Elle voyageait alors avec sa tante lady William Campbell. Je visitai plus d'une fois Tivoli, de même que la Villa Adriana; mais ce qui remplissait le plus mon temps et fixait surtout mon admiration, c'était le chef-d'oeuvre de l'architecture, l'église de St. Pierre. De tous les arts, c'est vers l'architecture que m'entraînait mon goût principal; à peine avais-je un moment à moi, après mes excursions habituelles du matin, que je le consacrais à cet édifice grandiose et allais contempler quelqu'une de ses belles proportions.

J'eus occasion de rencontrer un jeune peintre russe qui avait été élevé à l'Académie des Arts et des Sciences de Pétersbourg. Je fus heureuse de le recommander à la protection de quelques hauts personnages qui lui firent obtenir la permission d'étudier certains tableaux de grand prix qu'il put copier.

Un matin, comme nous nous en revenions d'une de nos courses habituelles, ayant une heure à nous avant le dîner, M. Byers proposa une excursion à la Villa Farnèse pour voir quelques morceaux de sculpture antique oubliés dans les caves. Nous les avions négligés dans notre première visite. Bien que ces morceaux fussent mutilés, il m'assura que c'étaient des restes précieux, beaucoup plus admirables que la plupart des ouvrages les plus parfaits qu'il eût jamais vus. Nous nous rendîmes à cette invitation; en parcourant les caves, mon pied heurta par accident contre quelque chose qui me semblait un bloc de serpentine. Je me tournai vers M. Byers et lui fis observer en riant que l'objet que javais rencontré ne valait pas une blessure.

„Je regrette, dit-il, cet accident; mais vous vous trompez fort si vous vous imaginez vous être heurtée à un bloc de serpentine. Ce que vous voyez là est une magnifique matrice d'émeraude apportée d'Afrique au grand Côme par un des savants qu'il avait chargés de faire pour lui des recherches. Tout ce qui est ici, outre les objets précieux contenus dans le palais

et faisant partie de la succession Farnèse, appartiendra au roi de Naples; et comme ces débris ne sont pas estimés à leur véritable valeur, on les achetera pour vert antique, serpentine et à d'autres titres également insignifiants. „Si vous voulez, ajouta-t-il, en faire l'acquisition, je m'efforcerai de vous y aider. En coupant en deux ce bloc je vous ferais une paire de tables telles qu'il ne s'en trouve dans le palais d'aucun souverain en Europe."

L'idée d'offrir ces tables à l'Impératrice me vint aussitôt à l'esprit, et je priai en conséquence M. Byers de vouloir bien se charger de l'achat. Les deux tables ne tardèrent pas à être prêtes, un an après; je les envoyai de Legnaja à Pétersbourg. Mais l'Impératrice, malgré mes sollicitations vives réitérées, se fit un scrupule de les accepter. Depuis, je les ai présentées à S. M. l'Empereur Alexandre, et maintenant elles figurent dans le trésor du Kremlin, à Moscou.

J'eus le plaisir d'aider M. Byers à classer son inestimable cabinet de pierres gravées qu'il n'eût pas voulu éparpiller et vendre en détail. Ce fut Sa Majesté l'Im-

pératrice qui en fit l'achat, sur ma recommandation.

Après un examen approfondi et minutieux de Rome et de ses environs, nous partîmes pour Naples en suivant la route nouvellement découverte. Il va sans dire que nous n'avions pas négligé de voir jusqu'aux courses de chevaux qui me semblèrent tout à fait ridicules, ainsi que les théâtres où des hommes remplissent les rôles de femmes, ce qui nous parut dégoûtant.

A Terracine, nous nous arrêtâmes pour examiner le port qui avait été récemment aussi conquis sur les marais. Nous observâmes un mur de pierre fort bien construit avec de grands anneaux d'airain fixés à des distances régulières pour retenir les vaisseaux; ces anneaux étaient aussi brillants que s'ils avaient été tout neufs. Comme objet curieux et intéressant à envoyer à l'Impératrice, je priai mon ami M. Byers de me procurer un dessin du plan et des dimensions de ce port; mais en même temps de tenir la chose secrète, sachant que le pape n'en avait pas encore fait exécuter un pour lui-même.

A notre arrivée à Naples, je fus char-

mée de la maison qu'on avait louée à mon intention. Elle était dans une admirable situation, sur le quai, et commandait la vue de Capri et du Vésuve. Je trouvai aussi quelques-uns de mes anciens amis, notre ambassadeur le comte André Razoumoffsky, envoyé extraordinaire, mistress Damer, sa tante, et ce respectable vieillard le chevalier Sacromoza.

Nos courses matinales étaient de même nature que celles qui nous avaient tant occupés à Rome. Nous les terminions dans le cabinet de travail de mistress Damer. Nous la trouvions généralement le ciseau à la main. Mais ce lieu était un sanctuaire où elle ne recevait que ses amis intimes; car l'orgueil était aussi étranger que possible à son caractère, et elle faisait si peu parade de ses talents et de son savoir qu'un jour, je m'en souviens, elle fut très confuse de ce que j'avais trouvé un ouvrage grec égaré dans sa chambre, lequel était plein d'annotations marginales écrites de sa main.

„Ainsi, chère Madame, lui dis-je, vous possédez bien le grec; et si vous me l'aviez caché afin de m'épargner une humiliation, vous eussiez dû vous rappeler que je suis

réellement très ignorante et ne point vous faire un scrupule de me confesser la vérité."

Elle rougit et parut aussi embarrassée que si elle eût eu à se reprocher quelque mauvaise action.

Je fis connaissance avec l'ambassadeur anglais Sir William Hamilton et avec sa première femme. Je rencontrai chez eux l'abbé Galliani et plusieurs hommes de lettres et artistes.

Sir William Hamilton s'était fait une nombreuse et précieuse collection de divers débris de l'antiquité. Mais la seule chose qui dans son musée excita particulièrement mon envie, ce fut un anneau monté avec certaine pierre étoilée. Cette sorte de pierre précieuse, bien que décrite avec soin par Pline, a été longtemps considérée par les savants comme un pur rêve de l'imagination de ce grand naturaliste; tant les philosophes sont enclins à épouser cette maxime beaucoup trop facile, qu'il faut mettre en doute la réalité de ce qui ne peut se démontrer. Cette pierre est certainement très rare, et celle dont je parle ici est peut-être le plus beau spécimen qu'il y en ait au monde.

A cette époque, la Cour se trouvait à

Caserte. Nous fûmes présentés à Leurs Majestés par une dame napolitaine, la duchesse de Ferolete, et accueillis avec infiniment de bonté. Mon fils fut plusieurs fois invité à la chasse du Roi; mais plus souvent aussi il m'accompagnait dans mes recherches d'art et d'antiquités qui m'amenèrent à faire divers achats de tableaux, de livres et de morceaux de sculpture.

Nous passions toutes nos soirées chez l'ambassadeur d'Angleterre. Ainsi, grâce aux occupations constantes du matin et aux charmes de la société polie et éclairée que nous étions certains de rencontrer le soir, nous n'éprouvâmes pas un moment d'ennui; il n'y eut pas une heure qui ne nous donnât soit un enseignement soit un plaisir.

Ce fut avec un immense intérêt que je contemplai ces trésors inappréciables qu'on a portés d'Herculanum et Pompéï à Portici. A propos de Pompéï, je me rappelle avoir pris une fois la liberté de faire observer à Leurs Majestés que si la ville tout entière avec ses rues diverses était tirée des cendres, et que si tous les ustensiles, meubles, voitures, en un mot tous les objets curieux étaient découverts et débar-

rassés de la couche qui s'y est incrustée, puis replacée dans la position même où on les a trouvés, on aurait ainsi une image parfaite, un tableau vivant de l'antiquité, et que pour le contempler les curieux accouraient de toutes les parties de l'Europe; enfin que si une certaine redevance était imposée pour les frais de garde et d'exhibition, non-seulement Sa Majesté serait indemnisée des dépenses que ce travail aurait occasionnées, mais qu'elle y trouverait encore une source notable de revenu.

Sa Majesté, ne se souvenant peut-être pas que je savais l'italien, se tourna vers un des gentilshommes qui se trouvaient près d'elle et déclara que j'étais une personne fort judicieuse, que ma proposition était extrêmement raisonnable et beaucoup plus digne d'être adoptée que tous les moyens suggérés jusqu'à ce jour par les antiquaires qui cependant professent l'idolâtrie en semblable matière. Ce qui suivit me prouva également que Sa Majesté ne s'était point offensée de la liberté de mon langage; car sans répondre directement à mon observation: „Voici, dit le Roi, une publication en plusieurs volumes avec des planches reprodui-

sant toutes les curiosités trouvées à Pompéï. Comme cette ouvrage se rattache à une découverte si intéressante, peut-être est-il digne de vous être offert; s'il en est ainsi, je donnerai des ordres pour qu'on vous le présente."

Je lui exprimai mes humbles remerciements pour une offre beaucoup plus précieuse à mes yeux que des bagatelles, quelle qu'en soit la valeur.

Mon ascension au sommet du Vésuve faillit me coûter la vie. N'étant pas très bien quand je tentai l'aventure, j'en éprouvai une fatigue si excessive, que je tombai dangereusement malade. Je n'ai jamais eu grande confiance dans les médecins, et je croyais si peu à l'habileté des docteurs napolitains que je résistai à tous les conseils qu'on me donna de les faire appeler. Enfin cependant, sur les instances pressantes de mes enfants et de mistress Damer, j'acceptai les services d'un gentleman anglais M. Drummond qui, bien que n'étant pas praticien par diplôme, avait l'habitude de soigner ceux de ses compatriotes qui étaient malades, et s'acquittait de ces fonctions avec autant de zèle que de succès.

En cette circonstance, je dois faire amende honorable pour mon préjugé et reconnaître que je considère M. Drummond comme mon sauveur. Le climat et la diète eurent bientôt complété la cure; bientôt je fus en état de reprendre mes courses et promenades matinales; mais un remède plus efficace que tous les autres ne tarda pas à m'être fourni par la bonté de l'Impératrice.

Un courrier arriva avec une réponse à la lettre que j'avais écrite de Legnaja. Sa Majesté daignait m'assurer de l'intérêt sincère et inaltérable qu'elle portait à mon sort et à celui de mes enfants; elle m'annonçait, en outre, qu'à notre retour à Pétersbourg, elle établirait mon fils d'une manière qui ne pourrait manquer de me satisfaire; qu'en attendant, elle lui conférerait le poste de gentilhomme de la Chambre, ce qui équivaut au rang de brigadier. Elle me remerciait de l'envoi du plan d'hôpital dont elle parlait avec éloges: en un mot, elle s'exprimait dans les termes les plus gracieux, et j'en ressentis une vive consolation.

Je ne perdis pas un moment pour répondre; et tandis qu'en un langage empreint de la plus profonde reconnaissance je m'ef-

forçais de lui montrer combien je ressentais sa bonté, je la suppliai instamment de vouloir bien renoncer à l'intention qu'elle avait de placer mon fils à la Cour. Son éducation, faisais-je observer, l'incline vers une vie active; et comme son goût le porte du côté de la profession des armes, une nomination dans les gardes où il pourrait continuer son service et se préparer à obtenir des grades plus élevés, tel est le voeu de son coeur; mes désirs ne vont pas au-delà. En terminant j'annonçais mon intention de revenir en Russie avant un an et parlais du bonheur que je me promettais d'avance quand je me retrouverais en présence de Sa Majesté.

A partir de ce moment, je résolus de hâter notre retour. En conséquence, ayant achevé bien vîte d'examiner le peu de chose qu'il nous restait à voir, et ayant pris congé de Leurs Majestés, nous quittâmes Naples et retournâmes à Rome. Là, je goûtai la société de mes anciens amis, le cardinal de Bernis et M. Byers, et même j'en jouis plus longtemps que je ne l'eusse espéré, à cause de l'arrivée inattendue du Grand-Duc Paul et de la Grande-Duchesse,

Comme je ne pouvais décemment quitter Rome au moment où Leurs Altesses Impériales y étaient annoncées, je prolongeai un peu plus mon séjour que je n'avais compté le faire, afin de rendre mes devoirs respectueux au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse et de leur présenter mon fils et ma fille.

Dès que Leurs Altesses Impériales se furent mises en route pour Naples, nous partîmes aussi de notre côté et nous dirigeâmes vers Lorette. Nous n'y restâmes que trente-six heures; nous consacrâmes la meilleure partie de ce temps à l'examen de la garderobe de la Madone et de ses riches bijoux, présents de tant de souverains. Dans le nombre, j'admirai surtout un écrin d'émeraudes d'une singulière beauté qui jadis fut donné par un roi d'Espagne.

Nous nous arrêtâmes deux jours et demi à Bologne où nous payâmes notre tribut d'admiration aux chefs-d'oeuvre de l'Ecole bolonaise; et après une autre halte de deux jours à Ferrare, nous continuâmes sans interruption notre route jusqu'à Venise.

Notre ambassadeur près cette République, le comte Marutie nous reçut dans sa pro-

pre maison qui, pour cette occasion, avait été décorée avec une rare magnificence. Je dois certainement attribuer en grande partie cette attention au souvenir reconnaissant de certaines faveurs qu'il devait à mon oncle le grand-chancelier; j'avouerai cependant qu'il y entrait un peu de vanité personnelle, trait dominant de son caractère. Il avait reçu tout récemment de notre Cour l'ordre de Ste Anne, et parmi les nombreuses décorations entassées sur sa maison et ses bureaux, l'étoile ou le ruban de cet ordre se voyait partout soit en peinture soit en sculpture. Ce n'est cependant pas une raison pour que je blâme chez lui une qualité à laquelle, aussi bien qu'à sa générosité, je dois peut-être attribuer le bonheur de posséder deux bons tableaux de Canaletti.

A Venise, je me procurai quelques gravures des maîtres les plus anciens, gravures dont j'avais besoin pour compléter une collection que je formais des specimen de cet art, depuis son invention et en suivant les degrés divers de ses progrès.

Nous fîmes plus d'une course en gondole pour voir toutes les églises et les couvents qui contiennent de belles peintures; mais

comme tout cela est très connu, je n'en parlerai pas, quelque intéressée que j'aie été dans une infinité d'endroits; et comme nombre de volumes sont remplis de descriptions détaillées de Venise, on voudra bien m'en dispenser dans ces Mémoires. Je me bornerai à dire que nous passâmes par Padoue, Vicence et Vérone, pour conduire avec moi le lecteur de Venise à Vienne.

CHAPITRE VI.

Vienne. — Le comte Galitzin. — L'Empereur Joseph. — Le prince Kaunitz. — Anecdote sur le prince et sur le pape Pie VI.—La princesse Daschkoff dîne avec lui. — Leur conversation, au sujet de Pierre le Grand. — Cette conversation est rapportée à l'Empereur. — Entrevue de la princesse avec l'Empereur Joseph. — Départ pour Prague. — Dresde. — La galerie de peinture. — Collection du comte Bruhl. — Berlin. — Revues du roi de Prusse. — Le prince Dolgorouky. — Présentation à la Cour. — Egards extraordinaires de Frédéric pour la princesse. — Anecdotes. — Entrevue de la princesse avec le Grand Frédéric. — Etonnement des troupes prussiennes. — Départ de Berlin. — Koenigsberg. — Trajet jusqu'à Pétersbourg. — Résultat des voyages de la princesse.

A Vienne, nous fûmes reçus par notre ambassadeur le comte Demetrius Gàlitzin, et grâce à ses attentions affectueuses et délicates, nous eûmes bientôt oublié les fatigues et les difficultés qui avaient hérissé une partie de notre voyage à travers les montagnes du Tyrol. Il avait prévu, en y pourvoyant d'avance, tout ce qui pouvait nous être utile; et il avait apporté dans ces soins ingénieux cette bienveillance qui le fit tant apprécier à Vienne, où son séjour prolongé l'avait absolument naturalisé. Ses manières étaient celles d'un courtisan français du siècle dernier; et bien que son in-

telligence naturelle fût assez bornée, la profonde connaissance du monde qu'il avait acquise, jointe à une étude constante de la politesse, tenait très heureusement la place de qualités plus solides. Bientôt par son entremise nous fûmes en rapport avec tout le beau monde de Vienne.

A cette époque, l'Empereur Joseph était atteint d'un mal d'yeux qui l'obligeait de se tenir renfermé dans son appartement, de peur de s'exposer au trop grand jour. J'avais donc lieu de ne m'attendre guère à avoir accès auprès de Sa Majesté, bien que par le comte Keglovitch, une vieille connaissance à moi qui approchait de très près l'Empereur, j'eusse appris que Sa Majesté s'était exprimée en termes obligeants sur mon compte et avait témoigné son désir de me voir.

Le prince Kaunitz, premier ministre de l'Empereur, vint chez moi et y laissa sa carte, genre de compliment dont, me dit-on, il était assez peu prodigue. Ce fier personnage tenait depuis longtemps les plus hauts postes dans l'Etat, et durant la meilleure partie de sa vie il n'avait subi que peu ou point de contrôle soit en affaires

soit en plaisirs. Sous le règne de Marie-Thérèse, toute liberté avait été accordée à ses caprices; car cette Impératrice savait bien qu'il n'y avait pas dans tous ses Etats un homme qui l'égalât en habileté et en science politique. La considération dont il jouissait sous le règne présent n'était pas moindre; ayant acquis une sorte de pouvoir reconnu et étant habitué à faire exactement ce qui lui plaisait, il était devenu ce qu'on est convenu d'appeler un homme privilégié.

On verra par l'anecdote suivante comment le prince Kaunitz manqua d'égards et de convenances envers un personnage illustre qui se trouvait un jour être son hôte. Pendant que le pape Pie VI était à Vienne, le prince Kaunitz l'invita à dîner. Mais le prince ne savait pas s'imposer la moindre contrainte quand il s'agissait de son plaisir. Etant allé le matin même à la campagne et s'étant livré plus longtemps que d'ordinaire à ses exercices de manége, il ne fut pas prêt à recevoir le pape à l'heure voulue pour le dîner. Enfin il se présenta, les bottes aux pieds, le fouet à la main, devant son vénérable hôte qui avait dû l'attendre quelque temps, et avec un complet

sans-façon il resta dans son équipement du matin, faisant ainsi les honneurs de sa maison et, jusqu'au moment où le dîner fut servi, montrant avec le bout de son fouet ceux de ses tableaux qui lui semblaient le plus dignes de remarque.

Je rendis la visite que le prince Kaunitz m'avait faite et je reçus bientôt une invitation à dîner que j'acceptai, à condition que le dîner aurait lieu de bonne heure et serait servi ponctuellement à l'heure indiquée, ma santé exigeant absolument cette sorte de régularité.

Je n'affirmerai pas qu'il s'accommoda beaucoup de l'idée de rencontrer une personne qui en faisant connaissance avec lui débutait par lui dicter des conditions; cependant quand j'entrai chez lui à trois heures et demie, je le trouvai qui m'attendait et était tout prêt à me recevoir.

A table, il fit rouler la conversation sur des sujets concernant mon pays, et entre autres il en vint bientôt à Pierre Ier. Il affirma que la Russie avait d'éternelles obligations à ce souverain, comme à son créateur sous le rapport politique. Je lui demandai la permission de récuser le fait;

j'attribuai le triomphe de cette idée à l'erreur et au préjugé des écrivains étrangers tous intéressés, comme il était facile de le concevoir, à propager une opinion qui pouvait être flatteuse pour eux et leur nation; en effet, Pierre Ier ayant introduit en Russie une multitude d'étrangers, il est certain que la gloire de son oeuvre pouvait être partagée jusqu'à un certain point par les instruments de sa prétendue création.

„Avant la naissance de ce monarque, la Russie, fis-je observer, avait fait de grandes conquêtes. Depuis longtemps Cazan, Astrakan, la Sibérie, ainsi que la riche et belliqueuse nation connue sous le nom de la Horde dorée, avaient été soumis à nos armes; longtemps même avant qu'aucun de ses ancêtres occupât le trône, les arts avaient cherché un refuge en Russie et y étaient chéris. Nous pouvons nous glorifier aussi de posséder des historiens qui ont laissé plus de manuscrits que tous les chroniqueurs réunis du reste de l'Europe."

„Cependant, Madame, dit-il, vous ne paraissez pas songer que c'est Pierre Ier qui a mis la Russie en lumière et en contact politique avec les autres grands Etats de

l'Europe; c'est seulement depuis cette époque que son existence est reconnue."

„Monsieur, répliquai-je, un vaste empire tel que le nôtre, avec ses ressources de richesse et de puissance, n'a pas besoin pour s'agrandir de l'aide de l'étranger; et quand il est bien gouverné, non-seulement il devient inexpugnable dans sa propre force, mais encore il attire les royaumes vers lui."

„D'ailleurs, ajoutai-je, permettez-moi de faire observer que si jusqu'à cette récente époque dont vous parlez l'Empire russe n'était pas reconnu, cela dénote seulement l'ignorance ou la démence des autres nations européennes qui pouvaient être indifférentes à l'existence d'un Etat aussi formidable. Pour vous prouver cependant que je ne nourris pas des préjugés déraisonnables, je suis prête à reconnaître le mérite de cet homme extraordinaire. Il possédait le génie, l'activité, un zèle évident pour les progrès de son pays; mais combien ces qualités étaient balancées par son manque total d'éducation et la tyrannie de ses passions désordonnées! Cruel et brutal, il traitait sans distinction tous ceux qui étaient soumis à son pouvoir comme autant d'esclaves qu'il croyait nés

pour souffrir. S'il eût eu réellement l'esprit d'un grand législateur, il eût laissé l'exemple des autres nations, les effets du commerce et l'inévitable réforme du temps peser de leur poids réuni pour amener ces progrès qu'il introduisit par la violence; ou bien, s'il avait été instruit à estimer les nobles et respectables qualités de nos ancêtres, jamais il n'eût songé à effacer l'originalité de leur caractère en y mettant le cachet des habitudes et moeurs étrangères qu'il élevait tant au-dessus des nôtres. Quant aux lois, ce souverain, après avoir rejeté le code de ses ancêtres, modifia si souvent le sien sans autre but parfois, à ce qu'il semblait, que de constater son droit d'agir ainsi à sa guise, que les dites lois cessèrent bientôt d'inspirer du respect et, par conséquent, perdirent la moitié de leur autorité. La noblesse aussi bien que les serfs, tous furent également victimes de sa manie d'innovations; il priva les uns de leur tribunal protecteur, leur unique appel en cas d'oppression, il dépouilla l'autre de tous ses priviléges. Et pourquoi? Pour aplanir la voie à l'introduction d'un despotisme militaire, — la plus haïssable, la plus perni-

cieuse de toutes les formes de gouvernement. Sa vaniteuse aspiration à la gloire de créateur précipita la construction de Pétersbourg par des moyens si impitoyables, que des milliers d'ouvriers périrent dans les marais. Les nobles se virent forcés de lui prêter leur assistance, non-seulement en fournissant sans cesse des travailleurs pour que l'oeuvre ne souffrît point d'interruption, mais encore en se faisant bâtir des maisons d'après les plans de l'Empereur, qu'ils eussent ou non besoin de ces habitations. Un de ces édifices qui coûta beaucoup de travail et d'argent, eût pu assurément n'être pas construit, eût-il dû manquer à la gloire à laquelle aspirait le fondateur de la ville: c'est une amirauté avec des docks sur les bords d'un fleuve qu'aucun effort ne saurait rendre navigable pour des vaisseaux de guerre, ou même pour de vaisseaux marchands chargés de la plus mince cargaison. Sous Catherine II, Pétersbourg a quadruplé sous le rapport de son étendue, de même que pour la splendeur de ses palais impériaux et de ses monuments publics qui n'ont dû leur origine ni à des taxes ni à des mesures de contrainte, ni à aucune

oppression, de quelque genre que ce soit."

Ce que je venais de dire parut avoir produit une certaine impression sur le prince Kaunitz qui me répondit, peut-être pour me pousser plus loin sur ce sujet, qu'il était beau néanmoins de contempler un grand monarque travaillant de ses propres mains dans un chantier.

„Votre Excellence, dis-je, veut certainement plaisanter; car personne mieux qu'elle ne peut savoir que le temps d'un souverain ne doit pas être occupé de la même façon que celui d'un simple artisan. Pierre Ier avait le moyen d'engager non-seulement des charpentiers de marine, mais aussi des amiraux, de quelque pays qu'il lui plût; et, dans mon opinion, il semblait oublier ses devoirs de souverain quand il dépensait son temps à Saardam, travaillant de ses propres mains et apprenant les mots et idiotismes hollandais par l'introduction desquels il corrompit ensuite la langue russe, ainsi que cela ressort de ses édits et de tout notre vocabulaire maritime. Dans la même pensée, avec les mêmes vues indignes, il envoya ses nobles dans les contrées étrangères pour y appren-

dre par eux-mêmes les divers arts et industries dans lesquels on jugeait notre pays trop novice, — par exemple, le jardinage, l'art du maréchal-ferrant, celui du mineur, etc. —, quand il eût été bien autrement convenable que les nobles envoyassent quelques-uns de leurs serfs avec mission de chercher à connaître ces industries, de s'en pénétrer et de les répandre ensuite lorsqu'ils auraient été de retour dans leur pays."

Ici je fis une pause, et le prince Kaunitz n'ayant rien répliqué, je ne fus point fâchée de changer de sujet de conversation, de peur d'être tentée de dire toute ma pensée sur les mérites exagérés de Pierre Ier.

Le lendemain, le comte Keglovitch m'apprit que l'Empereur avait été informé de l'entretien dont je vins de donner l'analyse, par une petite note que le prince Kaunitz lui avait remise à cet égard.

J'avais certainement fait de mon mieux pour combattre un préjugé chez le prince Kaunitz. J'y avais mis cette sorte d'ardeur qu'inspire non-seulement l'amour de la patrie, mais encore l'amour de la vérité; mais que mes discours pussent fixer l'attention du ministre et intéresser ou récréer le sou-

verain, c'était là une idée que jamais mon amour-propre ne m'eût suggérée.

A partir de ce moment, le comte Keglovitch parut s'occuper d'une façon plus qu'ordinaire de l'emploi de mon temps et de la durée projetée de mon séjour. La veille au soir de notre départ, il me pressa très vivement de le retarder de quelques jours, l'Empereur étant encore confiné dans ses appartements, bien qu'il commençât à se remettre de son mal. Je lui répondis que je n'étais guère libre d'écouter mes désirs personnels dans une affaire de cette nature; que j'avais commencé et poursuivi mes voyages non pour ma propre satisfaction, mais exclusivement pour le bien de mon fils; qu'ayant écrit d'Italie au roi de Prusse afin de lui demander, en faveur de mon fils, la faveur de se mêler à sa suite dans la prochaine revue, et ayant reçu de Sa Majesté la plus gracieuse permission, je ne devais pas m'arrêter plus longtemps, mais bien plutôt me mettre en route pour Berlin. Mon intention, lui dis-je, était de visiter encore une fois, dans la soirée, la belle collection d'histoire naturelle dans la Galerie Impériale, puis de souper chez notre

ambassadeur le prince Galitzin. J'ajoutai que j'espérais l'y rencontrer, car ce serait la dernière occasion que j'aurais de le voir, notre départ étant fixé au lendemain.

Dès que le dîner fut terminé, nous nous rendîmes pour la dernière fois à ce beau cabinet. Avant que nous eussions porté notre attention sur un objet quelconque, je vis l'Empereur s'approcher de nous avec un voile de soie verte sur les yeux. Il nous rejoignit en s'annonçant lui-même avec la plus grande affabilité et parla en termes si flatteurs de ce qu'il voulait bien dire qu'il avait perdu en ne faisant pas plus tôt connaissance avec moi, que je me fusse trouvée extrêmement décontenancée n'eût été la franche bonté qu'il y avait dans sa politesse et dans tout son maintien. Il m'entretint de l'Impératrice Catherine et m'exprima à son sujet des sentiments si conformes aux miens, qu'ils redoublèrent le plaisir que me causait cette courte entrevue.

En prenant congé de nous, l'Empereur s'excusa de nous avoir si longtemps distraits de l'étude favorite qui nous avait conduits dans sa Galerie, et il me pria d'indiquer quels spécimens je désirerais emporter parmi

ceux qu'on possédait en double. Je n'abusai point de la permission, et je choisis seulement quelques échantillons provenant des mines de la Hongrie et un petit nombre d'autres morceaux provenant des diverses provinces.

Nous soupâmes, ce soir-là, chez notre ambassadeur; et le lendemain matin, comme je l'avais annoncé, nous partions pour Prague. Nous nous y arrêtâmes un peu, pendant que mon fils prenait une connaissance générale des détails de la tactique autrichienne et examinait la forteresse de cette ville, ainsi que celle qui a été construite pour couvrir la Bohème.

En même temps je m'amusai à faire une collection de bois pétrifiés et de quelques échantillons de marbre qu'on me vendit à un prix modéré.

De Prague nous allâmes à Dresde où nous restâmes quelques jours et où le prince Sacken nous donna des fêtes splendides. Comme dans notre première visite à cette ville, la galerie de peinture fut pour nous une source inépuisable d'enchantements. J'appris que la collection du comte Bruhl avait été achetée par l'Impératrice Cathe-

e; cette collection avait augmenté le nbre des chefs-d'oeuvre de peinture et ulpture dont cette grande souveraine, usiaste pour l'art qu'elle protégeait, upait d'enrichir la Russie.

mme nous touchions à l'époque des re- du roi de Prusse, nous hâtâmes notre e à Berlin. En arrivant, nous vîmes ouveler la bienveillante attention de la ille royale, à laquelle mon fils fut é par notre excellent ami le prince ki. Il était resté à son poste d'am- sad près cette cour, et comme autre- s il ntra une affection sincère à mes nfants à moi. Il fit connaître à mon fils tou des ambassadeurs étrangers et le conduis à Potsdam où il fut présenté au Roi pa le comte Goerts, adjudant général.

Le rand Frédéric reçut mon fils avec bea up de bienveillance et fit entendre la manière la plus flatteuse qu'il verrait avec plaisir le prince l'accompagner à sa revue.

Bientôt le Roi se rendit à Berlin. Les troupes réunies dans le grand parc aux jours indiqués se montaient à 42,000 hommes.

Durant ces brillantes démonstrations de la

tactique prussienne, Sa Majesté, à ce qu'on m'apprit, ne permettait jamais à aucune personne de notre sexe de l'approcher; en conséquence, toute présentation de dame était interdite. Cependant, en cette occasion, le Roi eut la galanterie de faire une exception à la règle, et je fus la dame privilégiée qui obtint une faveur si éminente.

Il daigna me faire dire qu'il serait très satisfait de me voir et de s'entretenir avec moi; et que s'il m'était agréable d'assister à la revue, la princesse royale me conduirait dans le parc, et me mènerait dans un endroit où je pourrais le rencontrer. Le comte Finkerstein reçut l'ordre d'informer la princesse royale du jour, de l'heure et du lieu choisis par Sa Majesté.

Le matin indiqué, Son Altesse Royale, depuis reine de Prusse, vint me prendre à mon hôtel et me conduisit au parc; mais quel fut mon étonnement lorsque, arrivées au point désigné, la princesse me pria de descendre seule de la voiture!

„C'est ici, dit-elle, ma chère princesse, qu'il veut causer avec vous. Mais, pour ma part, comme je n'ai pas le moindre désir de voir le vieux taquin, je vais continuer mon chemin."

A ma grande joie, je trouvai le prince Dolgorouki prêt à me recevoir; une demi-heure après, Sa Majesté, n'ayant pas encore renvoyé ses troupes, vint à l'endroit où je me tenais, descendit de cheval, et, s'approchant de moi le chapeau à la main, passa quelques minutes à causer avec moi, à la profonde surprise de ses soldats qui ne l'avaient jamais vu, en pareille circonstance, adresser la parole à une femme. Dès que le Roi se fut éloigné, la princesse vint me reprendre.

Dans la soirée je soupai avec la Reine qui me traita non-seulement avec distinction, mais encore avec l'affection et la partialité d'une amie, et je dois reconnaître que tous les membres de la famille eurent pour moi une bonté égale. Ce soir-là, la princesse Henry dit gravement et en insistant sur le fait qu'on parlerait de moi dans l'histoire comme d'une personne en faveur de laquelle le Roi avait dérogé à une règle générale!

Mon fils devant accompagner Sa Majesté dans une tournée militaire, nous convînmes de nous séparer pour nous rejoindre à un point désigné sur notre route du nord. Ayant donc calculé le temps que demandait

l'affaire, je quittai Berlin non sans regret. Mais, une fois en voiture, je fis diligence pour arriver au lieu marqué, au moment même où le Roi le quitterait. Sa Majesté m'adressa en passant un salut très affectueux et fit observer au prince Dolgorouki (comme on me l'a appris depuis) que la prévoyance seule d'une mère telle que moi pouvait calculer le temps avec assez de précision pour n'avoir pas à regretter quelques minutes de plus d'une séparation avec un fils chéri.

Je trouvai le prince Daschkoff plein d'admiration pour le Roi et enthousiaste de son système militaire qu'il s'était appliqué à comprendre.

Le lendemain, nous prîmes la route de Koenigsberg, ville que le Roi avait traversée. Là, j'eus le plaisir d'apprendre de la bouche du gouverneur, le général Mellendorf, que Sa Majesté avait parlé de mon fils comme d'un jeune homme qui promettait beaucoup et qui un jour honorerait sa profession.

Nous restâmes quelque temps à Koenigsberg, puis nous nous rendîmes par Memel à Riga où nous fîmes encore un petit sé-

jour, à la prière du gouverneur le général Brown. Dans la capitale de la Livonie le nom de mon père était justement respecté. Mon père avait autrefois défendu au sein du Sénat la cause des nobles de Livonie, et il avait soutenu avec désintéressement leurs priviléges dans un temps où les nobles de Russie avaient perdu les leurs. Cependant la sagesse de la Grande Catherine ne pouvait permettre qu'une inégalité subsistât, à cet égard, sous son règne, entre sujets du même rang, et par conséquent elle mit sur le même pied les nobles tant Russes que Livoniens.

Après avoir quitté Riga, nous ne nous arrêtâmes plus qu'une nuit, et nous arrivâmes sans accident à Pétersbourg.

Ainsi se termina une expédition entreprise avec des moyens très bornés et dont l'accomplissement n'avait pas demandé moins que l'effort le plus constant de la tendresse maternelle. L'éducation de mon fils, tel avait été mon but; et en le poursuivant j'avais perdu de vue les obstacles qui se présentaient. Je désirais maintenir la pureté de ses principes et le soustraire aux mille séductions dont un jeune homme est

particulièrement victime dans sa patrie. De mes réflexions sur ce sujet il était résulté une résolution de l'emmener à l'étranger. Une fois hors de Russie, je n'avais pas eu de peine à me fixer sur le pays qui convenait le mieux à mon plan et à préférer l'éducation anglaise à toute autre. J'avais bien prévu que cela ne pourrait s'accomplir sans me charger de quelques dettes; mais je me donnais d'avance la satisfaction de les acquitter un jour moyennant des privations personnelles et un système de stricte économie en rapport avec la vie retirée que je me proposais de mener.

C'était avec ces principes que j'avais commencé mes voyages; et maintenant, j'avais le plaisir de revenir chez moi, l'esprit tout rempli d'agréables prévisions sur l'heureux accomplissement de mes voeux.

CHAPITRE VII.

Retour de la princesse à Pétersbourg. — Le général Paul Potemkin. — Invitation de l'Impératrice. — Visite de la princesse à l'Impératrice, à Czarskosélo. — Réception qui lui est faite. — Le prince Potemkin. — Etiquette de Cour. — Adroite flatterie de l'Impératrice. — La table impériale. — Avancement accordé au jeune prince. — Retour de la Cour à Pétersbourg. — L'Ermitage. — Munificence de l'Impératrice envers la princesse. — L'hetman Oginsky. — Corruption du monde officiel russe. — Concerts impériaux. — Autre marque de munificence de l'Impératrice. — Le choix d'une maison.

Au mois de juillet 1782, j'arrivai à Pétersbourg. Mais comme je n'y avais point de maison, je me rendis à Kirriannovna, lieu de ma naissance, qui est situé à quatre verstes de la ville. Ma soeur M^me^ Paljansky et sa fille vinrent immédiatement me voir. C'étaient, de ma famille, les deux seules personnes qui, à cette époque, vécussent à Pétersbourg; car mon père habitait Walodimar, dont il était gouverneur.

Deux jours après mon arrivée, ayant appris que le prince Potemkin allait presque quotidiennement chez la comtesse Skavronsky sa nièce, qui demeurait dans mon voisinage, j'envoyai une lettre au prince par un domestique. Je le priais de vouloir bien dire

à son neveu de passer chez moi, ayant à lui faire connaître une petite commission dont je désirais charger son Altesse pour l'Impératrice. Le lendemain, le prince Potemkin vint lui-même; mais malheureusement nous étions sortis pour aller faire une visite au comte Panin.

Cependant, le jour suivant, il envoya son neveu le général Paul Potemkin, par qui je sollicitai l'oncle de vouloir bien me prêter son appui pour que j'obtinsse la permission spéciale de voir Sa Majesté à Czarskosélo et de lui présenter mon fils et ma fille. Je le priai également de s'informer du résultat de la demande faite par le maréchal comte Romantzow aupres du département de la Guerre, demande tendante à obtenir mon fils comme adjudant, et enfin de m'instruire du grade que le jeune prince devrait selon toute apparence occuper dans l'armée.

Deux jours après, je reçus la visite du général Potemkin. Il m'informa que le prince son oncle avait annoncé mon arrivée à Sa Majesté et avait reçu d'elle l'ordre de m'inviter à dîner avec mes enfants pour le dimanche suivant, à Czarskosélo. „Là, dit-il, vous apprendrez les détails que vous désirez

obtenir sur l'avancement du prince Daschkoff."

Mais je n'étais pas en mesure de profiter de la gracieuse invitation de Sa Majesté. Car la veille, mon fils avait été pris d'une violente attaque de fièvre, et toute la nuit il avait eu le délire. Pleine d'affreuses appréhensions pour sa vie, j'oubliai que moi-même j'étais une invalide, et courant à son appartement je veillai à son chevet durant la nuit entière sans prendre même la précaution de mettre des bas, quoique je souffrisse d'un rhumatisme aux genoux.

Je fis en sorte, le lendemain, de voir le général Potemkin, ne fût-ce que quelques minutes. J'agissais ainsi par respect pour l'Impératrice, et ensuite parce que j'espérais savoir par le général quelque chose de relatif à l'avancement de mon fils.

Au bout de quatre jours, durant lesquels je ne reçus personne, sinon ma soeur Paliansky et mon ami dévoué et excellent médecin le Dr. Rogerson, mon fils fut déclaré hors de danger. Alors je commençai à ressentir les douleurs de mon rhumatisme: elles furent sans doute combattues et bientôt allégées, mais je ne me trouvai entièrement remise

qu'après une longue et pénible convalescence.

Les progrès de cette convalescence furent, je pense, retardis par l'impatience excessive que j'éprouvais de revoir l'Impératrice; car je sentais que chaque jour de délai était autant de temps perdu pour mon fils. J'avais fait savoir à l'Impératrice le fâcheux état de ma santé par le Dr. Rogerson qui chaque dimanche voyait Sa Majesté. Il lui avait dit, de ma part, que j'étais incapable de faire un seul mouvement, ce qui me causait un regret tout particulier.

Aussitôt que je me supposai suffisamment de force, je résolus de tenter une visite à Czarskosélo. Et que ne peut accomplir l'amour maternel? Je montai avec peine dans ma voiture; et bien que nous fissions le chemin très lentement avec les plus grandes précautions et des haltes fréquentes, je n'achevai pas ce court voyage sans avoir éprouvé beaucoup de fatigue et de souffrance.

Enfin je me trouvai au palais dans la salle de réception par laquelle l'Impératrice avait coutume de passer en se rendant à la chapelle. Je m'y reposai et j'étais prête à aller au-devant de l'Impératrice quand elle vint

à moi. Rien de plus aimable, de plus cordial que l'accueil qu'elle me fit et que la manière dont elle me complimenta sur mon retour en Russie.

En ma qualité de dame d'honneur, j'avais le droit de présenter moi-même ma fille; le chambellan de service s'acquitta de ce soin pour mon fils. Au milieu de l'agitation où étaient mes esprits, je faillis succomber sous les efforts que je dus faire pour m'entretenir avec l'Impératrice qui tout en causant me fit suivre une longue file d'appartements, bien qu'elle ralentît son pas et de temps en temps s'arrêtât par égard pour moi.

J'étais trop épuisée de fatigue pour essayer d'accompagner Sa Majesté au retour de la chapelle. Je restai tranquillement en arrière, après avoir prié quelques personnes du cortége qui s'étaient arrêtées par politesse, de vouloir bien me précéder, et je suivis tout doucement.

En passant par le grand salon je fus abordée par le général Potemkin qui me demanda ce que je désirais pour le prince Daschkoff, et quel rang il occupait en ce moment dans l'armée. „Monsieur; répondis-je, depuis longtemps Sa Majesté connaît

mes voeux. Quant au grade de mon fils, c'est une question que vous ministre de la Guerre vous êtes mieux que personne à même de résoudre. Voici douze ans déjà qu'il a reçu de Sa Majesté un brevet d'enseigne dans le régiment de cuirassiers; en même temps, l'ordre fut donné qu'il avançât à son tour; cependant j'ignore quel a été le résultat de cet ordre; je ne sais pas davantage si une demande présentée au département de la Guerre par le maréchal comte Romantzoff, à l'effet d'obtenir mon fils pour adjudant, a été ou non prise en considération."

Le prince me quitta brusquement et j'éprouvai une certaine inquiétude en apprenant qu'il était immédiatement parti pour la ville. En ce moment, le grand-maréchal de la Cour parut et m'annonça, d'après l'ordre de l'Impératrice, que Sa Majesté me retenait à dîner avec mes enfants.

Depuis le règne de Pierre Ier, l'étiquette de notre Cour avait été réglée par celle qui a prévalu en Allemagne, relativement aux priviléges assignés à certains grades militaires, priviléges interdits rigoureusement aux autres. Sachant bien cela et étant loin

de me figurer qu'un simple enseigne pût jamais avoir l'honneur de s'asseoir à la table de sa souveraine, je fus frappée de l'étrangeté du message.

Afin de prendre autant de repos que possible, je m'arrêtai et restai assise jusqu'à l'heure du dîner, dans une pièce voisine de celle où Sa Majesté avait coutume de jouer aux échecs.

En passant dans cette pièce lorsqu'on eût annoncé que le dîner était servi, l'Impératrice m'aborda et élevant la voix de manière à être entendue distinctement par tout le cercle qui l'entourait: „Je désire tout particulièrement, dit-elle, que votre fils reste un jour de plus enseigne et dîne avec moi en cette qualité, afin de témoigner par là combien je place vos enfants au-dessus de tous les autres."

Ce petit compliment ne fut pas sans effet; et je crois en vérité qu'il était impossible de donner avec plus de délicatesse un tour plus flatteur à l'oubli d'une promesse.

Au dîner, l'Impératrice me plaça auprès d'elle et, durant tout le temps du repas, elle s'entretint exclusivement avec moi. Quoique me trouvant passablement bien et en

bonne disposition d'esprit, j'étais incapable de manger, ce qui n'échappa point à Sa Majesté. En faisant cette remarque elle dit qu'un peu de repos me serait nécessaire, et que déjà un appartement était disposé à mon intention. Je profitai très volontiers de cette attention délicate: ce qui me permit plus tard d'accompagner l'Impératrice dans sa promenade du soir; elle daignait régler son pas sur celui d'une pauvre invalide et me faire asseoir et reposer un peu à chaque tour d'allée. Notre promenade finie, je remontai dans ma voiture et me fis ramener à Pétersbourg, craignant de rester trop longtemps hors de chez moi dans un état de santé si précaire.

Le lendemain, je reçus, par l'ordre de Sa Majesté, copie d'un oukase qui m'annonçait la promotion de mon fils au grade de capitaine en second dans les gardes Semenoffsky, ce qui lui conférait le rang de lieutenant-colonel. Ma joie, à peine surpassée par celle de mon fils, était à son comble; et bien que pendant quelque temps je restasse extrêmement faible, la tranquillité d'esprit, jointe à la beauté de la saison, me rendit ma santé d'autrefois plus tôt que je n'eusse osé l'espérer.

Quand la Cour fut revenue à Pétersbourg, ce qui, cette année-là, eut lieu avant le terme accoutumé, je me présentai au palais pour y remercier Sa Majesté de l'avancement accordé à mon fils. L'Impératrice me reçut avec non moins de bienveillance qu'à Czarskosélo, et m'invita à assister, le soir même, au spectacle qui serait donné sur le théâtre de l'Ermitage: faveur qui n'était faite qu'à un petit nombre d'élus, car le palais de ce nom n'était pas achevé, et le théâtre même était très exigu.

Le lendemain, je menai mon fils et ma fille dîner chez le premier ministre, le comte Panin, dont la maison de campagne n'était pas très éloignée de la mienne. Nous sortions à peine de table, quand on annonça un officier porteur pour moi d'une lettre du prince Potemkin. Cette lettre, à ce que m'apprit l'officier, avait été écrite par l'ordre de l'Impératrice pour m'instruire de l'intention qu'elle avait de m'accorder une résidence convenable sur un point que je désignerais moi-même, les terres dont disposait la Couronne ne devant pas être désormais aliénables, d'après un réglement qu'elle avait récemment établi.

Je répondis en témoignant des sentiments de ma profonde reconnaissance pour les bontés que m'annonçait Sa Majesté; en même temps j'exprimais ma répugnance à faire un choix, étant heureuse d'accepter et trouvant d'avance parfait tout ce qu'il plairait à Sa Majesté de m'offrir.

Au bout de deux jours, je reçus une nouvelle lettre du prince. Il m'informait que les restrictions que Sa Majesté s'était imposée à elle-même ne s'appliquaient pas aux terres de la Couronne situées dans la Russie Blanche; mais qu'au contraire, comme Sa Majesté désirait les mettre sous le contrôle et l'administration de nobles Russes, si une propriété de cette nature me convenait, il y en avait dans cette province dont il n'avait pas encore été disposé, qu'elles étaient d'un bien meilleur rapport que beaucoup d'autres situées dans la mère patrie, et que je n'aurais qu'à choisir.

A cette proposition je n'avais qu'une objection à faire, et je la fis avec insistance dans ma réponse: S'il est vrai, dis-je, que même les seigneurs héréditaires soient responsables envers le gouvernement de l'exercice des droits qui leur ont été légués par

leurs ancêtres, combien plus redoutable encore doit être la force d'une telle obligation pour ceux qui deviennent propriétaires terriers et feudataires par la bonté du souverain! Ma conduite dans l'administration des biens de mes enfants a été invariablement dirigée par ce principe dont les avantages, à ma grande satisfaction, ont été démontrés par les progrès de l'industrie, de la santé, du bonheur chez les paysans que j'ai eu à diriger. Mais pourrais-je me flatter d'obtenir un succès semblable avec des gens moitié Polonais moitié juifs, moi qui ne connais ni leurs moeurs ni leur langue? Or si je n'ai pas l'espérance d'améliorer leur condition, je perdrai la moitié du plaisir de la propriété."

Il y eut, à ce sujet, entre nous un échange de lettres que je terminai en déclarant que tout ce qu'il plairait à Sa Majesté de m'accorder serait considéré par moi comme un acte de bonté inespéré et immérité.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du premier secrétaire le comte Besborodko. Elle contenait une copie de l'oukase qui me conférait le bourg de Krouglo avec son territoire et une population d'environ deux mille cinq cents paysans. Ce bien

qui naguère appartenait à l'hetman Oginsky était, à l'époque où il le possédait, très considérable; il s'étendait à une vaste distance sur les deux rives de la Droutza; mais lors du premier partage de la Pologne, cette rivière étant devenue la ligne frontière de la partie du pays qui prit le nom de Russie Blanche, quelques belles forêts et plusieurs villages, de fait la meilleure portion du domaine, restèrent au territoire polonais.

Il faut croire que l'Impératrice n'eut pas connaissance du fait de ce retranchement; elle crut certainement que tout le district de Krouglo allait m'appartenir, et que le don qu'elle me faisait n'était nullement inférieur à aucun de ceux qu'elle avait accordés à ses premiers ministres et à d'autres personnes de la plus haute noblesse. Que ce fût là son idée, je n'en pus douter d'après les observations qu'elle fit quand j'allai lui porter mes remerciements: „Je m'estime heureuse, dit-elle, d'avoir mis entre vos mains un domaine aussi considérable et dont Oginsky, son ingrat possesseur, était si peu digne."

Cet Oginsky avait été longtemps ennemi de la Russie; parfois même il s'était mis

en hostilité ouverte contre elle, et tout récemment, bien qu'il eût beaucoup d'obligations à l'Impératrice, il avait refusé de prêter le serment de fidélité en recevant de Sa Majesté des terres dans la Russie Blanche. J'ai souvent songé à l'observation que j'ai faite plus haut lorsqu'en visitant mon domaine l'année suivante, je vis par mes propres yeux des détails que Sa Majesté ne connaissait pas et ne pouvait même connaître et trouvai, à ma grande surprise, les habitants qui appartenaient à ce domaine si sales, si indolents, et tellement adonnés à l'ivrognerie, qu'à peine avaient-ils l'apparence de créatures humaines.

Dans tout ce territoire il n'y avait pas assez de bois pour l'entretien d'un feu ordinaire, et pour faire marcher la petite distillerie de spiritueux il fallait avoir recours aux domaines voisins. Il n'y avait point de bateau pour apporter des provisions en cas de besoin; il n'existait qu'une vache sur une proportion de dix individus, et un seul cheval servait à l'usage de cinq paysans. Ajoutez à ces circonstances peu encourageantes que le chiffre de la population estimé à 2,500 âmes se réduisait à 167, y compris

les enfants nouveaux-nés, — preuve éclatante de la négligence et de la déloyauté des inspecteurs de la Couronne qui, ne songeant à autre chose qu'à s'enrichir, sont toujours prêts à favoriser tout abus qui met de l'argent dans leur poche. D'où vient que les paysans appartenant à la Couronne sont infiniment plus malheuréux que tous les hommes de leur classe qui existent en Russie.

En égard au nombre de paysans inférieur à celui que spécifiait l'oukase, j'eusse pu obtenir satisfaction par un appel au Sénat sans causer le moindre ennui à Sa Majesté; mais je pensai qu'il valait mieux garder le silence; et durant les deux premières années qui suivirent ma prise de possession, j'employai tout le capital dont je pouvais disposer à améliorer mon domaine.

Mais laissons là cette digression. Le maréchal de la Cour m'annonça que Sa Majesté serait satisfaite de me voir à ses concerts particuliers où personne n'était admis, pas même les dames d'honneur, si ce n'est par faveur et invitation spéciale. Je mentionne ce fait comme une des petites marques de prédilection qui, à cette époque, me furent prodiguées; en elles-mêmes elles n'avaient

pas grande valeur, mais elles m'attirèrent nombre d'ennemis et firent de moi à la Cour un objet d'envie, bien que ma fortune fût encore au-dessous de la médiocrité.

Le premier soir où j'allai à ces concerts, comme j'entrais dans le salon, Sa Majesté m'adressa immédiatement ces paroles: „Comment se fait-il, princesse, que vous veniez seule?“ Je ne saisis pas d'abord parfaitement sa pensée, mais elle ajouta: „Vous voilà sans vos enfants; et je serais très fâchée si vous sortiez le moins du monde ici de vos habitudes.“

L'expression qui m'avait manqué d'abord, faute d'avoir compris le sens de sa remarque, vint alors à mon secours, et je remerciai l'Impératrice de manière à lui prouver que je n'étais pas insensible à sa bonté.

En ce moment je n'avais pas de maison à Pétersbourg, et pour éviter les frais d'une location, afin d'économiser mon revenu et d'en mettre quelque chose de côté pour mon fils, je prolongeai le plus longtemps possible, cet été-là, mon séjour à la campagne. Un jour, Sa Majesté me demanda si je comptais y rester encore et, sur ma réponse affirmative, elle me fit observer que je ris-

quais trop ma santé, maintenant que l'automne était très avancé, en vivant dans une maison qui, à ce qu'elle pensait, avait souffert d'une forte inondation, laquelle avait eu lieu avant mon retour de l'étranger. „Car, ajouta-t-elle, permettez-moi de vous dire, dussé-je courir le risque de vous offenser, que votre campagne est un vrai marécage fait pour accroître votre rhumatisme. C'est pourquoi je me serais décidée à acheter pour vous la maison de la duchesse de Courlande, comme une résidence qui vous conviendrait beaucoup mieux, si je n'avais jugé qu'il était plus sage de vous consulter d'abord pour vous laisser faire un choix vous-même; je vous prie donc de vous occuper de cela, et quel que soit votre choix, je me charge de l'achat."

J'assurai Sa Majesté de la profonde reconnaissance que je ressentais pour toutes ses faveurs, et je lui promis d'aller visiter plusieurs maisons dans le courant de la semaine suivante sans donner à entendre aux propriétaires quel en pouvait être l'acquéreur. Je vis d'abord la maison que l'Impératrice m'avait indiquée: située dans une des plus belles rues de la ville, elle était

grande et magnifiquement meublée. Le prix en était fixé à 58,000 roubles. J'allai voir ensuite une maison sur les bords de la Moïka, appartenant à Mme Nedelinsky; elle était en excellent état, et l'on en demandait 18,000 roubles de moins que pour l'autre. Je ne poussai pas plus loin mes recherches; et m'arrêtant à cette dernière maison, je dis à Mme Nedelinsky que dans la huitaine je me déciderais soit à acheter sa maison soit à y renoncer; je la priai de faire faire pendant ce temps un inventaire du mobilier, ajoutant que je me fiais assez à son honneur pour penser que rien ne serait enlevé. Elle consentit à tout et me promit tout: mais au bout d'une semaine, quand j'allai conclure le marché, je trouvai, à ma grande surprise, que Mme Nedelinsky avait déjà quitté la maison et que la meilleure partie de ses meubles avait disparu. Il ne restait plus qu'un seul domestique qu'on avait laissé dans la maison, et j'appris par lui qu'aucun inventaire n'avait été fait.

Bien que je fusse profondément indignée d'une pareille déloyauté, dont je n'eusse jamais soupçonné cette dame, et bien que j'eusse appris du prince Galitzin qu'il avait

vu, de sa fenêtre, une semaine auparavant, Mme Nedelinsky faisant transporter ses meubles dans la maison qu'elle venait de louer, je résolus d'endurer ce mauvais procédé sans mettre la ville dans ma confidence soit pour montrer ma simplicité soit pour démasquer la conduite toute différente de Mme Nedelinsky. Je lui annonçai par un billet que comme elle avait manqué à son engagement, je me jugeais dégagée de toute obligation envers elle pour l'achat de sa maison; mais que, puisqu'elle l'avait quittée et en avait loué une autre, je consentais à prendre la sienne pour un an et à la lui payer quatre mille roubles, prix supérieur à celui qu'elle eût pu en attendre.

Cette proposition, d'ailleurs, n'était pas étrangère à certaine petite négociation que je désirais entamer, à la Cour, par l'entremise du prince Potemkin: c'est-à-dire, au lieu du don d'une maison proposé par Sa Majesté, obtenir la nomination de la fille de ma soeur Paliansky au poste de fille d'honneur. J'avais cela fort à coeur; c'était aussi chez ma soeur un voeu très ardent, et elle y avait rencontré récemment des obstacles inattendus.

La première fois que je vis l'Impératrice, elle me demanda si j'avais choisi une maison. „J'en ai loué une pour le présent, Madame," répondis-je. „Et pourquoi n'en pas acheter une?" répliqua Sa Majesté. „Parce que, dis-je en riant, l'achat d'une maison est chose aussi sérieuse que le choix d'un mari: on doit y regarder à deux fois avant de se décider."

Ainsi cette affaire de maison en resta là pour l'instant, et je n'en fus point fâchée, quelque surpris que fussent les gens qui avaient su quelle latitude l'Impératrice m'avait accordée pour faire à ses frais cette acquisition. Chacun me persécutait de questions et de conseils. Un ami, entre autres, m'assura très sérieusement que je deviendrais la fable de la Cour, comme j'avais été déjà le jouet de M^me^ Nedelinsky. „Personne, me dit-il, ne connaît vos motifs, et combien peu seraient capables de les comprendre!"

A cela, ainsi qu'à diverses autres observations venant de plusieurs personnes et qui parfois sentaient moins l'amitié que l'ironie, je répondais comme certain baron allemand stupide que j'avais connu, lequel

fatiguait tous ceux qui l'entouraient par ses efforts pour parler le français qu'à peine il entendait; lorsqu'on l'assurait que son langage était inintelligible, il se bornait à répondre: „Qu'est-ce que cela me fait, du moment que je me comprends?“

CHAPITRE VIII.

Singulière coïncidence. — Une catastrophe. — Melle Paliansky. — Désintéressement de la princesse Daschkoff. — Le général Lanskoy. — Le prince Potemkin. — Bal à la Cour. — Un expédient. — Melle Paliansky est nommée fille d'honneur de Sa Majesté. — Etrange proposition de l'Impératrice. — Conversation avec Sa Majesté. — La princesse Daschkoff est instituée Directeur de l'Académie des Arts et des Sciences. — Embarras. — Ténacité de l'Impératrice. — Faveur croissante de la princesse. — Visite de professeurs illustres. — Réforme dans l'Académie. — Euler. — Première séance sous le président femelle. — Honneurs rendus à Euler. — Le prince Viazemsky. — La princesse prête serment. — Scène dans le sénat. — Nouvelles réformes dans l'Académie.

Je pris possession de la maison que j'avais louée, et un examen plus approfondi ne tarda pas à me prouver que je devais très peu regretter de n'en avoir pas fait l'achat.

Les choses allaient maintenant tout doucement leur petit train; toutes mes affaires domestiques étaient sur un bon pied, et deux fois par semaine je me présentais à la Cour.

Un soir, je m'en souviens, pendant qu'une partie d'entre nous étaient réunis en attendant l'arrivée de l'Impératrice et devisaient ensemble, la conversation vint à tomber sur les destinées et vicissitudes de la vie humaine. On remarqua que la chance et le bonheur sont le lot de certaines personnes, tandis que d'autres, au contraire, semblent n'être nées que pour rencontrer des difficultés et passer par une succession de circonstances pénibles. Je rendis témoignage à la vérité de cette observation et dis que j'en avais été frappée en plus d'une occasion. „Pour ma part, dis-je, j'ai quelque raison de me plaindre des maux que le génie de l'adversité se plaît à infliger à ses victimes sous la forme des divers accidents de terre ou d'eau: il n'en manque plus qu'un à la série; ce serait d'apprendre que ma maison est consumée par un incendie."

Etrange coïncidence! ce même soir, en rentrant chez moi, je trouvai un paquet de

lettres de Moscou, et dans le nombre une lettre de mon agent d'affaires de Troitskoe, m'informant qu'au moment où les ouvriers mettaient la dernière main à ma maison neuve, quelques charbons enflammés, laissés par inadvertance dans une des chambres, avaient touché à la charpente et causé un embrasement qui avait réduit le bâtiment en un monceau de ruines."

En ce qui concernait ma nièce M^elle^ Paliansky, j'obtins du prince Potemkin la promesse que mes voeux ne tarderaient pas à être exaucés. Il m'avait pressée, dans ces derniers temps, de ne pas différer davantange l'achat d'une maison, de peur que Sa Majesté, en me voyant persister dans mes refus, n'en conclût que je n'avais pas à coeur de rester à Pétersbourg. En conséquence j'allai voir une maison qui avait appartenu au banquier de la Cour Fredricks, récemment décédé, et de concert avec la veuve j'en arrêtai le prix à 90,000 roubles.

Quand je priai Sa Majesté de m'autoriser à conclure ce marché, elle me fit observer que depuis longtemps elle avait donné des ordres à son cabinet, pour qu'on réglât le prix de la maison quelquonque à laquelle

s'arrêterait mon choix. Je lui dois la justice de reconnaître que dans cette affaire je restai bien en déçu de ses intentions libérales; elle me le prouva en me demandant aussitôt pourquoi je préférais une maison aussi inférieure à celle de la duchesse de Courlande qu'elle m'avait elle-même désignée et recommandée?

Craignant qu'on ne pût voir de l'affectation dans mes motifs de délicatesse, je répondis que la maison dont j'avais fait choix se trouvait sur le quai Anglais où j'étais née; et que comme c'était la bonté seule de l'Impératrice qui pouvait donner pour moi du prix à l'existence que j'avais reçue en cet endroit, la situation locale, jointe à l'idée de la faveur de ma souveraine avait un attrait tout particulier qui nécessairement m'avait déterminée.

En cette occasion, je fus en réalité dupe de mon désintéressement; car la maison que j'achetai était entièrement dépourvue des meubles; et bien que j'eusse épargné à Sa Majesté plus de la moitié de la dépense qu'elle comptait faire, je ne pus cependant me décider à dire un seul mot de ce manque de meubles auquel je com-

mençai à suppléer à mes propres frais. Or, simple et inexpérimentée comme je l'étais, je me jetai dans une dette de 3,000 roubles. Mais comme ce n'était pas la première fois (et ce ne devait pas être la dernière) que je commisse de pareils actes de folie, je me déterminai à retenir ma langue et à ne prendre conseil que de moi-même.

Le favori du jour le général Lanskoy n'était tout au plus que poli avec moi. Peut-être en effet ma conduite à son égard n'était-elle pas de nature à m'attirer de sa part beaucoup de bon vouloir; et s'il me témoignait les attentions les plus ordinaires, ce n'était évidemment qu'en conséquence des ordres de l'Impératrice. Après l'arrivée à Pétersbourg du comte André Shouvaloff qui devint immédiatement son parasite obséquieux, le général ne laissa échapper aucune occasion de me montrer une excessive malveillance.

Le prince Potemkin, au contraire, ne manquait jamais de faire acte envers moi de la plus grande bienveillance, de la plus grande considération. Aussitôt après la conclusion de l'achat dont je viens de parler, il m'in-

forma que Sa Majesté ayant entendu dire que j'avais contracté quelques dettes désirait non-seulement m'en délivrer, mais encore m'en épargner de nouvelles en faisant reconstruire et meubler à ses frais ma maison de Moscou.

Je priai instamment le prince de vouloir bien dissuader Sa Majesté de cette généreuse intention, et de rappeler plutôt à son souvenir ce que j'avais pris la liberté de lui confier relativement à mes voeux et à ceux de M^me^ Paliansky. Ma soeur éprouvait un profond découragement; les événements de 1762 avaient nui beaucoup à sa position que j'avais en partie contribué à détruire. Je voyais son chagrin, et c'était pour mon coeur une peine que toute la munificence de Sa Majesté ne pouvait affaiblir.

Je n'obtins cependant, à cet égard, aucun résultat satisfaisant jusqu'au 24 novembre, jour de la fête de Sa Majesté. Après le grand bal de Cour qui fut donné à cette occasion, je ne me retirai point pour passer le reste de la soirée dans les appartements de l'Impératrice, comme j'avais coutume de le faire; mais apercevant un aide de camp

du prince Potemkin, je le priai d'aller dire au général que je ne sortirais pas de la salle du bal s'il ne m'en donnait le signal, et que ce signal ne devait être autre chose qu'une copie de l'oukase qui inscrirait le nom de ma nièce parmi ceux des filles d'honneur.

Je l'avouerai, les personnes qui étaient restées dans la salle ne furent pas peu surprises de m'y voir attendre longtemps après que la Cour s'était retirée. Si elles avaient pu connaître le motif qui me retenait, ainsi que le résultat qui couronna ma persévérance (car j'atteignis le but que j'avais à coeur, tout en perdant l'occasion de payer mes dettes et de rebâtir ma maison de Moscou), je n'eusse pas manquée d'être, comme auparavant, de plus en plus gratifiée du surnom de dupe.

Au bout d'une longue heure d'attente, le même aide de camp reparut avec le „signal" désiré; il me donna connaissance de l'ordre qui appelait ma nièce Paliansky au nombre des filles d'honneur. Je courus, la pièce en main, trouver ma soeur chez notre cousin le comte Worontzow, où je savais qu'elle soupait ce soir-là. J'eus le plaisir de la

voir au comble de la joie en apprenant un événement qui désormais posait sa fille dans le monde et assurait son crédit et sa considération.

Le mois suivant, il y eut à la Cour un autre bal donné à je ne sais plus qu'elle occasion. L'Impératrice avait fait sa tournée habituelle et parlait à quelques dames d'honneur et ambassadeurs étrangers quand, s'adressant à moi, elle me dit: „Princesse, j'ai à vous dire quelque chose de particulier; mais ce n'est pas possible en ce moment.“ Alors elle me quitta et après avoir causé avec quelques-uns des ambassadeurs, à l'autre extrémité de la salle, elle s'arrêta tout-à-coup au milieu d'un petit cercle qui s'était formé entre les deux lignes de l'assemblée; ayant rencontré mon regard, elle me fit signe de m'approcher d'elle. Je lui obéis; et certes si j'étais tombée des nues, je n'eusse pas éprouvé une stupéfaction semblable à celle que je ressentis en ce moment où j'entendis Sa Majesté me proposer de me nommer Directeur de l'Académie des Arts et des Sciences.

Je fus incapable d'abord de prononcer un seul mot de réponse. Mon silence fournit

à Sa Majesté l'occasion de répéter sa proposition qu'elle appuya de mille expressions aussi amicales que flatteuses.

„Non, Madame, eus-je enfin la force de répondre, il ne m'appartient point d'accepter un poste qui demande pour être rempli une bien autre capacité que la mienne; et si je ne pensais que Votre Majesté plaisante, je dirais que quand bien même je pourrais consentir à jouer un rôle ridicule, jamais je ne voudrais compromettre la dignité et le discernement de Votre Majesté en acceptant une fonction pour laquelle je me sens tout-à-fait insuffisante."

L'Impératrice, afin de vaincre mes scrupules, affecta de voir dans ce refus opposé à sa demande une diminution de l'attachement que j'avais fait profession de ressentir pour sa personne. Chacun de ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher devait, je pense, avoir plus ou moins ressenti l'influence de cette éloquence irrésistible, de cette adresse qu'elle avait toujours à son service pour gagner les coeurs, pour persuader les esprits.

Elle n'avait besoin d'employer ni l'un ni l'autre de ces moyens avec moi qui, par

un principe d'affection aussi inviolable qu'il était désintéressé, étais prête en tout temps à obéir à ses ordres, s'ils n'étaient pas en désaccord avec ce que je me devais à moi-même. „Nommez-moi, répondis-je, directrice de vos blanchisseuses, et vous verrez avec quel zèle je suis capable de vous servir."

„C'est vous qui plaisantez, répliqua l'Impératrice, en vous proposant pour un emploi aussi ridicule."

„Votre Majesté, dis-je, croit connaître mon caractère, et cependant elle ne remarque pas la fierté qu'il y a dans cette proposition; selon moi, c'est la personne qui ennoblit l'emploi, et fussé-je désignée par vous pour être à la tête de vos blanchisseuses, je serais considérée comme tenant un des premiers emplois à la Cour, et par conséquent j'aurais des envieux. Il est vrai que je ne suis pas initiée à l'art de blanchir le linge; mais les fautes que commettrait mon ignorance n'ont pas d'importance tandis qu'il n'est pas d'erreur, commise par le Directeur d'une Académie de Sciences, qui ne soit grave en elle-même et ne fasse retomber du discrédit sur le souverain auquel ce Directeur doit sa nomination."

Malgré mes objections, Sa Majesté persista; elle m'invita à repasser dans ma mémoire les noms des personnes qui avaient exercé cette dignité, et à confesser que leurs capacités et leurs titres à cet égard étaient inférieurs aux miens.

„Tant pis, dis-je, pour ceux qui pouvaient se respecter assez peu pour accepter un devoir qu'ils étaient incapables de remplir avec honneur."

Les yeux de toute la Cour étaient fixés sur nous.

„Bien, bien, repartit Sa Majesté; laissons pour le moment les choses en l'état où elles sont, quoique votre refus même achève de me prouver que je ne pourrais faire un meilleur choix."

Cette conversation me donna la fièvre; et je suppose que ma physionomie trahit la plus vive agitation, à en juger par l'effet qu'elle produisit sur d'autres qui avec un plaisir infini semblèrent conclure de mon attitude qu'il venait de m'arriver quelque chose du très désagréable.

La vieille comtesse Matuchkin qui rarement essayait de maîtriser sa curiosité, brûlait du désir de savoir quel pouvait être

le sujet d'un entretien aussi animé entre Sa Majesté et moi, et elle ne manqua point de m'interroger. „Vous voyez, Madame, lui dis-je, dans quel état d'agitation je me trouve; et cependant c'est à la bonté et à la partialité trop grande de Sa Majesté qu'il faut en rapporter la cause."

Je souhaitais ardemment que le bal fût terminé afin d'écrire à l'Impératrice avant de me mettre au lit, et de lui exposer avec plus de force encore les motifs de mon refus. De retour chez moi, je me mis aussitôt à tracer une lettre qui peut-être eût été de nature à deplaire à toute autre souveraine que Catherine. Je lui disais sans réserve que la vie privée d'un monarque passe ignorée dans les pages de l'histoire, mais qu'il n'en saurait être de même d'une nomination non justifiée à un emploi public; que la Nature même en faisant de moi une femme, m'avait refusé le droit de présider une académie de science; que reconnaissant mon insuffisance littéraire, jamais je n'avais recherché l'honneur d'être admise dans aucune société savante, pas même à Rome où j'eusse pu facilement acheter ce titre moyennant quelques écus.

Minuit sonnait quand ma lettre fut terminée; il était donc trop tard pour l'envoyer à l'Impératrice. Mais comme j'éprouvais une trop grande impatience pour passer la nuit sans avoir repoussé formellement une proposition si absurde, — du moins elle me paraissait telle, — je courus chez le prince Potemkin de qui je n'avais jamais franchi la porte, et m'étant fait annoncer je priai qu'on l'avertît que j'avais absolument besoin de le voir, fût-il déjà dans son lit.

Il se trouva qu'il était effectivement au lit. Je lui racontai ce qui s'était passé, ce soir-là, entre l'Impératrice et moi.

„Déjà, dit-il, Sa Majesté m'a appris cela, et je connais bien ses sentiments à cet égard. Elle est toute pleine de l'idée de mettre son Académie des Sciences sous votre direction."

Je l'interrompis en disant:

„Il est impossible que j'accepte jamais une telle offre sans manquer à ce que je me dois à moi-même. Voici une lettre que j'ai écrite à Sa Majesté; elle contient mon refus. Lisez-la, prince; je la cacheterai ensuite et la remettrai entre vos mains, vous

priant de la faire parvenir demain matin à l'Impératrice dès qu'elle sera levée."

Le prince Potemkin, après avoir parcouru ma lettre, la déchira en morceaux!... Partagée entre l'étonnement et la colère, je lui demandai comment il osait se permettre de déchirer une lettre écrite par moi et adressée à Sa Majesté.

„Calmez-vous, princesse, répondit-il, et écoutez-moi. Vous êtes sincèrement attachée à l'Impératrice, personne n'en doute; pourquoi voulez-vous alors la contrarier et l'affliger sur un sujet qui dans ces deux dernières années a occupé exclusivement ses pensées et sur lequel elle a fixé son esprit d'une manière absolue? Si réellement vous êtes inexorable, voici des plumes, de l'encre, du papier; écrivez de nouveau votre lettre. Mais croyez-moi, princesse, en vous tenant le langage que je vous tiens je ne remplis que le rôle d'un homme dévoué à vos intérêts. Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'en vous pressant d'accepter la dignité qu'elle vous propose, Sa Majesté a un autre objet en vue: c'est de s'assurer de votre séjour à Pétersbourg, et de faire, en outre, de cette place l'occasion d'entretiens plus

fréquents et plus intimes avec vous; car, à dire vrai, elle est excédée de la société des imbéciles dont elle est éternellement entourée."

Ma colère qui ne dure jamais longtemps, s'était apaisée déjà. Je convins d'écrire une lettre plus modérée que j'enverrais par mon valet de chambre pour qu'elle fût présentée à l'Impératrice par une de ses femmes aussitôt après son réveil. Je priai instamment le prince de me seconder de son influence et de ses efforts pour dissuader Sa Majesté d'une nomination sans raison et sans précédents.

Dès que je fus de retour chez moi, je commençai une autre lettre à l'Impératrice. J'étais si troublée, si agitée par les événements de la soirée que je continuai d'y songer et d'écrire jusqu'au matin sans penser à quitter la robe que j'avais portée à la Cour. A sept heures, j'envoyai ma lettre et bientôt je reçus de l'Impératrice un mot de réponse[4]). Sa Majesté, après une remarque sur ma diligence matinale, me disait

4) Voir le billet de l'Impératrice commençant ainsi: „Vous êtes encore plus matinale que moi, chère dame etc." (Note de l'Editeur).

une foule de choses flatteuses et obligeantes; mais elle ne mentionnait pas mon refus à sa proposition et n'avait pas même l'air de l'avoir remarqué.

Vers le soir du même jour, je reçus du comte Bezborodko une lettre accompagnée de la copie d'un oukase qui déjà avait été transmis au Sénat et qui me nommait Directeur de l'Académie des Sciences. En même temps, l'oukase retirait ses pouvoirs à une commission qui depuis quelque temps avait administré les affaires de l'Académie sur la demande de tous les professeurs et autres personnes intéressées qui s'étaient accordés à signaler la conduite irrégulière du dernier directeur M. Domashneff.

Toute confuse, toute éperdue, je fis fermer ma porte à tout le monde, tandis que je parcourais incessamment les diverses pièces de mon appartement, calculant les embarras, les fatigues sans nombre, auxquels cette place allait m'exposer. Parmi les conséquences qu'entraînerait cette nomination, celle qui n'était pas la moins désagréable à prévoir c'est qu'il en résulterait probablement plus d'un petit malentendu entre l'Impératrice et moi.

Le passage suivant se trouvait dans la lettre du comte Bezborodko: „Sa Majesté m'a commandé, Madame, de vous informer que vous êtes libre, soit le matin soit le soir, de conférer avec elle sur tout ce qui se rapporte au département confié à votre direction; et qu'elle sera toujours prête à écarter toute difficulté, tout obstacle qui pourrait entraver l'accomplissement de vos devoirs."

Ainsi j'étais dans la situation d'une bête de somme attelée à une machine lourde et détraquée; je n'avais aucun principe, aucune règle pour diriger mes efforts; pas même la commission dont j'ai parlé, qui d'abord, en me mettant en mouvement, m'eût prêté un secours matériel.

Cependant la première chose que je pris sur moi, ce fut, en envoyant copie de l'oukase à l'Académie, d'exprimer le désir que la commission continuât de fonctionner deux jours de plus et qu'on me fournît immédiatement un tableau des diverses branches de cet établissement, de ce qui concernait l'imprimerie, les noms des bibliothécaires et des conservateurs des divers cabinets. Je demandai que les chefs de chaque dé-

partement me fissent dès le lendemain un rapport sur les devoirs qu'ils avaient à remplir et sur tous les soins commis à leur charge. En même temps, je priais les membres de la commission de vouloir bien me donner tous les détails qu'ils pourraient réunir sur les attributions et les devoirs d'un directeur, afin d'être à même de me former une idée générale de ce que j'aurais à faire, avant d'entreprendre quoi que ce fût; enfin j'invitais ces messieurs à vouloir bien penser et certifier au reste de l'Académie que déjà je m'étais prescrit à moi-même, comme mon premier et plus impérieux devoir, de témoigner à chacun des membres de ce corps éminent toute la considération et l'estime dues à leur mérite.

Je me flattais d'éloigner ainsi dès l'abord toute cause de jalousie et de mécontentement.

Le lendemain matin, j'assistai à la toilette de l'Impératrice. Tous ses secrétaires et chefs de service s'y trouvaient réunis pour recevoir ses ordres. Parmi eux, je fus surprise de voir M. Domashneff qui s'approcha de moi et offrit de me donner tous les renseignements dont je pourrais avoir besoin dans mon emploi. Bien que son aplomb

m'étonnât, je lui répondis poliment que lorsqu'il s'agissait de veiller aux intérêts et à la réputation de l'Académie, il y avait une règle que je suivrais invariablement: c'était d'observer l'impartialité et de répandre les honneurs et les récompenses académiques sans avoir égard à autre chose qu'au mérite. „Pour tout le reste, ajoutai-je, mon ignorance présente est telle, que j'aurai recours aux conseils de Sa Majesté et à l'appui que m'a promis son indulgence."

Juste au moment où il allait répliquer, l'Impératrice ouvrit la porte; mais, en nous apercevant, elle la referma aussitôt et sonna le valet de chambre de service qui vint immédiatement m'inviter à passer dans la chambre de Sa Majesté.

„Je suis charmée de vous voir, princesse, dit l'Impératrice pendant que j'entrais; mais, je vous prie, apprenez-moi ce que cet animal de Domashneff pouvait avoir à vous dire."

„Il me donnait, Madame, quelques instructions sur mes nouveaux devoirs pour l'accomplissement desquels si ma probité peut être moins suspectée que la sienne, mes titres littéraires seront, je le crains, moins

capables que les siens de supporter l'épreuve. Je perdrai donc par la comparaison. J'ignore, Madame, continuai-je, si je dois vous remercier pour cette marque de votre bonne opinion à mon égard ou si, au contraire, je ne dois pas plutôt m'affliger avec vous pour cette idée étrange, inouïe d'avoir constitué une femme Directeur d'une Académie de sciences."

Sa Majesté m'assura qu'elle était non-seulement parfaitement satisfaite, mais fière du choix qu'elle avait fait.

„C'est très flatteur, Madame, lui dis-je; mais bientôt Votre Majesté s'ennuiera d'avoir à conduire des aveugles."

„Cessez, je vous prie, répliqua-t-elle, de considérer l'affaire sous un jour aussi ridicule, et ne me faites plus entendre de semblables paroles."

Comme je sortais de la chambre, je rencontrai le grand-maréchal de la Cour. Il me dit qu'il avait reçu, la veille au soir, l'ordre de l'Impératrice de m'inviter à dîner pour ce jour-là à sa table particulière, et que désormais je devrais me considérer comme un convive toujours bienvenu, tout en étant parfaitement libre de consulter à

cet égard ma propre convenance et mes goûts plutôt que les désirs de l'Impératrice.

Je reçus force compliments et félicitations sur la preuve de faveur et de haute considération que Sa Majesté venait de me donner; tandis que plusieurs de mes connaissances qui me voyaient bien éloignée de m'enorgueillir de cette distinction non recherchée par moi, avaient assez de discrétion pour m'épargner des paroles qui ne pouvaient qu'ajouter à mon embarras. Cependant l'effet général de cette nomination fut un sentiment de jalousie; car un poste aussi éminent ne semblait pas devoir convenir à une personne étrangère par son caractère et sa conduite aux moeurs de la Cour.

Le troisième jour qui suivit ma nomination était un dimanche. Ce jour-là, je reçus la visite des professeurs, inspecteurs et autres officiers de l'Académie. Je leur dis que mon intention était de me rendre à l'Académie le lendemain; et je les priai de se rappeler que toutes les fois qu'ils auraient à conférer avec moi sur quelque affaire, ils avaient pleine permission d'entrer chez moi sans cérémonie.

Toute la soirée, je fus occupée de lire

les rapports divers qui m'avaient été présentés, très désireuse de saisir le peloton de fil pour sortir des détours du labyrinthe où j'étais engagée; car j'étais bien persuadée que chaque pas que je ferais serait un sujet de critique, et que la moindre erreur où je viendrais à tomber m'attirerait une censure.

Je fis connaissance aussi avec les noms des membres les plus distingués de l'Académie; et le lendemain, avant de me transporter au siége des séances, j'allai voir le célèbre Euler que j'avais connu bien des années auparavant et qui m'avait traitée toujours avec bonté et considération. Par suite du dégoût que lui inspirait la conduite de Domashneff, il avait cessé de paraître à l'Académie, excepté lorsqu'il s'offrait quelque occasion de combattre avec ses collègues, les effets désastreux des mesures du Directeur, qu'il avait plus d'une fois signalées par lettre à l'Impératrice.

Ce savant était sans aucun doute un des premiers mathématiciens du siècle. Il était en outre versé dans toutes les branches des autres sciences; et telle était la vigueur de son esprit et son activité habituelle, que

même après avoir perdu la vue il n'interrompit nullement ses travaux intellectuels, mais qu'avec l'aide de M. Fuss, le mari de sa petite-fille, qui lui faisait la lecture et écrivait sous sa dictée, il préparait une quantité de matériaux qui servirent à enrichir les publications de l'Académie plusieurs années encore après sa mort.

Je le priai de m'accompagner ce matin-là, afin qu'en me montrant pour la première fois à la tête d'un corps scientifique, j'eusse l'honneur et la sanction que me donnerait sa présence que du reste je m'engageai à ne lui demander jamais dans les occasions ordinaires pour peu que cela lui causât du dérangement ou de l'ennui. Il parut flatté de ma prière et consentit à se laisser mener jusqu'à ma voiture par son fils, le secrétaire perpétuel des académiciens résidants, que j'invitai également à monter, ainsi que son petit-fils à qui était dévolue la tâche pieuse de conduire l'illustre aveugle.

Dès que je fus entrée dans la salle des séances, m'adressant aux professeurs et aux membres qui y étaient assemblés, je déplorai mon insuffisance en fait de connaissances scientifiques, mais je parlai du profond re-

spect que je ressentais pour la science. La preuve la plus solennelle que je pusse en offrir était la présence parmi eux de M. Euler, sous les auspices duquel j'avais demandé à paraître dans l'Académie.

Après avoir prononcé ces quelques paroles, je pris ma place et remarquai que M. Schteline, professeur d'Allégorie, comme il s'intitulait, s'était assis près du fauteuil du Directeur. Ce personnage dont les prétentions à la science étaient peut-être en harmonie avec le titre qu'il portait, avait obtenu cette nomination vraiment extraordinaire sous le règne de Pierre III, et en même temps le rang de conseiller d'Etat qui, répondant au grade de major-général lui donnait, à ce qu'il croyait du moins, droit à la plus haute distinction parmi les membres de l'Académie. Je me tournai vers Euler et lui dis: „Asseyez-vous, Monsieur, où bon vous semblera; quelque siége que vous preniez, ce siége devra être considéré comme le plus élevé."

Ce ne furent pas seulement le gendre d'Euler et son petit-fils qui ressentirent un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance en m'entendant payer ce tribut inat-

tendu d'admiration à son génie; pas un des professeurs présents (sauf le professeur d'Allégorie) qui ne sympathisât avec leur émotion et qui par des larmes ne reconnût hautement le mérite supérieur de ce vénérable savant.

De la salle d'assemblée je passai dans la chancellerie, où l'on tient registre de tout ce qui concerne les dépenses et l'économie de l'établissement. Les inspecteurs étaient à leur poste. Je leur exposai le bruit général qui courait au dehors relativement à l'extrême négligence et aux malversations qui avaient marqué déplorablement l'administration du dernier Directeur, et non-seulement avaient épuisé les revenus de l'Académie, mais encore l'avaient endettée.

„Désormais, dis-je, notre devoir commun sera de réprimer ces abus; et comme il n'est pas nécessaire qu'aucune branche de cet établissement tombe en ruine, ce qu'il convient le mieux de faire c'est d'appliquer à ses besoins et à son profit toutes les ressources dont l'Académie peut disposer. Dans cette vue, je suis décidée à ne jamais m'enrichir aux dépens de l'Académie, mais à ne pas permettre non plus la moindre

prévarication de la part de mes subordonnés. Que je réussisse seulement à persuader à chacun qu'il doit strictement régler sa conduite sur ce principe, bientôt je serai à même de récompenser le zèle et les services soit par de l'avancement soit par une augmentation dans les appointements."

Les Mémoires que l'Académie publiait autrefois en deux volumes in-quarto par an étaient tombés à un seul volume, et maintenant ils étaient interrompus, faute des caractères nécessaires. Je trouvai l'imprimerie et les presses dans le dernier désordre; tout y manquait pour le service. Un de mes premiers soins fut de les restaurer complètement, et de me procurer des caractères en nombre et en qualité convenables. Il s'écoula peu de temps avant que deux volumes de Mémoires, remplis presqu'en entier des articles qu'avait fournis M. Euler, fussent publiés par l'Académie.

Le prince Viazemsky, en sa qualité de procureur général près le Sénat, demanda à l'Impératrice s'il était nécessaire que je prêtasse le serment qu'on exigeait de tous ceux que la Couronne appelait à un emploi.

„Sans aucun doute, répondit Sa Majesté.

Nul n'ignore que j'ai fait la princesse Daschkoff Directeur de l'Académie; et bien que je n'aie pas besoin d'une assurance nouvelle de sa fidélité, soit envers ma personne soit envers le pays, je désire que cette solennité s'accomplisse, car elle me sera très agréable, comme devant donner à la nomination toute la sanction et la publicité possible."

A cet effet, le prince Viazemsky me fit prévenir par son secrétaire qu'il m'attendrait le lendemain au Sénat pour recevoir de moi le serment accoutumé. Je fus un peu troublée à l'idée de cette cérémonie publique, quoique je susse parfaitement que, depuis le premier jusqu'au dernier, le serment était exigé de tous ceux qu'on admettait aux emplois publics, et considéré comme un gage de leur fidélité. En conséquence, le lendemain, à l'heure indiquée, je me rendis au Sénat. Pour arriver à la chapelle, j'avais à traverser la salle où les sénateurs tenaient leurs séances; je les trouvai tous assemblés et siégeant à leurs places. Ils se levèrent au moment où j'entrai, et quelques-uns d'entre eux que je connaissais bien vinrent au-devant de moi pour me recevoir.

„Messieurs, leur dis-je, votre étonnement ne saurait être égalé que par celui que j'éprouve moi-même en songeant à la cause qui m'amène pour la première fois parmi vous, en songeant que je viens prêter serment à une souveraine qui depuis si longtemps est l'objet de toute l'affection de mon coeur. Mais j'ai à remplir un devoir que l'usage a rendu indispensable à tous; de là l'étrange phénomène d'une femme qui pénètre dans votre auguste sanctuaire."

Durant toute la cérémonie, de même qu'en toute autre circonstance semblable, j'éprouvai les plus pénibles sensations d'embarras et de timidité. Quand elle fut achevée, je saisis l'occasion pour prier le procureur général de me communiquer tout ce qu'il avait reçu de documents sur les causes de mécontentement qui s'étaient produites dans l'Académie, afin qu'en étudiant la nature des plaintes émises contre l'exdirecteur aussi bien que les explications et justifications qu'il avait apportées pour sa défense, je pusse jusqu'à un certain point me former une idée du rôle que j'aurais à remplir.

J'eus une peine infinie à débrouiller les comptes de deux sortes de fonds, dont se

compose le revenu de l'Académie, à savoir: le fonds économique qui résulte de sa réserve et de ses recettes, et le fonds du gouvernement qui provient de la dotation de l'Etat. Ces deux fonds étaient épuisés, et les comptes de l'un et l'autre, qui eussent dû être tenus séparément, étaient mêlés ensemble dans la plus inextricable confusion.

L'Académie était endettée vis à vis des divers libraires de Russie, de France et de Hollande; mais comme je ne voulais point demander à Sa Majesté une allocation extraordinaire pour faire face à ces réclamations, j'eus l'idée de mettre en vente les livres sortis des presses académiques, à trente pour cent au-dessous des prix établis. Cet expédient me fournit bientôt le moyen d'acquitter les dettes en question; et comme les ressources croissaient par là, j'appliquai une somme suffisante à couvrir l'arriéré du fonds du gouvernement, en la plaçant dans les mains du trésorier d'Etat, le même prince Viazemsky. Les sommes qui s'augmentent ainsi doivent, en cas ordinaire, servir à enrichir le fonds économique, lequel est entièrement sous le contrôle du Directeur comme devant être

employé selon son inspiration, et est habituellement destiné à faire face à des paiements dont l'urgence n'avait pas été prévue et dont par conséquent il n'est point parlé dans le contrat constitutif. Ce sont, par exemple, des gratifications données par circonstance, des achats d'inventions nouvelles. En outre, ce fonds doit combler le déficit des autres, même dans les cas de dépenses prévues que peut occasionner une élévation du prix des choses dont on a besoin.

Je ne trouvai dans les classes que dix-sept étudiants; il n'y avait que vingt et un jeunes artisans élevés aux frais de l'Académie. Grâce à mes efforts, le nombre des premiers monta à cinquante, celui des seconds à quarante. J'eus la satisfaction de retenir M. Fuss, le petit-fils de M. Euler, qui désirait quitter l'Académie, et d'augmenter ses appointements, ainsi que ceux de M. George, un autre homme plein de mérite.

En un an tout au plus je parvins à élever les émoluments de tous les professeurs, et à établir aussi trois nouveaux cours de lecture pour les mathématiques, la géométrie et l'histoire naturelle. Chacun de ces cours était fait gratuitement à tous ceux

qui voulaient les suivre par un professeur appartenant à notre nation. Souvent j'y assistais moi-même, et j'avais le plaisir de savoir que les fils de quelques nobles pauvres ainsi qu'un bon nombre des plus jeunes officiers des Gardes en tiraient un grand profit pour leur carrière. La rémunération payée à chacun des professeurs, à la fin du cours, était de deux cents roubles prélevés sur le fonds économique.

CHAPITRE IX.

Le prince Potemkin et le prince Daschkoff. — Domaine de la princesse à Krouglo. — Le prince Daschkoff rejoint l'armée. — Retour du Grand-Duc Paul. — Refus de la princesse d'aller le voir à Gatchina. — Motifs de ce refus. — Retour du comte Shouvaloff. — Animosité du favori Lanskoy contre la princesse. — Le buste impérial. — L'Académie. — Le prince Viazemsky. — Projets de l'Impératrice pour des routes à créer. — Nouvelles cathédrales, palais, cours de justice. — Nouvelles cartes des provinces. — Retour du prince Daschkoff de l'armée. — La Crimée devient une province russe. — Projets de la princesse pour la fondation d'une Académie russe. — Discussion avec l'Impératrice. — Elle projette et exécute le premier dictionnaire russe. — M. Pallas. — Son vocabulaire en quatre-vingts langues.

Au commencement de l'année (1783), le prince Potemkin quitta la Cour pour l'armée; mon fils qu'il paraissait estimer et traiter avec beaucoup d'égards, l'accompagna dans son voyage. En passant par la Russie Blanche, ils s'écartèrent de leur route pour voir par leurs propres yeux et juger par eux-mêmes mon domaine de Krouglo, dont la valeur avait été autant exagérée par les uns que rabaissée par les autres.

Le prince Potemkin m'écrivit à ce sujet. Il m'exhortait à prendre courage, m'assurant

que ce domaine offrait assez de ressources pour être très utilement amélioré. Il me dit qu'il avait donné des instructions au brigadier Bauer qui avait la surintendance de terres contiguës aux miennes, pour qu'il mît les affaires de mon domaine sur un meilleur pied qu'elles ne l'avaient été sous les inspecteurs de la Couronne, et contribuât autant que possible à ses progrès tant par sa présence sur les lieux que par les informations et les avis qu'il jugerait à propos de me communiquer par écrit. „Il y a, d'ailleurs, ajoutait-il, un bourg appelé d'après votre nom Daschkoff; ce bourg, il faut que vous l'ayez, comme indemnité du déficit qui se trouve dans le nombre de paysans spécifié par l'oukase de donation."

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'eût pas été très difficile d'obtenir cette addition; car le roi de Pologne, par le souvenir de ce qu'il devait à feu mon mari, n'eût pas hésité, en ma faveur, à faire un arrangement avec sa soeur, possesseur en viager de ce bien, et le gentilhomme auquel en devait revenir l'héritage, les deux parties étant également indifférentes à cet égard; mais le prince Potemkin, désireux d'arranger lui-

même toute l'affaire pour moi, ne voulut jamais consentir à ce que j'écrivisse à ce sujet au roi ou à notre ambassadeur en Pologne le comte Stackleberg. Le fait est cependant que jamais Daschkawa ne m'appartint, et que jamais non plus je ne reçus d'indemnité pour tout ce qui me manquait à Krouglo.

Il ne put qu'être extrêmement pénible pour moi de me séparer de mon fils, moi qui n'était point habituée à son absence; mais comme je m'étais fait une loi de sacrifier tout avantage personnel à l'intérêt soit réel soit apparent de mes enfants, je ne mis pas le moindre obstacle à son départ pour l'armée; car je comprenais que dans la profession embrassée par lui ce départ lui serait aussi avantageux qu'il était devenu nécessaire. Souvent je lui avais entendu dire ainsi qu'à d'autres qu'il était de la part du prince Potemkin, l'objet des plus flatteuses marques de faveur et d'estime, au point d'étonner ceux qui connaissaient bien le caractère insouciant de Potemkin, l'enfant gâté de la fortune.

En ce qui me concernait, je me trouvais maintenant dans un état de santé passable.

Non qu'il ne m'arrivât souvent d'éprouver tout à la fois de la fatigue et de l'ennui dans bien des détails de mon emploi public, surtout dans mes efforts pour amener une réforme où tant d'intérêts devaient s'entrechoquer, et pour mettre ordre aux dépenses ruineuses dont on avait eu dernièrement à souffrir.

Dans le courant de l'été suivant, le Grand-Duc Paul et la Grande-Duchesse revinrent de l'étranger. Ils recevaient fréquemment à Gatchina, leur résidence d'été, et les personnes qu'ils invitaient étaient traitées pendant plusieurs jours avec les plus grands égards et même avec affection par leurs Altesses Impériales; si bien même que quelques-unes d'entre elles m'ont assuré qu'on faisait tout pour qu'elles fussent parfaitement à leur aise. J'y allai rarement, et, à chaque invitation, j'alléguais pour excuse les soins nombreux qu'il me fallait prendre pour parvenir à remplir un emploi public bien au-dessus de ma capacité; je prétextais aussi la distance qui séparait Gatchina du palais de Strelina que j'habitais maintenant, d'après le désir de l'Impératrice.

Pressée enfin par le Grand-Duc de m'associer à une de ces fêtes, je le priai de vouloir bien comprendre que si personne ne pouvait mieux que moi apprécier les charmes d'une vie agréable à Gatchina et l'avantage qu'il y avait à jouir de sa société et de celle de la Grande-Duchesse, cependant, outre que je n'avais à moi que très peu de loisir, j'étais forcée par une autre cause d'imposer une contrainte à mes désirs. Tout ce qui se passait à Gatchina, fis-je observer, ne manquait jamais d'être rapporté à Czarskosélo, c'était chose bien connue; et réciproquement, il était rare que ce qui se faisait à cette dernière Cour ne fût pas redit à la première. Aussi, en me privant du plaisir d'aller porter mes respects à Gatchina, j'enlevais à Sa Majesté un droit qu'autrement elle aurait pris, le droit de m'adresser des questions auxquelles je n'eusse pas aimé à répondre; j'ôtais également à Son Altesse Impériale toute occasion de me soupçonner de colporter des histoires entre la mère et le fils, accusation qui me faisait tellement horreur que pour l'éviter j'étais obligée de m'imposer un sacrifice que son Altesse, j'en avais la per-

suasion, serait, après un moment de réflexion, la première à approuver.

Ce fut sur ce principe que je réglai ma conduite envers les deux parties durant dix années de suite, n'assistant jamais aux fêtes données par leurs Altesses Impériales si ce n'est aux occasions solennelles et quand toute la Cour s'y trouvait réunie. L'Impératrice, sachant cela, ne chercha jamais à connaître par moi les actions de son fils, et si (comme il arriva quelquefois) Sa Majesté me témoignait quelque mécontentement de la conduite du Grand-Duc, je ne manquais jamais de détourner la conversation en faisant observer qu'un tiers ne pouvait être invoqué en pareil sujet, surtout lorsqu'il s'agissait seulement pour Sa Majesté d'exprimer ses désirs, certaine qu'elle était d'être obéie.

Cette conduite honnête et droite envers le Grand-Duc me protégea fort peu, ainsi qu'on le verra plus tard, contre les boutades et les persécutions de Paul Ier, auxquelles je fus en butte, partageant en cela le sort de tous ceux que cet Empereur s'imaginait l'avoir offensé et considérait comme des traîtres.

Vers le temps dont je parlais tout à l'heure, le comte André Shouvaloff revint de Paris, et bientôt il réussit à jeter dans l'esprit du favori Lanskoy une très défavorable impression sur mon fils et moi. Un jour, tandis que dans la conversation l'Impératrice faisait remarquer avec qu'elle facilité on pouvait se procurer en Italie les copies des meilleures oeuvres d'art, j'exprimai mon regret de n'avoir jamais pu obtenir, à Pétersbourg, un buste de Sa Majesté que je désirais ardemment posséder. L'Impératrice ordonna aussitôt qu'on lui en apportât un qui avait été exécuté par le célèbre artiste russe Shoubin et elle me pria de l'accepter.

Lanskoy, qui était présent s'écria tout haut en voyant cela: „Comment! ce buste est à moi! Il m'appartient!"

„Vous vous trompez, dit Sa Majesté; je prie la princesse Daschkoff de vouloir bien l'accepter."

Cette petite altercation ne se passa pas cependant sans que Lanskoy me lançât un regard furieux que je lui rendis par un autre regard plein du plus souverain mépris. A partir de ce moment, son animo-

sité éclata en petites tentatives pour lutter et disputer avec moi. L'Impératrice elle-même en faisait la remarque, et souvent elle jugea à propos d'intervenir.

Dans l'exercice des devoirs de mon emploi, je ne tardai pas à ressentir de grands sujets de déplaisir par la conduite du prince Viazemsky, le procureur-général, qui tantôt n'accordait aucune attention aux recommandations que j'adressais au Sénat pour l'avancement de tel ou tel membre de l'Académie qui m'en paraissait digne, tantôt négligeait de me fournir les renseignements que je demandais sur les limites de plusieurs gouvernements de l'Empire dont je désirais publier la carte rectifiée. Enfin il eut l'audace de demander à mon trésorier pourquoi, lorsqu'il lui apportait chaque mois les comptes du fonds de l'Etat, il ne lui montrait pas en même temps ceux du fonds économique. Là-dessus, j'écrivis immédiatement à Sa Majesté pour lui offrir ma démission, lui donnant à entendre que le prince Viazemsky voulait me créer une responsabilité qui jamais n'avait été imposée à aucun directeur depuis la fondation de l'Académie pas même durant la dictature de mon

prédécesseur, homme plus que suspect de péculat. En même temps je priai Sa Majesté de se bien persuader que c'était seulement par suite de mon extrême sollicitude que j'avais sollicité la permission de faire chaque mois un rapport sur le fonds économique, et je lui rappelais que souvent j'avais reçu le doux témoignage de sa satisfaction en présence de l'état florissant de ce fonds. Puisque les choses marchaient ainsi, je priais Sa Majesté de croire que jamais je ne souffrirais que le procureur-général empiétât sur les priviléges du Directeur si essentiels à la prospérité de l'Académie, et que je supporterais encore moins qu'on élevât le plus léger doute sur mon intégrité.

En conséquence, le prince Viazemsky reçut une réprimande de l'Impératrice qui m'invita à ne pas me préoccuper davantage de son absurde prétention. Ce ministre, il faut en convenir, était un homme d'affaire plein d'activité, il mettait de la méthode et de l'ordre dans les travaux qui lui étaient dévolus; mais il était tout d'une pièce et excessivement vindicatif. Il me garda longtemps rancune pour avoir donné

des emplois à quelques personnes qu'il avait persécutées et auxquelles il avait enlevé leur pain en les privant de leur position. Un autre point ne contribuait pas peu à aiguiser son animosité contre moi, et le voici: l'Académie avait entrepris la publication d'un nouveau journal pour lequel Sa Majesté et moi nous fournissions de temps à autre quelques feuillets. Parmi les membres associés à la rédaction se trouvait l'avocat Kazadoffleff, qui donnait fréquemment soit de la prose soit des vers. Le prince Viazemsky ne manquait jamais d'appliquer à lui ou à sa femme tout ce qui dans ce journal avait l'apparence de la satire, surtout quand il y apercevait la signature de M. Derjawin à qui le prince avait fait perdre un emploi du gouvernement et qui était censé prendre sa revanche, ce qui lui était facile avec les moyens que lui fournissaient son titre et son talent de poète généralement lu et admiré.

Je continuais d'avoir à supporter dans bien des détails désagréables, les fâcheux effets du ressentiment du prince Viazemsky dont la mauvaise humeur, une fois échauffée, ne cessait plus de faire l'opposition la plus

vexatoire à mes projets pour le bien public, au moment même où je travaillais à une oeuvre d'une aussi évidente utilité que le tracé des nouvelles cartes de provinces dont les limites n'avaient jamais été bien déterminées sur le papier depuis la dernière division de l'Empire. Cette classification nouvelle d'un aussi vaste territoire en gouvernements, premier pas systématique fait vers l'introduction de l'ordre et de la civilisation dans l'intérieur, était une oeuvre vraiment digne de la Grande Catherine. Les routes furent par suite rendues sûres et commodes. Le commerce intérieur prit plus d'activité, et un accroissement de richesse individuelle se manifesta bientôt par les progrès des villes. Dans les chefs-lieux des divers gouvernements, des cathédrales et de beaux palais pour la résidence des gouverneurs s'élevèrent aux frais du trésor public. Mais ce qui est au-dessus de tout, c'est que l'Impératrice, ne pouvant supporter la trop grande justesse du vieil axiome russe qui dit: „Nous ne pouvons aller demander justice à Dieu, car sa demeure est trop haute; ni au Czar, car sa demeure est trop éloignée“,

établit des cours de justice et une police civile dans les divers districts et assura ainsi la confiance et la sécurité publiques: bienfaits passablement différents de la nécessité qu'il y avait jusque alors de faire deux ou trois mille verstes en quête de la justice.

Au lieu de me fournir des documents pour faciliter la confection des cartes, comme l'emploi qu'il occupait lui en faisait un devoir, le prince Viazemsky prit à tâche de garder ou de retarder les communications que sur ma demande les gouverneurs de provinces avaient envoyées à l'Académie; mais comme je ne pouvais me résoudre à importuner continuellement l'Impératrice de mes plaintes, je m'armais en ces occasions de toute la patience qu'il m'était possible d'appeler à mon aide.

Au mois de juillet, mon fils revint de l'armée. Il apportait des dépêches annonçant la réduction définitive de la Crimée en province russe. Ma surprise et ma joie en le revoyant ainsi beaucoup plus tôt que je n'avais lieu de l'espérer, furent inexprimables. Il ne resta que quelques jours à Pétersbourg, puis il retourna à l'armée avec

le grade de colonel. Cette marque de faveur de l'Impératrice me fut d'autant plus agréable, que le nouveau grade de mon fils, en le faisant sortir des Gardes, l'arrachait aussi aux séductions de la capitale et lui fournissait le moyen de déployer son activité et ses talents à la tête de son régiment.

Un jour, comme je causais avec l'Impératrice dans les jardins de Czarskosélo, la conversation tomba sur la beauté et la richesse de la langue russe; ce qui m'amena à exprimer une sorte de surprise de ce que Sa Majesté qui pouvait bien apprécier la valeur de cette langue et était d'ailleurs elle-même écrivain, n'avait jamais songé à établir une Académie russe.

Je lui fis observer qu'il ne manquait rien que des règles et un bon dictionnaire pour affranchir complètement notre langue de ces termes étrangers et de ces phrases, si inférieurs aux nôtres comme expression et comme énergie, qu'on avait eu l'absurdité d'y introduire.

Je ne sais vraiment pas, répondit Sa Majesté, comment il se fait que cette idée n'ait pas été mise déjà à exécution. L'uti-

lité d'un établissement consacré aux progrès de notre langue a souvent occupé mes pensées, et j'ai même donné des ordres à ce sujet."

„C'est très surprenant, Madame, dis-je à mon tour; car assurément rien ne serait plus facile que l'exécution d'un semblable projet. On peut trouver une grande variété de modèles, et vous n'avez qu'à choisir parmi les meilleurs."

„Voudriez-vous, Princesse, me dit Sa Majesté, m'en donner une esquisse?"

„Il vaut mieux, Madame, répliquai-je, que vous ordonniez à un de vos secrétaires de vous présenter un plan de l'Académie française, de l'Académie de Berlin et de quelques autres, avec des remarques sur les traits particuliers qui pourraient s'adapter au génie et aux habitudes de votre peuple."

„Permettez-moi de le répéter, dit l'Impératrice, je vous prie de vouloir bien prendre cette peine; car alors je pourrai avec toute confiance prévoir, grâce à votre zèle et à votre activité, l'accomplissement d'un projet qui, j'ai honte de l'avouer, n'a subi que trop de retards."

„La peine, répondis-je, Madame, ne sera

que très peu de chose, et je vous obéirai aussi promptement que possible. Mais je n'ai pas sous la main les livres que je devrai consulter, et je demanderai à Votre Majesté la liberté de lui assurer de nouveau que le premier venu de ses Secrétaires s'acquitterait mieux que moi de cette commission."

Cependant, comme Sa Majesté persistait à soutenir une opinion différente, je jugeai inutile de lui opposer d'autres objections.

Le soir, quand je revins chez moi, je me mis à examiner de quelle manière je pourrais le mieux exécuter les ordres de l'Impératrice; avant de me mettre au lit j'avais dressé une espèce de plan qui me sembla de nature à pouvoir fournir quelques idées pour la formation de l'établissement dont il s'agissait, et je l'envoyai à Sa Majesté, plus pour satisfaire son désir qu'avec l'idée sérieuse de lui fournir une esquisse digne d'être choisie et adoptée par elle. On concevra donc aisément ma surprise quand Sa Majesté me renvoya elle-même cet informe croquis d'un plan conçu à la hâte et dressé sans étude préalable, et qu'elle me le renvoya en lui assignant toute l'importance d'un

document officiel, c'est-à-dire revêtu de sa signature impériale et accompagné d'un oukase qui me conférait la présidence de l'Académie encore à l'état d'embryon. J'appris en même temps qu'un double de cet oukase avait été envoyé au Sénat.

Bien que de tout ceci il fût aisé de conclure que l'Impératrice était pressée et que ses intentions à mon égard étaient précises, je n'allai pas moins, deux jours après, à Czarskosélo avec l'espoir encore vivace de déterminer Sa Majesté à choisir un autre président. Mes efforts demeurèrent infructueux. Alors je dis à Sa Majesté qu'en ma qualité de Directeur de l'Académie des Arts et Sciences, j'avais déjà à ma disposition des sommes suffisantes pour l'entretien du nouvel établissement et que, pour le moment, l'achat d'une maison était la seule dépense qu'elle eût à faire. Je lui expliquai que je pourrais prendre ces fonds sur les cinq mille roubles qu'elle donnait annuellement, de sa cassette, pour la traduction des classiques.

L'Impératrice témoigna sa surprise et sa satisfaction; cependant elle dit qu'elle espérait bien que les traductions seraient poursuivies.

„Certainement, Madame, répondis-je, les traductions seront continuées, et j'ai même la confiance qu'elles recevront plus de développement que jamais, exécutées comme elles le sont par les étudiants de l'Académie des Sciences, et revues et corrigées par les professeurs. Ainsi les 5000 roubles, dont les Directeurs précédents n'ont jamais rendu compte et qu'ils semblent même avoir mis dans leur poche, à en juger par le petit nombre de traductions qui ont paru, pourront recevoir un utile emploi. J'aurai l'honneur, Madame, ajoutai-je, de vous présenter bientôt un tableau estimatif des dépenses nécessaires pour l'établissement projeté; et en supposant que la somme dont j'ai parlé réponde aux frais, nous verrons s'il ne reste pas quelque chose pour les besoins moins absolus, par exemple, pour des médailles et des jetons, dont bien peu il est vrai seraient absolument indispensables, et qui seraient destinés à récompenser les étudiants les plus distingués et les plus méritants."

Dans le devis que je fis en conséquence je fixai les appointements de deux secrétaires à neuf cents roubles, et ceux de deux

traducteurs à quatre cent cinquante roubles chacun. Il était nécessaire aussi d'avoir un trésorier et, de plus, quatre hommes, soldats invalides qui fussent chargés de chauffer les poëles et d'avoir soin de la maison. J'estimai tous les appointements réunis à une somme de 3,300 roubles, ce qui laissait dix-sept cents roubles pour le chauffage, le papier et les achats de livres qu'il faudrait faire à l'occasion, mais rien après cela pour les jetons et les médailles.

Sa Majesté, habituée à faire les dépenses sur une échelle bien autrement large, fut, je crois plus surprise que satisfaite de ce devis: elle m'exprima donc son désir de pourvoir à ce qui manquait pour les besoins que je n'avais pas portés en ligne de compte; j'en fixai le chiffre à 1250 roubles. Le traitement du président et les frais de bureau ne sont jamais oubliés dans un calcul de cette nature: mais dans le cas présent je ne m'étais pas assigné un seul rouble. Ainsi voilà un établissement utile, répondant parfaitement au but de sa création, fondé et entretenu sans qu'il en coûtât autre chose à Sa Majesté que quelques honoraires insignifiants.

Pour en finir avec ce qui concerne l'Académie russe, qu'il me soit permis d'ajouter les détails suivants: savoir, qu'avec trois annuités de la somme accordée originairement par la bonté de l'Impératrice pour la traduction des classiques et qui n'avaient pas été payées à M. Domashneff, c'est-à-dire quinze mille roubles joints à l'argent que j'avais pu épargner sur le fonds économique, je bâtis deux maisons dans la cour de l'édifice que Sa Majesté nous avait donné pour y placer l'Académie, ce qui accrut notre revenu d'une rente de 1950 roubles. Je meublai la maison académique, et peu à peu j'achetai une bibliothèque considérable, ayant dans l'intervalle prêté la mienne pour les besoins de l'Académie. Je plaçai 49,000 roubles sur l'hôpital des Enfants Trouvés; je commençai, achevai, et publiai un dictionnaire; et tout cela fut accompli dans l'espace de onze ans. Je ne parle pas du bâtiment nouveau pour l'Académie, dont la construction a été tant admirée. Il fut érigé en entier sous ma direction, mais aux frais de la Couronne, voilà pourquoi je ne le rangerai point parmi les travaux qui m'appartinrent en propre. D'ailleurs, quand

bien même cet édifice pourrait à la rigueur m'être attribué, je ne devrais jamais le considérer comme un travail; car avec le goût ou plutôt la passion que j'ai pour l'architecture, une telle oeuvre eût fait une de mes plus grandes jouissances.

Avant de quitter ce sujet, je ferai observer que relativement aux soins de ma charge il se produisit à la Cour bien des faits de nature à me vexer et me dégoûter. La partie éclairée du public me rendait, il est vrai, ample justice par le tribut de louange qu'elle accordait à mon zèle et à mon ardeur patriotique; c'était à ces qualités qu'elle rapportait le mérite de la création d'une Académie russe, ainsi que l'étonnante rapidité avec laquelle le premier dictionnaire de notre langue native avait été achevé.

Ce dernier travail fut l'objet de très bruyantes critiques; on y blâma surtout la méthode employée pour le classement des mots et qui était conforme à l'ordre étymologique et non à l'ordre alphabétique. On en prit acte pour déclarer le dictionnaire confus et impropre à l'usage populaire. Les courtisans ne manquèrent pas de se faire

bien vite l'écho de cette objection, dès qu'ils surent qu'elle émanait de l'Impératrice qui en effet me demanda plus d'une fois pourquoi nous avions adopté un classement aussi incommode. Je répondis à Sa Majesté que cet ordre n'était pas étrange pour le premier dictionnaire qu'on eût fait d'une langue, car il donnait plus de facilité pour montrer et même pour découvrir les racines des mots, mais que l'Académie publierait, dans un terme de trois ans, une seconde édition disposée par ordre alphabétique et beaucoup plus parfaite sous tous les rapports.

J'ignore comment il se fit que l'Impératrice dont l'esprit pouvait embrasser tout sujet et pénétrer même les questions les plus profondes, parut ne pas me comprendre; ce que je sais bien c'est que j'eus en conséquence à subir beaucoup d'ennuis et que, malgré ma répugnance à confesser en pleine Académie le jugement prononcé par l'Impératrice contre notre dictionnaire, je dus me résoudre à présenter la question dans notre première séance, sans entrer dans quelques autres détails qui s'y rattachaient et qu'on avait souvent laissée à ma responsabilité.

Comme je m'y attendais, tous les membres déclarèrent qu'il eût été impossible de disposer autrement le premier dictionnaire consacré à notre langue, mais que le second serait plus complet et offrirait l'ordre alphabétique.

La première fois que je revis l'Impératrice, je lui reportai l'opinion unanime des académiciens et les raisons qu'ils avaient données à l'appui. Cependant Sa Majesté persista dans la sienne. A cette même époque, elle s'intéressait vivement à un ouvrage qualifié du nom de dictionnaire et dont M. Pallas était le compilateur. C'était une espèce de vocabulaire en près de cent langues; dans le nombre il y en avait beaucoup dont une vingtaine de mots seulement étaient présentés au lecteur, des mots tels que terre, air, eau, père, mère etc. L'honorable auteur, célèbre par la publication de ses voyages en Russie et par ses recherches en histoire naturelle, avait osé faire monter à une somme excédant 20,000 roubles les frais d'impression de cet ouvrage intitulé dictionnaire pour flatter un petit préjugé de l'Impératrice; sans compter ce qu'il en coûta à la cassette particulière

pour envoyer en Sibérie, au Kamtchatka, etc., des courriers chargés de ramasser quelques mots de diverses langues, la plupart misérables et sans grande utilité.

Quelque pitoyable et imparfait que fut cet étrange travail, il n'en fut pas moins porté aux nues comme un admirable dictionnaire, et ce fut pour moi, à cette époque, un sujet de découragement et de vive contrariété.

CHAPITRE X.

Travaux littéraires de la princesse. — Retour du prince Daschkoff. — Il lui est rendu compte de sa fortune. — La princesse accompagne l'Impératrice en Finlande. — L'Ambassadeur suédois. — Cortége impérial. — Dîner avec le roi de Suède. — Entrevues avec le roi. — Visites incognito du roi à la princesse. — Refus de recevoir la première visite. — Caractère du roi. — Le comte Armfeldt. — Retour à Czarskoselo. — Attaque du favori Lanskoy contre la princesse. — Réponse. — Mistress Hamilton chez la princesse. — Voyage à Troitskoe. — Une fête de village. — Visite à Krouglo. — Retour à Pétersbourg. — Séance de l'Académie. — Allocution de la princesse. — Mort de M. Scherbinin aîné. — Quelles en sont les conséquences. — Tristes souvenirs. — Dangereux accident. — Départ de misstress Hamilton. — Retour du prince Daschkoff. — Bruits désagréables.

Pour distraire un peu mes pensées je me rendis à ma maison de campagne que je faisais alors bâtir en pierre. Vers cette époque, j'avais renoncé à la société et aux visites en ville. Les deux Académies remplissaient tellement mon temps, que je n'avais plus un moment à moi. Ma part dans notre travail de compilation consistait à collectionner tous les mots commençant par trois des lettres de l'alphabet. Chaque samedi, nous avions une réunion générale destinée à la recherche en commun de tous les mots qui avaient été

rassemblés par les divers membres. Ainsi, avec une visite que je faisais toutes les semaines à Czarskosélo, mon temps se trouvait bien employé.

Pendant l'hiver de 1783, mon fils obtint un congé de deux mois pour venir me voir. Ce fut alors que je lui rendis compte, par un acte que Sa Majesté confirma, de tout le bien de son père, à la seule réserve de la portion qui avait été appliquée à mon usage. Ainsi j'eus la satisfaction de me trouver enfin dégagée du soin d'administrer ses affaires. Maintenant il se trouvait posséder beaucoup plus à lui seul que ce que son père avait laissé pour nous tous, lui, sa soeur et moi, et il n'avait pas un rouble de dette. Si bien que je pouvais répondre au monde — et, ce qui est autrement important, — répondre à ma propre conscience que je n'avais pas trop mal rempli la tâche de confiance que les autres tuteurs m'avaient dévolue tout entière.

Dans le courant de l'été, l'Impératrice se rendit en Finlande et pour m'engager à l'y accompagner elle employa autant d'expressions de bonté et de tendresse que si j'avais eu à accomplir quelque grand sacrifice

en cédant à ses voeux. Au contraire, l'idée de cette excursion m'était très agréable. Je désirais voir la Finlande, et j'espérais dissiper un peu la mélancolie qui depuis longtemps pesait sur moi. J'avais aussi une certaine curiosité de connaître le roi de Suède, dont la visite à Fredericksham était attendue, et de faire une comparaison entre lui et le duc de Sudermanie que je connaissais bien déjà. Assister à une entrevue entre deux souverains distingués, parents et voisins, c'était nécessairement pour moi un fait très intéressant.

Toutes ces considérations m'amenèrent à accepter l'invitation de l'Impératrice comme une proposition fort agréable.

Le jour fixé pour notre départ, j'eus la visite du chargé d'affaires de Sa Majesté suédoise, l'ambassadeur M. de Nohken s'étant absenté de Pétersbourg pour aller au-devant du roi. Il vint m'annoncer que son maître avait l'intention de m'offrir la grand'-croix de l'Ordre du Mérite, et m'instruire de la satisfaction que Sa Majesté avait témoignée en apprenant qu'une personne que depuis longtemps il désirait tant connaître, devait accompagner l'Impératrice à Fredericksham.

„Ce dernier sentiment, Monsieur, répondis-je, me flatte extrêmement; mais quant à la décoration, je vous conjure de détourner Sa Majesté d'une semblable intention; en premier lieu, parce que je suis une simple Ninette à la Cour, assez gauche pour poser convenablement sur mes épaules la décoration que j'ai déjà à porter; et secondement, parce que cette distinction n'a jamais été conférée à aucune femme, et que par conséquent une telle marque de faveur ne manquerait pas de me créer bien des ennemis et exciter l'envie sans m'être agréable, moi qui en aurais une profonde obligation au roi, mais qui m'en reconnais indigne."

Je conclus en le priant de vouloir bien assurer Sa Majesté suédoise que personne ne pouvait mieux que moi apprécier sa bonté, et que c'était la haute estime que j'éprouvais pour son caractère et son esprit éclairé qui m'encourageait en cette occasion à décliner l'honneur éminent dont il daignait me faire l'offre.

Ce soir-là, nous quittâmes le palais. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui devait nous transporter sur l'autre bord du

fleuve appelé la rive de Wibourg, où nous attendaient les voitures de voyage impériales.

Nous vîmes l'ancienne capitale de la Finlande, Wibourg. Nous étions disséminés, logés tous dans des rues différentes. Une maison élégante et, ce qui vaut mieux, très propre me fut assignée. Le lendemain, les juges, tous les fonctionnaires, la noblesse, les militaires furent présentée à Sa Majesté qui les accueillit avec sa grâce et sa bonté particulières, — de manière à conquérir tous les coeurs.

Je suis si peu apte à donner les détails de mes voyages, que j'ai oublié de mentionner en due place qu'en route nous couchâmes dans un des palais d'été impériaux où nous fûmes tous parfaitement logés. J'aurais dû aussi nommer les personnes qui accompagnaient l'Impératrice et formaient sa suite. Il n'y avait pas d'autre femme que moi. Les hommes étaient: le favori M. Lanskoy, le comte Ivan Tchernicheff, le comte Strogonoff et M. de Schertkoff; en tout, six personnes dans la voiture de Sa Majesté. Outre cela, M. de Narischkin, grand-écuyer; M. de Bezborodko,

premier secrétaire, M. de Strakaloff, chef du cabinet, et deux chambellans, étaient partis en avant pour présenter leurs respects à Sa Majesté suédoise et annoncer l'approche de l'Impératrice.

Le lendemain, dans la nuit, nous entrâmes dans Fredericksham, où nous fûmes moins bien logés que jusque alors, et, le jour suivant, le roi arriva. Il fut immédiatement conduit vers Sa Majesté, tandis que sa suite qui était restée dans l'antichambre, m'était présentée. Nous fîmes tous mutuellement connaissance, et quand les deux souverains entrèrent, l'Impératrice me présenta au roi.

Le dîner se passa gaîment; après quoi, leurs Majestés eurent une longue conférence. Il en fut de même, tout le temps que nous restâmes à Fredericksham. Je dois avouer que je ne crois pas beaucoup à la grande sincérité qui présidait à ces entrevues des deux têtes couronnées. Malgré toutes les ressources que peuvent offrir la raison, l'esprit et la politesse la plus exquise, le temps finit toujours par peser lourdement. La politique ne peut manquer de rendre embarrassant et pénible ce commerce journalier.

Le roi de Suède, sous le nom de comte

de Haga, vint le troisième jour frapper à ma porte. Je donnai ordre de dire que j'étais absente; et étant entrée chez l'Impératrice avant que le cercle du soir fût formé, je dis à Sa Majesté quelle visite j'avais refusée.

L'Impératrice ne fut pas contente de cela: mais j'essayai de m'excuser en disant que le roi avait été tellement francisé par son voyage à Paris, qu'il n'eût pu trouver le moindre plaisir à voir une créature aussi simple et aussi sincère que moi. Cependant l'Impératrice m'invita à recevoir sa visite le lendemain, et même à la faire durer autant que possible.

Je compris que Sa Majesté désirait avoir un peu plus de temps à elle et être moins aux ordres de son illustre ami. J'obéis donc et reçus le comte de Haga lorsqu'il demanda à me voir. Notre conversation ne fut pas sans intérêt. Ce souverain avait un grand bon sens, de l'instruction, beaucoup d'éloquence; mais il avait aussi les préjugés d'un roi et, qui pis est, d'un roi voyageur; c'est-à-dire, qu'il avait adopté des idées fausses sur tout ce qu'il avait vu à l'étranger. Nous savons bien qu'on montre

de peu chose aux voyageurs royaux si ce n'est sous le jour le plus favorable, et que tout est présenté à leur examen sous de beaux dehors, par conséquent dans bien des cas sous des dehors trompeurs. Un autre inconvénient s'attache aux voyages des monarques et de leurs héritiers: c'est que pour les attirer, il n'est pas d'encens et d'adulation qu'on ne leur prodigue dans les pays qu'ils visitent. De retour chez eux, il ne leur faut rien moins que de l'adoration de la part de leurs sujets.

C'est pour ces raisons que je ne recommanderais jamais à ces personnages illustres de voyager à l'étranger. Ils feraient beaucoup mieux de se borner à visiter les provinces de leurs propres Etats et de ne point attacher à leurs mouvements cette parade extérieure qui en semblable occasion devient seulement une dépense inutile pour les sujets, quand leur seul but devrait être de connaître la situation et les intérêts particuliers de leur peuple.

Dans le cours de notre conversation, je ne pus m'empêcher de remarquer combien Sa Majesté suédoise avait dû être enivrée par les copieuses doses de flatterie qu'elle

avait absorbées en France. Car ce monarque en était venu à juger ce pays et ses habitants avec la partialité la plus exagérée. Je pris la liberté de n'être pas toujours de son avis, et je défendis mon opinion en l'appuyant sur les observations que j'avais faites durant un double séjour en France où j'avais visité tour à tour l'intérieur et les provinces frontières. Je me hasardai même à lui faire remarquer qu'en pareille occasion personne ne s'imagine qu'il vaille la peine de tromper un être aussi insignifiant que moi si l'on me compare à Sa Majesté, et que par conséquent j'avais eu la liberté de voir les choses comme elles étaient et de poser mes conclusions.

Le comte Armfeldt, si célèbre par les malheurs et les persécutions qu'il souffrit du duc de Sudermanie, après la mort du roi, assistait à notre entretien et de temps en temps il applaudissait à mes observations. Je me sentis respirer quand cette visite fut terminée, et je me rendis aussitôt chez l'Impératrice où déjà le roi m'avait précédée.

Le lendemain, Sa Majesté suédoise partit après avoir offert des présents aux personnes qui composaient la suite de l'Impé-

ratrice. Il me donna de sa main, comme marque d'amitié, une bague avec son portrait enrichie de gros diamants. Les deux souverains s'éloignèrent en même temps de Fredericksham; et l'Impératrice ayant pris le chemin direct de Czarskosélo, nous y arrivâmes la veille au soir de l'anniversaire de l'avénement de Sa Majesté. Je n'eus rien de plus pressé que de faire retirer les brillants du portrait du roi de Suède et de les faire remplacer par de petites perles pour donner les diamants à ma nièce Mlle de Paliansky qui était venue à Czarskosélo avec les autres dames d'honneur afin d'assister à la fête.

Presque aussitôt après notre retour j'eus à subir la plus ridicule attaque de la part du favori Lanskoy. La chose mérite de n'être point passée sous silence. Le prince Bariatinsky, en sa qualité de grand-maître de la Cour, avait été chargé d'envoyer chaque jour à l'Académie, pour être inséré dans la Gazette, un compte-rendu de notre voyage et de tout ce qui se faisait dans les villes où nous passions et nous arrêtions etc. — Quand le prince m'entretint à ce sujet, je lui rappelai un ordre que j'avais

donné longtemps auparavant; à savoir, que tout ce qui serait présenté à l'Académie avec sa signature fût publié immédiatement; et qu'on n'imprimât rien de relatif à la Cour qui ne fût signé par lui ou par le maréchal Orloff. J'avais formellement défendu qu'on changeât quoi que ce fût, même l'orthographe d'un mot, dans les communications de ce genre.

Lanskoy se plaignit que dans les récits du dernier voyage, des haltes et des dîners de Sa Majesté, publiés par la Gazette, il ne fût fait mention d'aucune autre personne que moi après l'Impératrice.

„S'il en est ainsi, dis-je, je vous renverrai au prince Bariatinsky pour avoir une explication. Ce n'est pas moi qui ai écrit ces comptes-rendus; mais vous saurez par le prince que, depuis le jour où j'ai accepté la présidence de l'Académie, la Gazette n'a jamais contenu un seul article relatif à la Cour qui n'ait été envoyé soit par lui soit par Orloff, revêtu de leur signature."

„Cependant, répliqua-t-il, c'est vous seule, Madame, qui êtes mentionnée à la suite de l'Impératrice."

„Ne vous ai-je pas dit déjà, m'écriai-je,

que c'est au prince Bariatinsky que vous devez demander satisfaction sur ce point? Pour ma part, je ne saurais m'occuper le moins du monde de ces articles, et je n'en ai pas vu un seul."

Le favori persista à répéter les mêmes paroles jusqu'à ce qu'enfin, emuyée de tant d'absurdité, je fus tentée de lui répondre: „Il est bon que vous appreniez, Monsieur, que si grand que soit l'honneur de dîner avec ma souveraine, honneur que je sais parfaitement apprécier, il n'a rien de nouveau ni de surprenant pour moi. Car j'en ai joui presque dès le berceau. Feu l'Impératrice Elizabeth était ma marraine; elle venait nous voir plus d'une fois par semaine. Souvent j'ai dîné sur ses genoux; et dès que je fus assez grande pour me tenir sur une chaise, elle me fit dîner à table avec elle. Serais-je donc par conséquent femme à me targuer dans la Gazette d'un honneur dont j'ai toujours eu l'habitude et auquel ma naissance m'a donné des droits?"

J'espérais que notre conversation en resterait là; mais non: le favori; revint à la charge. Voyant que le salon dans lequel nous nous trouvions commençait à se rem-

plir de monde: „Monsieur, dis-je en l'interrompant, parlez assez haut pour être entendu de tous ceux qui sont ici. Une personne dont les actions ne tendent qu'à un but honorable, une personne dont les services n'ont d'autre mobile que le bien public, n'obtient pas toujours la plus brillante position, la plus grande fortune; mais du moins elle doit être à l'abri des impertinences, et en poursuivant sa carrière calme et droite, elle peut survivre à ces météores éblouissants qui ne durent qu'un jour et qu'on voit si souvent se consumer dans le vide."

L'Impératrice parut en ce moment. Sa présence me délivra de la stupide attaque du favori.

Les dernières paroles que je viens de rappeler furent une sorte de prédiction; car au bout d'un an à peine, Lanskoy mourut.

L'été suivant mistress Hamilton vint d'Irlande tout exprès pour me voir. Il serait difficile d'exprimer la joie que je ressentis en recevant la visite de cette respectable et chère amie. Elle fut présentée à Sa Majesté, par faveur toute spéciale, à Czarskosélo où rarement les étrangers étaient admis.

Je demandai à m'absenter trois mois de

Pétersbourg pour accompagner mon amie à Moscou. Après lui avoir montré tout ce que cette ancienne capitale contient de plus intéressant, de plus curieux, je la conduisis dans mon domaine favori, à ce Troitskoe où j'eusse voulu vivre et mourir. Je fus heureuse de voir que mon amie appréciait les beautés de ce lieu enchanteur et que, tout anglaise qu'elle était et accoutumée aux beaux parcs, aux délicieux jardins de sa patrie, elle pouvait approuver, admirer même les miens que non-seulement j'avais moi-même entièrement dessinés, mais dont chaque arbre, chaque arbuste était de mon choix et avait été planté sous mes yeux.

Je saisis cette occasion pour donner, en l'honneur de mon amie, une fête de village qui lui plut et l'émut beaucoup. Un nouveau village avait été bâti sur mon domaine, à quelques verstes de Troitskoe; ce fut là que je réunis tous les paysans qui devaient l'habiter. Ils étaient vêtus de leurs habits de fête brodés par les femmes, comme c'est la coutume chez nous. Le temps était délicieux; je les encourageai à danser sur le gazon en s'accompagnant de leurs chants, selon le mode de notre pays.

Mistress Hamilton pour qui ce genre de fête était chose entièrement nouvelle, ne fut pas moins charmée du caractère national de ce tableau et de la beauté des costumes que de l'effet pittoresque des groupes qui chantaient et dansaient devant elle.

Pour compléter l'effet autant que possible, nous n'avions eu garde d'oublier les rafraîchissements consistant en mets et boissons russes. Le tout formait un ensemble si frappant, si intéressant, que mon amie prit infiniment plus de plaisir à notre petit divertissement champêtre qu'elle n'en eût trouvé dans la plus magnifique fête à la Cour.

Au moment où ces bonnes gens allaient boire à ma santé, je leur présentai mon amie comme la personne qui devait recevoir leurs hommages; et leur ayant dit que le nouveau village qu'ils devaient occuper porterait désormais le nom d'Hamilton, je leur souhaitai toute sorte de prospérités en un lieu consacré par un nom qui m'était si cher. Je leur offris le pain et le sel, conformément à notre ancien usage qui est religieusement observé en Russie. C'était, comme on le sait, le symbole de mes voeux

pour que ces deux choses nécessaires à la vie, le pain et le sel, ne leur manquassent jamais dans leur séjour nouveau. Enfin je les renvoyai si joyeux et si reconnaissants, que la mémoire de cette journée s'est conservée parmi les habitants de ma petite colonie d'Hamilton. Mon amie s'intéressa vivement à la prospérité du village; elle fit quelques visites à ces bons paysans, et jusque dans les dernières années de sa vie elle s'informait souvent de leur sort.

De Troitskoe, nous nous rendîmes à Krouglo, mon domaine de la Russie Blanche, près Mohiloff, lequel, on le sait, m'avait été donné par l'Impératrice. Mon amie eut ainsi occasion de voir une portion considérable des gouvernements de Moscou, Kalouga, Smolensko et Mohiloff.

Nous ne pûmes pas revenir à Pétersbourg avant la fin de l'automne, époque où il était d'usage, à l'Académie des Sciences, de lire les ouvrages que divers savants avaient adressées l'année précédente, pour concourir aux prix académiques. D'après le programme publié, ces prix ne devaient être adjugés qu'au bout d'un an.

Je n'aimais guère à figurer dans nos con-

férences scientifiques, encore moins dans celles qui se tenaient publiquement; je dus cependant céder aux pressantes sollicitations de mistress Hamilton qui insista pour me voir siéger ex cathedrâ en qualité de Directeur; il me fallut donc surmonter ma répugnance. Comme le jour déterminé où l'on adjugerait les prix avait été annoncé dans les gazettes, et comme la séance devait être publique, selon l'usage, il se présenta un grand concours de spectateurs, et dans le nombre les ambassadeurs étrangers et même leurs femmes. J'eus à prononcer un discours que je fis le moins long possible; mais bien que ma harangue ne durât pas plus de cinq à six minutes, je fus obligée de recourir à un verre d'eau glacée préparé à mon intention, pour surmonter cette fièvre de mauvaise honte à laquelle je suis sujette en pareilles circonstances.

Il est aisé de concevoir que la fin de la séance fut pour moi un délicieux moment de repos et de soulagement. Depuis, je n'ai jamais présidé en semblable occasion.

Vers ce temps nous apprîmes la mort du père de M. de Scherbinin. Une fausse

amie de ma fille, sans autre vue, je le crois fermement, que l'espoir d'obtenir d'elle des présents d'argent et de bijoux avec beaucoup plus de facilité si elle parvenait à l'arracher à mon influence, lui conseilla de se réunir à son mari, de qui elle était séparée depuis plusieurs années. En apprenant qu'une lettre avait été, à cet effet, écrite à M. de Schérbinin, je n'essayai pas d'opposer l'autorité maternelle à un tel désir de ma fille; mais je n'hésitai pas à employer contre ce projet tous les arguments que peut dicter la tendresse, en y joignant des raisons plus puissantes qu'il est inutile de rapporter ici. Mes larmes, mes supplications superflues, mon cruel chagrin qui arrivait jusqu'à la mesure du désespoir, tout cela me jeta dans une maladie. Je prévoyais tout ce qui est arrivé depuis; en outre, je connaissais bien la prodigalité de ma fille; il m'était donc impossible de ne pas lire dans un avenir prochain les embarras où elle se plongerait. Elle me promit, il est vrai, de ne point rester à Pétersbourg, mais de vivre dans son domaine avec les parents de son mari.

On me dispensera de raconter quelques

incidents que je ne saurais me rappeler sans éprouver les plus pénibles émotions. Il me suffira de dire qu'il s'ensuivit une maladie sérieuse qui fit trembler ma soeur et mistress Hamilton pour ma vie. Mon système nerveux avait reçu un tel ébranlement, que lorsque j'étais capable d'aller prendre l'air et de faire une excursion à ma campagne, je trouvais que le souvenir de tous les objets devant lesquels je passais s'était effacé de ma mémoire. Mon esprit n'existait plus que pour les sensations du chagrin et pour des prévisions sinistres que mon imagination lisait trop bien dans l'avenir.

Un jour que ma soeur et mon amie m'avaient entraînée dans une de ces excursions, nous prîmes la route d'Annenhof et mîmes pied à terre dans un bois bordant ma propriété. De ce côté, je n'avais encore fait construire aucun bâtiment. Deux simples poteaux avec une poutre placée au-dessus, en travers, servaient de porte d'entrée. La voiture nous précédait de quelques pas; j'étais un peu en arrière de ma soeur et de mistress Hamilton; et comme je franchissais la porte, la pesante pièce de bois se détacha et tomba sur ma tête.

Un cri de ces dames fit accourir mes domestiques qui étaient en train de chercher des champignons dans le bois. Je m'assis sur l'herbe, et engageant mes deux compagnes à se calmer, je détachai mon bonnet et mon chapeau auxquels j'attribue mon salut, et je priai ma soeur et mon amie d'examiner s'il n'y avait pas quelque apparence de fracture, car je ressentais une certaine douleur dans la partie de la tête que la poutre avait frappée. Bien qu'il n'y eût pas de marque extérieure, mon amie proposa que nous remontions immédiatement en voiture pour retourner le plus tôt possible en ville et consulter le Dr. Rogerson. J'étais d'avis cependant qu'il vaudrait mieux pour moi marcher un peu afin d'appeler une circulation générale en ramenant le sang aux jambes. Dès notre arrivée, on alla chercher le docteur qui demanda, d'un air très alarmé, si j'avais éprouvé quelques symptômes de défaillance. Je répondis en souriant que quoique j'en eusse ressenti, j'étais certaine qu'il n'avait pas lieu de s'inquiéter; car il y avait un génie qui veillait sur moi et me faisait continuer de vivre en dépit de moi-même.

En réalité, cet accident n'eut point de conséquences sérieuses. Ce n'était vraisemblablement pas sous les assauts et les souffrances physiques que j'étais destinée à succomber; plût à Dieu que j'eusse été également armée contre les souffrances morales!

Ma santé éprouvée commença enfin peu à peu à se remettre. Mais le départ de mistress Hamilton qui eut lieu l'été suivant (1785) me plongea de nouveau dans une mélancolie que je ne pus surmonter que par une activité constante soit en m'occupant des affaires des deux Académies, soit en surveillant les constructions que je faisais exécuter à ma campagne. J'allais même jusqu'à m'associer à la besogne des maçons et à travailler de mes propres mains aux murs de la maison.

L'hiver suivant, le prince Daschkoff vint passer quelque temps à Pétersbourg, ainsi que le prince Potemkin. Les rumeurs absurdes qui faisaient de mon fils le futur favori recommencèrent à circuler. Un jour, M. de Samoïloff, neveu du prince Potemkin, vint chez moi demandant à voir le prince Daschkoff. En apprenant que mon

fils était sorti, M. de Samoïloff passa dans mon appartement où il me trouva. Après un préambule qui semblait se rapporter à ce sujet, il m'apprit que le prince Potemkin désirait voir mon fils le plus tôt possible après l'heure du dîner.

„Tout ce que vous me faites l'honneur de me dire, répondis-je, ne saurait être entendu par mes oreilles. Peut-être aviez-vous pour instructions d'en causer avec le prince Daschkoff; quant à moi, si d'une part j'aime l'Impératrice et ne voudrais pas m'opposer à ses volontés, de l'autre je me respecte et m'estime trop pour me mêler d'une affaire de cette nature. Et si ce que vous voulez bien me communiquer devait jamais arriver, le seul usage que je ferais de la faveur dont jouirait mon fils serait d'obtenir un permis d'absence pour plusieurs années et un passeport pour visiter les pays étrangers."

Au bout du terme assigné à son absence, mon fils rejoignit son régiment, et le chagrin de cette séparation fut, je l'avoue, grandement diminué quand je vis que son départ mettait fin à toutes les conjectures dont je viens de parler.

CHAPITRE XI.

Amélioration du sort des paysans de la princesse. — Guerre avec la Suède. — Conduite de l'Impératrice. — Anecdote sur le duc de Sudermanie. — Entrevue avec l'Impératrice. — M. Rebender. — Mariage secret du prince Daschkoff. — Impressions de la princesse à ce sujet. — Indigne conduite du prince. — Le comte Romantzoff. — Travaux littéraires de la princesse. — Découragement.

Cet hiver, j'éprouvai beaucoup d'ennuis domestiques qui produisirent sur ma santé leur effet accoutumé. Au printemps, j'obtins la permission de quitter Pétersbourg pour deux mois. J'employai ce temps à visiter Troitskoe, et je me transportai de ce domaine à celui de Krouglo où, tout en ne restant qu'une semaine, j'eus le plaisir de remarquer beaucoup d'amélioration. Je trouvai mes paysans moins misérables, moins indolents; à présent, ils possédaient deux fois plus de chevaux et de bétail qu'à l'époque où ils étaient devenus ma propriété, et ils s'estimaient beaucoup plus heureux qu'autrefois, soit qu'ils vécussent sous le gouvernement polonais soit qu'ils appartinssent à la couronne de Russie.

Le soin des deux Académies dont j'eus

à m'occuper au retour de mon voyage, servit à détourner mes pensées d'autres sujets qui n'eussent pas manqué de les assombrir et qui pesaient lourdement et tristement sur mon esprit.

Vers cette époque, la guerre éclata avec la Suède. La conduite de cette guerre manifesta d'une manière éclatante les grandes qualités d'âme et de caractère que les historiens de son règne ont justement attribuées à Catherine.

Pendant les hostilités il se produisit un fait qui m'était personnel et que je dois rapporter. J'ai dit déjà que, lors de mon premier voyage à l'étranger, j'avais fait connaissance avec le duc de Sudermanie, frère du roi de Suède. Ce prince, qui commandait la flotte suédoise, envoya à Cronstadt, peu de temps après l'ouverture des hostilités, un pavillon blanc avec une lettre pour notre amiral (Gregg). Il le priait de me faire tenir une petite caisse à mon adresse qui avait été trouvée dans un des vaisseaux capturés par lui, et de joindre à cet envoi une lettre qu'il m'avait lui-même écrite. L'amiral, jugeant qu'il était doublement obligé, en sa qualité d'étranger et

parce qu'il était de mes amis les plus intimes, d'agir en cette circonstance avec une excessive discrétion, envoya immédiatement ce qu'il avait reçu au Conseil d'Etat, à Pétersbourg. L'Impératrice qui alors présidait presque toujours ce Conseil en personne, ordonna que la caisse et la lettre fussent sans examen portées à leur adresse. J'étais en ce moment à ma campagne, et je ne fus pas peu surprise en apprenant qu'un messager du Conseil d'Etat désirait me voir. La caisse et la lettre me furent remises. La première contenait un gros paquet envoyé par le Dr. Franklin, et la seconde force compliments de la part du duc de Sudermanie. Son Altesse Royale m'instruisait de l'accident de guerre qui avait fait tomber cette caisse entre ses mains; il ajoutait que l'estime que je lui avais inspirée lors de notre première connaissance à Aix et à Spa n'était diminuée en rien; et que, comme il ne voulait pas qu'une guerre, si peu naturelle selon lui entre souverains presque consanguins, éteignît l'amitié privée, il se hâtait d'envoyer le paquet ci-joint à sa légitime propriétaire.

Je renvoyai le messager en lui disant

que je comptais me présenter immédiatement au palais et faire connaître à Sa Majesté la nature de ces dépêches. En conséquence, je me rendis en ville ou plutôt j'allai droit à la Cour. J'entrai dans le cabinet de toilette de l'Impératrice et dis au valet de chambre de service que si Sa Majesté n'était pas occupée en ce moment, je serais heureuse d'obtenir la permission de lui parler et de lui montrer quelques papiers que j'avais reçus dans la matinée. L'Impératrice me fit introduire dans sa chambre à coucher, où je la trouvai écrivant à une petite table. Je remis entre ses mains la lettre du duc de Sudermanie. „Quant aux autres papiers, Madame, lui dis-je, ils me viennent du Dr. Franklin et du secrétaire de la Société Philosophique de Philadelphie qui a bien voulu m'admettre dans ses rangs quoique indigne."

Lorsque l'Impératrice eut pris lecture de la lettre du duc, je lui demandai ses ordres à ce sujet. „Je vous prierai, dit-elle, de ne pas répondre du tout et de laisser tomber cette correspondance."

„C'est, dis-je, une correspondance qui n'a pas été très cultivée; car voici la seule lettre

que j'aie reçue du duc depuis douze ans; et bien que mon silence ne doive pas témoigner en faveur de ma bonne éducation, ce sera un très mince sacrifice en comparaison de ceux, que je voudrais pouvoir faire chaque jour de ma vie pour obéir à Votre Majesté. Mais permettez-moi de rappeler à votre souvenir un très fidèle portrait que je fis autrefois de ce prince, et peut-être ne vous échappera-t-il point que ce n'est nullement pour mes beaux yeux (comme on dit) qu'il m'a fait cet honneur, mais bien pour saisir une occasion quelconque qui lui permette de négocier en vue de ses intérêts, et en mettant de côté ceux du roi son frère."

Sa Majesté ne voulut pas entendre parler d'une suite à cette correspondance; mais quelques mois plus tard, l'événement prouva clairement que je n'avais pas fait injure au duc dans le jugement que j'avais porté sur son caractère et ses intentions.

Quand je la quittai, Sa Majesté m'invita avec une certaine insistance à passer la soirée avec elle et à assister à la comédie qu'on devait jouer à l'Ermitage.

L'après-midi n'était pas encore assez avan-

cée pour qu'il y eût du monde; mais comme je m'étais arrêtée un peu dans le salon des hommes, j'y rencontrai M. Rebender, écuyer de l'Impératrice, — homme honnête et bienveillant dans la pleine acception du mot. Il vint à moi me présenter ses compliments, et il me fit observer qu'il n'ignorait pas le sujet qui m'avait amenée.

„C'est très probable, dis-je; cependant je ne serais pas fâchée d'apprendre par vous comment ce sujet est parvenu à votre connaissance."

„C'est, me répondit-il, par une lettre de Kioff, dans laquelle on m'informe de tous les détails. Il paraît que la cérémonie du mariage de votre fils a eu lieu pendant une halte de son régiment quand il a quitté cette ville."

Il est aisé de concevoir quels sentiments j'éprouvai, à cette nouvelle inattendue. Je crus que j'allais tomber à la renverse; cependant je réussis à rappeler assez ma force pour demander le nom de celle que mon fils avait épousée. Il avait prononcé le nom d'Alteroff quand, observant le changement de ma physionomie, mon pauvre ami qui avait une grande considération pour moi

s'imagina que je me trouvais mal subitement. Il ne se doutait guère de la peine que m'avaient faite ses paroles.

„Pour l'amour du ciel, s'écria-t-il, un verre d'eau!"

Il courut me chercher le verre d'eau. Au bout de quelques minutes, je fus assez bien remise pour pouvoir dire au bon M. Rebender quelle était la véritable cause qui m'avait amenée ce jour-là au palais; j'ajoutai que la confidence qui venait de lui échapper était la première nouvelle que j'eusse eue d'un mariage répréhensible sans doute, j'avais lieu de le craindre, d'après le mystère dont on l'avait entouré.

M. Rebender fut désolé au-delà de toute expression de s'être trouvé le porteur d'une nouvelle aussi mal venue; mais je le priai de laisser tomber ce sujet, et de m'aider à reprendre assez de force et de calme pour passer la soirée comme Sa Majesté m'en avait priée. Cependant mes efforts pour me remettre furent pénibles et même infructueux.

L'agitation dans laquelle j'étais plongée était trop manifeste pour échapper à l'observation des courtisans qui nous entou-

raient. Ils n'eussent pas manqué de me traiter de haut en bas comme une criminelle d'Etat surprise en flagrant délit de trahison, si Sa Majesté ne m'eût adressé souvent la parole, et, remarquant mon air pensif et la distraction qui me rendait inattentive aux jeux de la scène, n'eût cherché à me ranimer par sa propre gaîté et par ces mille petites saillies de joyeuse humeur que plus que personne au monde elle savait trouver et exprimer avec grâce.

J'évitai de prendre part au souper qui d'ordinaire suivait ces représentations et je me hâtai de regagner ma demeure. Ainsi donc mes sentiments maternels recevaient une blessure de la nature la plus cruelle et la plus incurable. Durant plusieurs jours, je ne pus faire autre chose que donner cours à mes larmes. Une fièvre nerveuse s'ensuivit. Je ne pouvais m'empêcher de comparer la conduite qu'avait tenue mon mari vis-à-vis de sa mère quand il s'était agi de son mariage, avec celle de mon fils, et je trouvais que les sacrifices de tout genre que j'avais faits pour mes enfants et la constance avec laquelle je m'étais vouée à l'éducation de mon fils eussent mérité de

sa part au moins autant de confiance et de respect envers moi que son père en avait montré, en semblable occasion, à une mère qui certes n'avait pas plus de droits à sa vénération.

Deux mois s'étaient écoulés quand je reçus une lettre de mon fils qui, bien que son mariage assez mal vu fut connu depuis longtemps et commenté par tous les cercles de commérage qu'il y avait à Pétersbourg, m'écrivait pour me demander mon consentement. Déjà j'avais appris assez de détails sur la jeune femme à laquelle il s'était uni et sur la famille où il était entré, pour être de plus en plus exaspérée de ce mariage. Maintenant, me voir traitée avec dérision quand on me demandait mon consentement à ce qui s'était accompli sans qu'on eût cru en avoir besoin, c'était plus que je n'en pouvais supporter, et c'en était assez pour me mettre hors de moi.

La lettre de mon fils était accompagnée d'une missive qu'il avait jugée une oeuvre de conciliation et qu'avait écrite le maréchal comte Romantzoff. Le maréchal s'y étendait à perte de vue sur les préjugés de la naissance, sur l'instabilité et l'insuffisance

de la richesse, et de la manière la plus absurde (pour ne rien dire de pis, car je ne le connaissais pas assez pour qu'il se permît de jouer ce rôle de médiateur) il semblait me donner des conseils dans l'affaire la plus grave entre mon fils et moi.

Je lui répondis poliment mais d'une manière un peu railleuse. Je lui dis que si bien d'autres folies remplissaient ma tête, jamais du moins il ne m'était arrivé d'attacher une idée enthousiaste, un prix exagéré aux avantages de la haute naissance; mais que si j'avais eu la bonne fortune de posséder une partie de l'éloquence que son Excellence savait si habilement déployer, je m'efforcerais de faire ressortir la préférence que j'avais toujours donnée à une bonne éducation et à son résultat ordinaire, un bon caractère, sur les objets plus brillants mais moins solides d'une ambition puérile.

Pour mon fils, je lui écrivis ces mots seulement: — „Lorsque votre père désira épouser la comtesse Catherine Worontzoff, il se rendit en poste à Moscou pour obtenir le consentement de sa mère. Vous êtes déjà marié; j'ai appris cela il y a quelque temps; et ce que je sais aussi, c'est que

ma belle-mère ne méritait pas plus que moi d'avoir un ami dans son fils."

Je me sentais constamment sous l'étreinte de la fièvre; j'avais perdu tout appétit, et je dépérissais visiblement. J'étais seule, je n'avais auprès de moi aucune de mes affections naturelles et je me croyais seule dans le monde, ne recevant plus de consolation de ceux dont la tendresse ne m'avait jamais fait défaut dans mes afflictions premières.

Vers la saison d'hiver, me trouvant dans de meilleures conditions physiques, je repris mes fonctions comme Directeur d'une Académie et Président de l'autre. Dans la continuation du travail de notre dictionnaire je m'assignai la tâche de réunir tous les mots commençant par trois des lettres de l'alphabet. J'entrepris aussi une tâche qui m'avait été confiée dans une séance générale de l'Académie. Elle consistait à donner une explication en termes précis de tous les mots qui se rapportent spécialement aux trois grands objets de la morale, de la politique et du gouvernement.

Cette dernière tâche, qui m'offrait beaucoup de difficultés, captiva extrêmement mon attention, et elle eut pour résultat

d'affaiblir durant une bonne partie du jour la mélancolie qui m'assiégeait depuis longtemps. Jamais je n'allais dans le monde, sauf une ou deux fois par semaine pour passer la soirée avec Sa Majesté dans ce qu'on appelait ses petites réunions choisies.

Au printemps, j'allai habiter une campagne appartenant à mon père; plus éloignée que la mienne de la capitale, elle m'offrait une retraite plus complète; ma solitude ne fut pas troublée une seule fois, car le peu de visiteurs qui me venaient n'étaient jamais admis. J'y passai l'été entier dans un tel abattement d'esprit, que si je ne succombai pas aux étreintes du désespoir je ne puis attribuer ce miracle qu'à la miséricorde de la Providence. Abandonnée par mes enfants, la vie était devenue pour moi un fardeau dont je souhaitais d'être délivrée; je me fusse volontiers abandonnée aux attaques de quiconque eût voulu m'affranchir d'une existence dont je ne pouvais jouir davantage. Cette disposition d'esprit avait continué ou plutôt s'était accrue durant l'hiver suivant, quand j'obtins la permission d'aller visiter mes do-

maines de la Russie Blanche et de Troitskoe.[5])

. . . . . .

. . . . . .

En réalité le passé, le présent et l'avenir étaient également sombres et n'offraient à mes pensées aucun point moins désolé où elle pussent se reposer. Aussi les idées les plus horribles s'étaient-elles emparées de moi. Je frissonne quand je reconnais que dans le nombre se trouvait la criminelle intention du suicide; si mon esprit n'avait été détourné par la religion, ce soutien de toute misère humaine, ce bouclier béni contre le désespoir, je ne puis dire à quelles extrémités ne m'eût pas poussée la violence de ma douleur. Je suis certaine que ni la conviction où je suis que le suicide est toujours un acte de lâcheté, ni

5) Ici deux ou trois pages du manuscrit de la princesse sont consacrées à des circonstances qui l'ont profondément et cruellement affligée; mais comme ces faits sont d'un intérêt totalement privé et concernent surtout des affaires de famille, et comme aussi quelqu'une des personnes qui sont citées pourrait exister encore, nous croyons qu'on nous excusera de les retrancher. (Note de l'Editeur.)

aucune force de raisonnement n'eût pu réussir à me sauver de moi-même; car j'étais trop malheureuse pour me laisser gouverner par le raisonnement, par l'orgueil ou par aucun motif humain, quel qu'il fût. J'appelais de mes voeux ardents le coup de la mort, mais j'hésitais à me le donner de ma propre main. Ce fut la religion seule qui m'arrêta.

CHAPITRE XII.

Dîners à la Cour. — Le véritable courage. — Du suicide. — Sophismes de Rousseau. — Sa vanité et son charlatanisme. — La princesse compose un drame. — Représentation de cette pièce sur le théâtre Impérial. — Prévisions de la princesse. — Un jeune traître. — Acte de bonté. — Les fâcheuses conséquences. — Le comte Samoïloff. — La tragédie suspecte. — Colère de l'Impératrice. — Conduite de la princesse. — L'Impératrice s'apaise. — Anecdotes de Cour.

Cet hiver-là, je souffris moins que d'ordinaire de mes rhumatismes, mal qu'avait beaucoup accru chez moi l'humidité de ma maison de campagne. Je me sentis assez forte pour sortir en voiture afin de prendre l'air, et pour dîner comme précédemment deux fois par semaine avec l'Impératrice.

Un sujet auquel j'ai fait tout récemment allusion me remet en mémoire une conversation qui eut lieu dans un de ces dîners. Le comte Bruce, alors adjudant-général de service cette semaine, étant venu à parler de courage, exprima son étonnement de la bravoure qu'il avait vu déployer aux soldats lorsqu'ils escaladent les murailles d'une ville sous le feu d'une canonnade furieuse.

„On ne saurait en être surpris, dis-je à mon tour; car le plus grand poltron du monde peut trouver un moment de vaillance pour courir à un assaut qui, il le sait, sera bientôt terminé. D'ailleurs, si vous voulez bien m'excuser, comte, ce n'est pas cette espèce d'audace déployée dans un combat que nous pouvons proprement désigner sous le nom de courage, mais bien cette héroïque vertu qui avec une parfaite abnégation et la certitude des misères et des périls qu'elle aura à subir, sait se dévouer à en supporter indéfiniment le poids. Si vous vous soumettiez à vous laisser scier une partie quelconque du corps avec une épée de bois émoussé et si vous souffriez cela patiemment, je vous considérerais comme beaucoup plus courageux que celui qui

peut sans reculer rester à son poste des heures entières devant l'ennemi."

L'Impératrice me comprit; mais le comte entama une série d'arguments qui n'étaient pas très clairs et il cita le suicide comme une preuve de courage. Dans la suite, tandis que je m'efforçais de fournir la preuve contraire de cette assertion et que je parlais avec un sentiment et une animation qui prouvaient peut-être la portée et la lutte récente de mes pensées, l'Impératrice ne cessa de tenir ses yeux fixés sur moi.

Quand j'eus dit tout ce qui s'était présenté à mon esprit, et beaucoup moins que ce qu'il eût fallu dire et que ce que je pensais d'ailleurs, je me tournai vers Sa Majesté et l'assurai avec un sourire que rien ne pourrait me déterminer soit à hâter soit à tâcher de retarder le moment de ma mort; car en dépit des sophismes de J. J. Rousseau qui m'avait captivée dans ma jeunesse (quoique même alors j'aimasse le courage) je maintenais mon opinion: que savoir souffrir est une meilleure preuve de cette admirable vertu que d'employer contre la souffrance un remède dont personne n'a le droit d'user.

L'Impératrice demanda à quel sophisme de Rousseau j'avais fait allusion, et dans lequel de ses ouvrages je l'avais lu.

„Dans la Nouvelle Héloïse, répondis-je, il affirme qu'on ne doit pas craindre la mort, parce que tant que nous vivons la mort ne saurait être, et que quand la mort vient nous ne sommes plus."

„C'est un très dangereux écrivain, répliqua Sa Majesté; son style passionne et tourne les têtes des jeunes gens."

„Quand j'étais à Paris, à la même époque que lui, dis-je, jamais je ne pus me déterminer à le voir. Sa manie de vivre incognito, tandis qu'il était dévoré de l'ambition de faire parler de lui et de remplir le monde d'intérêt pour sa personne, prouvait une modestie de charlatan qui était vraiment intolérable. Ses écrits, ainsi que Votre Majesté le faisait observer, sont certainement dangereux; car avec de jeunes têtes il n'est pas difficile de faire passer des sophismes pour des syllogismes."

A partir de ce jour, l'Impératrice ne laissa pas échapper une seule occasion de donner un nouveau tour à mes pensées; et je n'étais pas femme à rester

insensible à de telles preuves de tendresse.

Un matin, comme nous étions ensemble tête à tête, Sa Majesté m'invita à écrire un petit ouvrage dramatique en langue russe, pour le théâtre de l'Ermitage. Je lui représentai en vain que je n'avais pas l'ombre du talent nécessaire pour une semblable composition. Elle insista, et me dit que si elle y tenait c'est qu'elle savait, d'après sa propre expérience, que cette occupation m'offrirait à la fois de l'intérêt et du plaisir.

Je fus amenée enfin à promettre d'obéir, mais à la condition que Sa Majesté voudrait bien revoir les deux premiers actes quand ils seraient achevés et les corriger ou me commander franchement de les jeter au feu.

Cet arrangement fut accepté, et je me mis à l'oeuvre dès le soir même. Le lendemain, j'avais terminé mes deux actes, et le jour suivant je les portais à l'Impératrice. La pièce fut intitulée, d'après le type du principal personnage: „M. Ceci et Cela", titre qui me semblait, en ce qu'il avait de vague, ne devoir offenser personne,

car mon héros était de l'espèce la plus commune, c'est-à-dire un homme sans aucun caractère, et il y en a malheureusement par essaims dans notre société de Pétersbourg.

Sa Majesté fut assez bonne pour se retirer avec moi dans sa chambre et lire aussitôt mon impromptu qui, à vrai dire, me semblait tout à fait indigne de cet honneur. Plusieurs scènes la firent rire, et soit par suite de cette bienveillance qui m'avait pressée de tenter l'entreprise, soit à cause de sa partialité accoutumée, elle déclara la pièce parfaite en son genre. Je lui exposai le plan du troisième acte qui contenait le dénouement. Ici elle fit des objections et insista pour que l'ouvrage eût cinq actes. Pour ma part, je pensais que ce serait à tort étendre l'action et, pour ne rien dire de ma peine, que ce serait affaiblir matériellement l'intrigue. Cependant j'obéis et je terminai aussi bien que possible. Au bout de deux jours, la pièce était achevée, soigneusement copiée et remise entre les mains de Sa Majesté. Peu de temps après, elle était jouée à l'Ermitage et imprimée par ordre.

Vers le commencement de l'année suivante, j'obtins de Sa Majesté en faveur de mon fils un congé de deux à trois mois pour qu'il pût se rendre à Varsovie où il avait à payer les dettes de sa soeur et la ramener chez elle. A cette effet je me dépouillai de tout l'argent disponible que je possédais, et vécus à crédit pendant six mois, en attendant l'échéance de quelques rentes.

Mon fils accomplit son voyage, fit ce dont il était chargé et accompagna sa soeur jusqu'à Kiof où il tenait garnison. Ce fut de cette ville qu'ils m'écrivirent pour m'instruire de ces détails. Il y avait bien des années que je n'avais reçu une lettre d'eux et comme ni une autre personne, ni une autre passion ne les avait remplacés dans mon coeur, il est aisé de comprendre quel pénible vide j'avais éprouvé.

Mon frère le comte Alexandre avait sous ses ordres, au département du Commerce et de la Douane un jeune homme nommé Raditcheff qui avait été étudiant à Leipsick. Il témoignait une considération particulière pour ce jeune homme. Un jour, dans l'Académie russe, on me montra, pour prouver que nous avions des écrivains peu

familiarisés avec leur propre langue, un pamphlet qui avait été composé et publié par le même Raditcheff. C'était la vie et l'éloge d'un certain Ushakoff qui avait étudié avec lui à Leipsick. Le même soir, je parlai à mon frère de cet opuscule; aussitôt, il l'envoya demander chez le libraire. Je remarquai que le protégé de mon frère avait montré dans son oeuvre une démangeaison d'écrire; mais qu'il ne se trouvait rien de dangereux ni dans le fond ni dans la forme, sauf quelques idées. Quelques jours après, mon frère me dit qu'il m'avait trouvée trop sévère pour le petit ouvrage de Raditcheff; qu'il l'avait lu et que, tout en se voyant forcé de convenir que cette publication n'avait guère de raisons d'être, puisque la personne mise en évidence n'avait de sa vie rien fait ni dit de remarquable, cependant il lui semblait qu'on ne pouvait accuser Raditcheff de rien de pire.

„Peut-être, dis-je, y avait-il quelque sévérité dans ma critique; mais puisque vous vous intéressez à l'auteur, je désirais vous dire ce qui m'avait frappée à la lecture de son ouvrage. C'est que lorsqu'un homme n'a vécu que pour manger, boire et dormir,

il ne doit pas trouver un panégyriste, à moins que ce dernier ne soit possédé de la manie d'écrire à tous risques. Or, cette manie d'écrire pourra bien, un jour ou l'autre, conduire votre protégé à composer quelque oeuvre répréhensible."

Ce fut justement ce qui advint; l'été suivant, tandis que j'habitais Troitskoe, je reçus une lettre de mon frère qui, fort ému, m'informait que mes prédictions sur le compte de Raditcheff ne s'étaient que trop réalisées; que ce jeune homme avait publié un livre qui, il lui en coûtait de le dire, était de telle nature qu'il sonnait le tocsin de la révolution; en conséquence, il avait été arrêté et exilé en Sibérie.

Bien loin d'être satisfaite de voir ma prédiction accomplie, je regrettai beaucoup le sort malheureux de Raditcheff, surtout par rapport à mon frère qui s'étant grandement intéressé à sa fortune, devait regretter profondément l'imprudence de ce jeune homme et les funestes résultats qu'elle avait amenés. Je prévis, en même temps, que le favori d'alors, par des motifs d'ancienne inimitié, chercherait l'occasion d'impliquer le protecteur de Raditcheff dans la disgrâce de son protégé.

Cette tentative fut pratiquée avec dextérité, mais elle ne réussit point à produire la moindre impression défavorable à mon frère sur l'âme de la Grande Catherine.

Cependant le comte Alexandre prit du dégoût, ce qui, joint aux intrigues du procureur général, lui rendit la Cour si odieuse que sous le prétexte de sa mauvaise santé qui lui faisait une nécessité du repos et de l'air de la campagne, il demanda un congé d'un an. Ce congé lui fut accordé, et quand j'eus perdu sa société, je me trouvai de nouveau seule à Pétersbourg, dans un monde qui de jour en jour me devenait plus antipathique. Cependant je me flattais de l'espoir du retour de mon frère, à l'expiration du terme indiqué; cette illusion fut déçue; avant que l'année fût expirée, il offrit sa démission et l'obtint. Ce fut en 1794 que se termina sa carrière publique qui avait été aussi utile à son pays qu'honorable pour lui-même.

Un an et demi après la retraite de mon frère, la veuve d'un de nos plus fameux poëtes tragiques (M. Kniejnine) me pria de faire imprimer, au profit de ses enfants, la dernière tragédie qu'il eût composée, ou-

vrage qui n'avait pas été publié encore. Cette instance m'ayant été communiquée par un des conseillers de la chancellerie de l'Académie (M. Kasadawleff), je lui répondis que je donnerais les ordres qu'il demandait aussitôt qu'il aurait lui-même jeté les yeux sur la pièce et serait en mesure de m'assurer qu'elle ne contenait rien d'offensant pour nos lois ou notre religion, et que je pouvais d'autant mieux le charger de cette commission, qu'il était lui-même un écrivain parfaitement versé dans la connaissance de notre langue native et un juge très compétent de ce qu'il convenait ou ne convenait pas de publier en russe.

M. Kasadawleff déclara dans son rapport que cette tragédie reposait sur quelques faits historiques dont Novogorod avait été le théâtre; qu'il n'y avait rien trouvé de répréhensible soit dans les sentiments soit dans le langage, et que le dénouement de la pièce était le triomphe d'un souverain russe par la soumission de Novogorod et des rebelles.

Sur ce rapport, j'ordonnai que l'ouvrage fût imprimé, de façon à causer à la veuve de l'auteur le moins de frais possible. L'es-

prit le plus simple aurait peine à concevoir que cette petite affaire pût engendrer les absurdités qui en résultèrent.

Le maréchal comte Ivan Soltikoff, que nul n'accusera d'avoir jamais lu un livre dans sa vie, prétendit, à l'instigation de quelqu'un sans doute, avoir lu cette tragédie; et tout plein de son sujet, il courut chez le favori le prince Zouboff, auquel il représenta que l'ouvrage avait une tendance très dangereuse dans les circonstances où l'on se trouvait. Il me serait impossible de dire si l'Impératrice ou le prince Zouboff en lurent jamais une ligne; mais bientôt j'eus la surprise de recevoir la visite du grand-maître de la police qui me demanda très poliment l'autorisation d'entrer dans le magasin des livres appartenant à l'Académie afin de pouvoir, conformément aux ordres de Sa Majesté, opérer la saisie de tous les exemplaires qu'on trouverait de la dite tragédie que l'Impératrice considérait comme trop dangereuse pour la laisser répandre.

Je lui donnai l'autorisation qu'il demandait, en lui disant de ne pas s'imaginer qu'il dût trouver un seul exemplaire, mais

qu'il verrait la pièce imprimée dans le dernier volume du Théâtre Russe, où l'Académie l'avait placée pour lui assurer plus de succès; que s'il lui plaisait de lacérer ce volume, il était en droit d'opérer cette destruction, mais qu'il devrait m'excuser si je riais du prétendu danger imputé à ce malheureux ouvrage qui réellement était beaucoup moins hostile à la cause des souverains que la plupart des tragédies françaises jouées sur le théâtre de l'Ermitage.

Dans l'après-midi, un personnage, qui n'était rien moins que M. Samoïloff, procureur-général du Sénat, vint, de la part de l'Impératrice, me reprocher la publication de cette pièce. J'ignore si le but de cette censure en règle était de m'offenser ou de m'intimider; mais ceux qui l'avaient commandée manquèrent certainement leur effet. Je répondis au comte Samoïloff très froidement et avec une grande fermeté, témoignant ma surprise de ce que Sa Majesté avait pu en venir un seul moment à me croire capable de répandre des choses hostiles à ses intérêts; et quant à l'allusion que, suivant lui, l'Impératrice aurait faite à l'ouvrage de Raditcheff en disant que la

tragédie de Kniejnine était la seconde oeuvre d'une nature dangereuse qui eût été publiée, je me bornai à répondre qu'on ferait bien de la comparer et surtout la tragédie dont on s'apprêtait à tirer vengeance, avec les drames français du jour qui se jouaient chez nous tant devant le public que sur les théâtres particuliers. En ce qui concernait certaines maximes contenues dans cette tragédie, je priai le comte d'observer que cela ne me regardait nullement, attendu que j'avais soumis l'ouvrage à l'examen et à la censure d'un membre du conseil académique (M. Kasadawleff) avant d'accorder à la veuve de l'auteur l'autorisation de le faire paraître à son profit. En conséquence, ajoutai-je, j'espérais sincèrement ne plus entendre parler de cette affaire.

Le soir qui suivit, je ne manquai pas de me rendre comme d'ordinaire au petit cercle intime de l'Impératrice. Lorsqu'elle entra dans le salon, j'observai sur sa physionomie une certaine expression de malaise à laquelle se mêlait quelque teinte de ressentiment. J'allai droit à elle et lui demandai comment elle se portait. — „Très bien, répondit-elle; mais, je vous prie, qu'ai-je

donc fait pour que vous publiiez contre moi et mon gouvernement d'aussi dangereuses maximes?"

„Est-il possible, Madame, m'écriai-je, que vous puissiez penser de pareilles choses de moi!"

„Je vous dirai, reprit l'Impératrice, que cette tragédie sera brûlée de la main du bourreau."

Le sentiment que semblait révéler cette phrase différait tellement de tout ce que j'avais jusque alors entendu dire à l'Impératrice, que je fus heureuse de saisir dans son accent, dans sa manière de prononcer ces paroles un je ne sais quoi qui me prouva clairement qu'elles lui avaient été dictées par quelqu'un de son entourage.

„Qu'est-ce que cela peut me faire, Madame, répliquai-je, si cet ouvrage est brûlé de la main du bourreau? Ce n'est pas moi qui aurai sujet d'en rougir. Mais au nom du Ciel, Madame, avant que vous ordonniez une chose qui s'accorde si peu avec votre caractère, laissez-moi vous supplier de lire cette malheureuse pièce où vous trouverez un dévouement tel que Votre Majesté elle-même et tout partisan de la

forme monarchique pourraient le désirer. Mais en même temps veuillez vous rappeler qu'en invoquant votre indulgence en faveur de l'ouvrage en question, je n'en suis pas l'auteur et ne suis pas non plus intéressée dans les bénéfices de la publication."

Ceci avait été dit de façon à ne pas provoquer de réponse; aussi la conversation tomba-t-elle. L'Impératrice s'assit à sa table de jeu, et je suivis son exemple.

Le lendemain matin suivant, j'allai chez Sa Majesté pour lui soumettre un rapport officiel. J'étais déterminée, si elle ne me recevait pas avec ses marques habituelles de confiance, et ne m'admettait pas, selon son usage, dans la Chambre aux bijoux[6]) où elle faisait sa toilette et me permettait de causer avec elle sans la moindre cérémonie, à renoncer désormais à ces visites et à donner ma démission de mon emploi.

---

6) C'était la chambre où étaient exposés la grande et la petite couronne en diamants, ainsi que d'autres joyaux. L'Impératrice m'y recevait habituellement quand je m'étais présentée dans la chambre de toilette, et nous y restions tête à tête, sans cérémonie, tandis qu'on la coiffait.

Je rencontrai dans la salle d'audience M. Samoïloff, qui sortait de chez l'Impératrice. Il m'avertit à demi-voix de me calmer, car Sa Majesté serait visible dans quelques moments „et, ajouta-t-il, elle ne paraît pas avoir la moindre rancune contre vous."

Je répondis, sur mon ton de voix ordinaire, et de manière à être entendue de tous ceux qui se trouvaient près de nous: „Je n'ai aucune raison, mon cher Monsieur, pour être autrement que calme; car je n'ai rien à me reprocher et je ne viens faire de reproches à personne; bien que, je dois l'avouer, je fusse réellement fâchée si Sa Majesté conservait sur mon compte un sentiment injuste ou un soupçon. Mais l'injustice est une chose à laquelle je suis tellement accoutumée, que depuis longtemps elle a cessé d'être une nouveauté pour moi.".

L'Impératrice ne tarda pas à paraître. Après avoir donné sa main à baiser à ceux qui formaient son cercle du matin, elle se tourna vers moi et dit, de son ton habituel: „Je suis prête à vous recevoir, princesse; ayez la bonté de m'accompagner."

J'espère que les lecteurs de ces Mémoires auront foi en moi et n'attribueront point

mes paroles à un sentiment présomptueux quand je dirai que si j'eus à entendre cette invitation un plaisir inexprimable, ce fut moins pour moi que pour l'Impératrice; car je m'étais dit d'avance avec tristesse que si elle eût agi autrement, ma démission et mon départ de Pétersbourg ne lui eussent pas fait honneur.

Heureuse de ce que cette absurde affaire n'avait pas abouti à produire une rupture entre Sa Majesté et moi, j'avais à peine atteint le seuil de la chambre voisine quand tendant ma main dans la chaleur de mon coeur je priai Sa Majesté de me permettre de baiser la sienne, et de vouloir bien oublier ce qui venait de se passer.

„Mais en vérité, princesse . . . .“ dit l'Impératrice.

„Oui, Madame, dis-je en l'interrompant et répétant un proverbe russe très connu: Le chat gris a sauté entre nous; ne le rappelons pas.“

L'Impératrice eut la bonté de s'associer à cette façon humoristique et légère de traiter ce qui, à vrai dire, n'était pas digne d'une plus grave attention; et s'étant mise à rire franchement, elle laissa là ce sujet.

Je dînai avec Sa Majesté, et j'eus le plaisir de remarquer qu'il ne restait pas dans son esprit la moindre trace de ressentiment. Il semblait que je lui eusse communiqué la gaîté que j'éprouvais moi-même; car elle encourageait avec le plus aimable abandon et même en riant de tout son coeur les petites saillies que m'inspirait la satisfaction dont j'étais toute remplie.

CHAPITRE XIII.

Aspect des affaires politiques. — La princesse se détermine à se retirer de la vie publique. — Arrangements pécuniaires. — La princesse demande la permission de se retirer. — Refus de l'Impératrice. — Regret de quitter Sa Majesté. — Caractère de Catherine II. — Erreurs qui se trouvent dans les histoires publiées sur sa vie. — Ses connaissances littéraires. — Adieux. — Le Grand-Duc Alexandre. — Intrigue de Cour. — Le prince Zouboff. — La princesse quitte Pétersbourg. — Visite au comte Worontzow. — Son caractère. — Retour à Moscou. — Le domaine de la princesse à Troitskoe. — Lettres de la Cour. — La Grand-Duchesse Alexandra.

Les affaires publiques commençaient à reprendre l'aspect le plus satisfaisant. La

guerre avec la Suède était terminée. Celle qu'on soutenait contre les Turcs semblait promettre les plus heureux résultats, tels que ne pouvaient manquer d'en produire et l'intrépidité de nos soldats et la conduite admirable de quelques-uns de nos officiers les plus distingués et les plus dévoués à leur pays. Un traité avec la Porte Ottomane était sur le point d'être signé; et ni les artifices ni les intrigues de la France ne purent décider les Turcs à le rompre, tant ces derniers se sentaient peu d'envie désormais de se mesurer contre l'armée russe sur les champs de bataille.

Je désirais ardemment revoir mon frère et visiter aussi ma campagne favorite. Ces sentiments se fortifiaient d'une résolution sérieuse que j'avais récemment formée, celle de me retirer entièrement de la vie publique et de me dérober au tumulte d'une résidence impériale; mais je ne voulais pas dire un dernier adieu à Pétersbourg avant d'avoir trouvé moyen de compter avec les créanciers de ma fille et de payer à la Banque une dette de trente-deux mille roubles que j'avais contractée moi-même pour acquitter mes dépenses de voyage et celles de mon fils.

Comme je n'avais plus d'autre désir que de passer le reste de mes jours dans le repos et de me consacrer tout entière aux soins et aux travaux de la vie champêtre, je résolus de vendre immédiatement ma maison de Pétersbourg, sans quitter, il est vrai, la ville jusqu'à ce que je me fusse débarrassée de ces engagements pécuniaires, dont l'existence me semblait incompatible avec la tranquillité et l'indépendance.

Je dois dire ici que M. Scherbinin avait fait cession à sa femme d'un très joli petit domaine, et qu'il en avait également donné un autre à sa cousine M^me^ B..... — Sa mère et ses sœurs avaient obtenu du Sénat les pouvoirs nécessaires pour diriger le reste de sa fortune, et peut-être n'étaient-elles pas sans quelque espoir de détourner ces donations. Cependant la loi pour la garde et la gérance des biens appartenant à des individus accusés d'incapacité; la loi, dis-je, qui avait délégué ce pouvoir à la bonne foi de ces personnes, rendant très facile la reprise du même pouvoir par celui qui est lésé, M. Scherbinin n'aurait eu pour rentrer en possession autre chose à faire qu'à en formuler la demande et répondre

à quelques questions déterminées d'avance. Mais il ne paraissait pas disposé à rien tenter de semblable, persuadé pleinement comme il l'était par sa mère et ses soeurs que dans tous leurs actes elles n'avaient consulté que son intérêt et avaient travaillé pour son plus grand avantage.

Les affaires de Scherbinin étant ainsi réglées, je n'en reconnus que mieux la nécessité d'examiner scrupuleusement le détail des engagements de ma fille envers ses créanciers auxquels j'avais donné pleine garantie avant d'envoyer Mme Scherbinin à Aix-la-Chapelle. Je me fis représenter tous les billets et obligations de toute sorte qui avaient cours contre elle, afin d'en pouvoir juger la nature et voir ce qu'elle-même, en se liant par sa propre signature, avait reconnu comme juste. Parmi les billets qui me furent présentés, j'en trouvai plusieurs revêtus de la signature de son mari aussi bien que de la sienne et qui spécifiaient quantité d'objets, lesquels n'avaient pu être achetés que pour l'usage exclusif de Scherbinin.

Me rendre responsable de ces dettes-là, c'eût été consentir à jouer le rôle de dupe

volontaire. En conséquence, je m'adressai aux personnes qui géraient les biens de mon gendre, et j'appris par elles que la transmission du domaine précité à Mme Scherbinin par son mari avait été réglée et sanctionnée par toutes les formalités légales.

Si sur ce point, leur fis-je observer, il existait un doute ou une difficulté, on pourrait en référer au Sénat qui seul avait autorité pour ratifier ou annuler le don.

Je les priai en même temps de vérifier les billets qui m'avaient été adressés et de décider ensuite consciencieusement quels étaient ceux que je devais acquitter entièrement, ceux qu'elles se chargeraient de payer pour le compte de M. Scherbinin, ceux enfin qui seraient réglés à frais communs.

La question relative au droit de céder ce bien fut déférée au Sénat. Je ne me montrai pas le moins du monde préoccupée d'une décision en faveur de ma fille, car j'avouerai franchement qu'au fond du coeur je ne la désirais pas, convaincue que ma fille n'avait eu déjà qu'une trop grande part dans la dilapidation de la fortune de son

mari. Je pus donc dire au procureur général, dont l'influence dans le Sénat était suffisante pour trancher la question, qu'une prompte décision était la seule chose que j'attendisse avec impatience; qu'après ce point gagné, je saurais ce que j'avais à faire et pourrais alors partir pour Moscou.

Déjà j'avais disposé de ma maison et j'habitais, — si l'on peut appeler cela habiter —, un vaste palais désert appartenant à mon père, avec le nombre de domestiques qui m'était strictement nécessaire; à d'autres égards, j'étais seule, comme l'infortunée Dame de la légende condamnée par son mauvais Génie à un long emprisonnement dans une vaste solitude.

Enfin la décision du Sénat rompit le charme et me restitua ma liberté. Cette décision fut rendue en faveur de ma fille et confirmée par l'Impératrice. J'acquittai la majeure partie des billets qu'on m'avait présentés; je demandai un terme stipulé pour le paiement de quelques autres, donnant en garantie du règlement intégral ma caution personnelle.

La direction du domaine de ma fille m'était dévolue maintenant, mais je n'en tirai

pas un parti très lucratif. Au contraire, les contributions dont je chargeai les paysans furent assez modérées pour qu'ils fussent parfaitement heureux, mais à peine fournirent-elles un revenu suffisant pour payer les intérêts des sommes que j'avais avancées.

Ayant arrangé de la sorte ces affaires d'argent j'écrivis à Sa Majesté pour la prier de m'autoriser à donner ma démission en forme de mes fonctions près les deux Académies, et de me permettre, en ma qualité de dame du palais, de quitter la cour pour deux ans afin de pouvoir rétablir ma santé chancelante et régler mes affaires particulières.

L'Impératrice refusa de consentir à ce que je me retirasse définitivement de l'Académie, et elle borna son acquiescement à ma demande de deux années d'absence. En vain lui représentai-je l'inconvénient qu'il y avait pour une académie de science, plus que pour toute autre, à ce que son chef fût éloigné d'elle. Elle insista en disant qu'on nommerait un délégué, lequel recevrait mes instructions et agirait par mes ordres et que, tout en étant absente, je continuerais d'être le Directeur en fonctions et jouirais des émoluments de mon emploi.

Sa Majesté exprima au comte Besborodko le chagrin que lui causait mon départ de la Cour, et bien que, pour ma part, j'eusse longtemps caressé l'espérance de vivre dans la retraite et de goûter de nouveau la société de mon frère ardemment désirée par moi, je ne pouvais sans avoir le coeur plein et profondément ému entretenir l'idée que je voyais peut-être pour la dernière fois l'Impératrice; une souveraine que, bien avant son avénement au trône, j'aimais si passionnément et d'une manière si désintéressée; car je l'aimais quand il lui était moins possible de verser sur moi ses bienfaits qu'il ne me l'était de lui rendre des services; et bien que sa conduite envers moi n'ait pas été toujours celle que son coeur et sa tête lui eussent dictée, jamais je n'avais cessé de sentir ces liens de tendresse enthousiaste et d'admiration qui dès le premier moment m'attachèrent à sa personne et à son service.

Avec quel orgueil, avec quel plaisir j'ai toujours insisté sur ces actes de la vie et du règne de l'Impératrice Catherine qui lui firent honneur! Car j'y reconnaissais ce noble et vaste génie qui dans mon estime

l'éleva bien au-dessus de tous les souverains qui avaient jusque alors occupé le trône de Russie.

Je lisais dernièrement deux ouvrages publiés dans mon pays. L'un est intitulé: Vie de la Grande Catherine; l'autre: Anecdotes sur le règne de Catherine II. Ils sont écrits dans le sentiment que tout vrai Russe doit entretenir avec amour envers une souveraine qui mérita d'être surnommée la Mère de ses sujets. Cependant je signalerai une erreur qui se trouve également dans les deux ouvrages. Il y est dit que l'Impératrice Catherine comprenait bien le grec et le latin, et que, parmi les langues modernes, le français était celle qu'elle préférait, comme se prêtant le mieux aux agréments de la conversation.

Je crois pouvoir affirmer positivement qu'elle ne connaissait ni le grec ni le latin, et que si avec les étrangers elle parlait français, de préférence à son allemand natif, c'était uniquement parce qu'elle désirait faire oublier à la Russie qu'elle était née en Allemagne. Elle y réussissait tellement bien, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, en causant avec des paysans, de les entendre

tous l'appeler: notre compatriote, aussi bien qu'ils l'appelaient: notre mère.

Lorsque je m'entretenais avec elle des divers auteurs et des diverses langues de l'Europe, souvent elle me dit combien elle trouvait l'allemand plus riche et plus énergique que le français. Elle regrettait vivement que l'idiome germanique ne fût pas plus doux; sans quoi, ajoutait-elle, le français ne se fût pas répandu aussi universellement. Selon elle, notre langue russe qui unit la force, la richesse et l'énergie de l'allemand à la douceur de l'italien, devait devenir un jour la langue dominante dans le monde entier.

Tout étant disposé enfin pour mon départ j'allai passer ma dernière soirée auprès de l'Impératrice dans le palais de Tauride. Elle me combla des attentions les plus empressées, à ce point que je ne pus me décider à prendre définitivement congé d'elle. A l'heure accoutumée, Sa Majesté se retira, et comme je cherchais à la suivre pour lui demander la permission de lui dire adieu dans ses appartements privés, je m'en trouvai empêchée par la présence du Grand-Duc Alexandre et de sa charmante femme.

Le prince Zouboff était engagé dans une conversation avec leurs Altesses Impériales.

Je priai tout bas ce dernier de me permettre de passer, parce que j'avais hâte d'aller baiser la main de l'Impératrice (pour la dernière fois peut-être) avant mon départ, fixé au lendemain. „Attendez un instant, Madame", dit-il, et aussitôt il disparut. Je crus que la chose était faite et que le prince avait été informer Sa Majesté de l'objet de mon désir; mais une bonne demi-heure s'écoula, et aucun messager ne venait à moi. J'entrai donc dans la pièce voisine, et ayant rencontré un des valets de chambre de l'Impératrice, je le priai d'apprendre à Sa Majesté que j'attendais la permission de lui baiser la main avant de quitter Pétersbourg. Un autre quart d'heure s'écoula, enfin cet homme revint me dire que l'Impératrice était prête à me recevoir.

En entrant dans son appartement combien je fus étonnée quand, au lieu de l'expression affable et sereine qui, toute la soirée, avait rayonné sur moi, au lieu de l'adieu amical sur lequel je comptais, je rencontrai un visage qui exprimait la contrariété et

même le courroux! .... „Je vous souhaite un bon voyage, Madame", voilà les seules paroles qu'elle prononça!

Lorsque ceux qui ont l'habitude de s'interroger et de se juger sévèrement eux-mêmes, ont conscience de n'avoir offensé personne, ils ont peine à comprendre de quelle offense on peut les accuser. J'étais précisément dans ce cas. J'étais si loin de m'imputer l'altération des traits et le changement des manières de l'Impératrice, que je craignis qu'elle n'eût reçu quelque mauvaise nouvelle qui l'eût péniblement affectée; je me retirai donc en faisant une prière mentale pour sa prospérité et son bonheur.

Le lendemain matin, M. Navasiltzoff, un parent de Maria Isavishna qui appartenait à la Maison de l'Impératrice et était fort avant dans la confiance de Sa Majesté, vint prendre congé de moi. Je lui demandai s'il n'était pas arrivé, la nuit dernière, quelque courrier porteur de nouvelles désagréables, pour avoir causé l'étrange altération que j'avais remarquée sur les traits de l'Impératrice au moment où j'allais prendre congé. Je pus moins encore m'expliquer le fait quand M. Navasiltzoff m'apprit qu'il sor-

tait du palais et était bien certain qu'aucune mauvaise nouvelle n'y était arrivée, car jamais l'Impératrice ne lui avait paru en plus belle humeur.

Précisément une lettre du secrétaire de l'Impératrice, M. Trochinsky, vint me donner le mot de l'énigme. A cette lettre était joint un mémoire de tailleur signé de ma fille et de son mari, ainsi qu'une pétition lamentable écrite par ce marchand lui-même et rédigée de façon à émouvoir et flatter l'Impératrice. Le secrétaire m'informa, de la part de Sa Majesté, qu'elle était étonnée que je pusse penser à quitter Pétersbourg sans avoir accompli la promesse que j'avais faite de payer les dettes de ma fille.

Je l'avouerai, je sentis une indignation profonde à la lecture de cette lettre, et je résolus alors fermement de quitter pour jamais Pétersbourg. Je répondis par lettre à M. Trochinsky que je n'étais pas moins surprise que Sa Majesté en me trouvant, ne fût-ce qu'un moment, soupçonnée d'une conduite qui m'eût dégradée à mes propres yeux; que je lui renvoyais le mémoire; qu'il serait très facile à Sa Majesté, si elle voulait bien prendre la peine d'y jeter un in-

stant les yeux, de voir combien peu les articles notés concernaient ma fille; que c'étaient des uniformes, des livrées, etc. commandés par M. Scherbinin lui-même pour son propre usage et celui de ses domestiques; que je ne m'étais nullement engagée à payer les billets de mon gendre qui possédait, maintenant encore, une fortune au moins égale à la mienne; et, par dessus tout, que j'avais renvoyé ce même marchand aux fidei-commissaires des biens de M. Scherbinin, lesquels, en ma présence, avaient garanti dans un délai de deux mois[7]) au plus tard le paiement du dit mémoire, la dette ne concernant que M. Scherbinin; que le tailleur avait témoigné la plus grande satisfaction de cet arrangement; et que si, après cela, les dispositions de cet homme avaient changé, — ou que si quelqu'un lui avait dicté l'espèce de pétition qu'il avait présentée, dans le dessein de me faire injure, je laissais à Sa Majesté le soin de décider si en bonne justice c'est moi qui devais être condamnée.

---

7) Cette dette fut en effet payée, deux ou trois mois après, par les gérants des biens de M. Scherbinin.

Ce dernier soupçon se trouva être l'expression même de la vérité. C'était, en effet, un sycophante du prince Zouboff qui avait composé la pétition, et, comme je le découvris plus tard, ce fut le prince Zouboff lui-même qui, en me quittant, ce soir dont j'ai parlé plus haut, alla remettre ce factum à l'Impératrice avant que je pusse être admise dans l'appartement de Sa Majesté.

J'avais donc vu Catherine II pour la dernière fois; et bien qu'en cette circonstance le prince Zouboff m'ait infligé un outrage dont je pouvais à bon droit garder un pénible souvenir tout le reste de ma vie, plus tard, à Pétersbourg, après l'avénement d'Alexandre au trône, et à Moscou aussi, lors du couronnement de Sa Majesté, je reçus chez moi le prince sur le même pied qu'autrefois, quand beaucoup d'autres le recevaient d'une manière bien différente.

Je quittai enfin Pétersbourg, emportant un mélange de sensations opposées qui n'eussent eu qu'un seul et même caractère si les sentiments de tendresse que j'ai si longtemps professés pour l'Impératrice avaient pu jamais s'affaiblir ou s'alterér.

Je me détournai de ma route afin d'aller visiter mon domaine de la Russie Blanche et de prendre quelques arrangements pour la réception de certaines sommes destinées à payer les créanciers de ma fille. Je ne m'y arrêtai que huit jours et ne me donnai non plus qu'une semaine à mon cher Troitskoe, tant j'étais impatiente de revoir mon frère.

Le chemin qui menait chez lui faisait passer par Moscou; je ne restais dans cette ville que juste le temps d'indiquer quelques dispositions pour qu'on arrangeât le plus simplement possible, quoique d'une manière très convenable le rez-de-chaussée de ma maison qui devait me servir de séjour l'hiver suivant.

Maintenant, je considérais comme terminée ma carrière publique; et si, dans son cours, j'avais su garantir ma raison de l'enivrement du succès au milieu des circonstances qui pouvaient flatter le plus ma vanité, et principalement en face de ce fait inouï du gouvernement par une femme de deux Académies, on ne trouvera pas étrange que j'aie pu soutenir avec fermeté les divers chocs et les ennuis que, d'autre part, j'étais destinée à subir. Car c'est chez moi

une ferme croyance que celui-là peut supporter le malheur qui a su autrefois surmonter sa propre ambition et contenir son amour-propre dans certaines limites.

L'amitié fraternelle et les occupations champêtres, tels étaient maintenant les seuls objets que j'eusse en vue; je contemplais d'avance la transformation prochaine de mon mode d'existence non-seulement avec satisfaction; mais encore avec un plaisir calme, excepté quand il venait s'y mêler certaines réflexions jointes au regret vivement senti que ceux que j'aimais et estimais le plus se fussent rendus coupables d'eux-mêmes par l'injustice imméritée qu'ils m'avaient momentanément faite.

Mon arrivée dans la maison de mon frère lui causa la plus agréable surprise; le temps que nous passâmes ensemble fut une période de bonheur mutuel. L'amitié, plus encore que le sang, cimentait le lien qui depuis longtemps avait uni nos coeurs. A cela se joignait une sympathie née pour ainsi dire de la similitude de circonstances. Chacun de nous avait parcouru une carrière publique; tous deux nous nous étions retirés du monde avec des sentiments telle-

ment analogues qui étaient le fruit que nous en avait donné l'expérience, qu'à peine le langage était-il nécessaire entre nous pour échanger nos opinions ou pour nous faire comprendre l'un par l'autre.

Mon frère était un homme de sens et de savoir, mais réservé, grave, méthodique et même froid en société. Cette dissemblance frappante entre nos manières et nos caractères était loin cependant de porter la moindre atteinte à notre amitié.

Le temps que j'avais conservé à cette visite s'écoula dans le bonheur, mais s'écoula trop vite. Je jugeai indispensable de retourner à Moscou après avoir prolongé mon séjour autant que possible, pour voir avant les gelées si mon appartement avait été convenablement arrangé et muni de poëles, à mon intention comme à celle des amis que je recevrais. Je veillai à tous ces travaux nécessaires, et bientôt j'eus le plaisir de recevoir à Moscou mon frère qui cet hiver-là rentra en ville plus tôt que de coutume.

L'année suivante, il vint me voir à Troitskoe. Il fut enchanté de mes améliorations. Les jardins, les plantations, les constructions

d'embellissement que je faisais exécuter, tout cela fut complètement de son goût. Lorsqu'en automne je lui rendis sa visite, il me donna plein pouvoir d'exercer mon habileté en donnant de nouvelles dispositions à ses terrains et en continuant les plantations que, l'année précédente, j'avais combinées et avancées en très peu de jours.

Pendant l'été de 1796, je me rendis à mon domaine de Mohiloff. Là, je reçus des lettres de quelques personnes de Pétersbourg parfaitement informées de tout ce qui se disait et se faisait à la Cour. Elles m'apprirent que ma présence parmi elles était très désirée, et que l'Impératrice avait plus d'une fois exprimé son intention de m'écrire pour m'inviter à revenir à Pétersbourg, afin de me confier le soin de conduire la Grande-Duchesse Alexandra en Suède, à l'occasion de son mariage avec le roi.

Mes parents de Moscou m'écrivirent également pour me témoigner le regret que leur causait mon absence; ils m'assurèrent que l'Impératrice avait déjà dépêché un courrier afin de presser mon retour à Pétersbourg. Ces nouvelles me décidèrent à

revenir en toute hâte à Troitskoe, d'où j'écrivis à Sa Majesté, la suppliant de nouveau d'agréer ma démission, ou tout au moins de m'accorder une prolongation de congé.

Je reçus en réponse une très gracieuse lettre par laquelle mon congé était prolongé d'un an; mais craignant que ma demande n'eût été vue d'un mauvais oeil, j'écrivis à quelques amis intimes pour les prier de me dire franchement en quels termes l'Impératrice parlait de moi, et si elle avait témoigné récemment des marques de déplaisir. Les réponses furent unanimes pour m'assurer que Sa Majesté avait fréquemment fait allusion à moi comme à une personne qu'elle eût préférée entre toutes les autres pour conduire en Suède sa petite-fille; on me rapporta même ces paroles prononcées par elle: „Je suis persuadée que la princesse Daschkoff m'aime assez pour ne pas refuser une chose que j'ai si fort à coeur; et dans ce cas, je serai parfaitement tranquille au sujet de ma jeune reine."

CHAPITRE XIV.

La vie aux champs. — Les paysans du domaine de la princesse. — La bibliothèque de la princesse. — Mort de l'Impératrice Catherine. — Dangereuse maladie de la princesse, à la suite de cet événement. — Elle prédit les malheurs de la Russie. — L'Empereur Paul Ier la destitue. — Un dilemme. — Funestes conséquences de la mort de l'Impératrice. — La princesse reçoit l'ordre de quitter Moscou. — Ses prédictions sur le traitement que l'Empereur devait lui infliger. — Projets de la princesse. — Regards en arrière. — Le comte Momonoff. — Sentiments de Paul envers sa mère. — Tristes changements. — Persécution exercée par l'Empereur contre la princesse. — Elle reçoit l'ordre de quitter Troitskoe. — Consternation de la famille de la princesse. — Noble conduite de Miss Bates. — Position cruelle de la princesse.

A mon retour de Krouglo à Troitskoe, je me consacrai au soin d'achever mes constructions. Quatre maisons étaient terminées, et j'avais dessiné des plantations qui faisaient, de mes parterres, un vrai paradis. Il n'y avait pas un arbre, pas un arbuste que je n'eusse planté de mes mains, ou qui ne l'eût été sous ma direction et à la place que je lui avais assignée. Il est si naturel de regarder avec complaisance l'oeuvre qu'on a accomplie, que l'on ajoutera foi à ma sincérité si je dis que, dans mon opinion, Troits-

koe était la plus belle et la mieux soignée de toutes les campagnes que j'eusse jamais vues, soit en Russie soit à l'étranger.

Il y avait une circonstance qui, par-dessus tout, me rendait le séjour de Troitskoe agréable et consolant au plus haut degré : c'était l'heureuse condition de ses paysans. Depuis quarante ans que je possédais ce domaine, leur nombre avait monté de huit cent quarante à quinze cent cinquante-neuf. Je parle de la population mâle, la seule qui soit dénombrée chez nous. On peut admettre que le nombre des femmes croissait dans une proportion égale; car bien peu d'entre elles eussent consenti à un mariage qui les eût éloignées de mon domaine, bien que les jeunes gens allassent quelquefois prendre une épose parmi les paysannes du voisinage.

J'avais l'habitude d'accroître constamment ma bibliothèque qui était devenue considérable. Le rez-de-chaussée de ma maison était soigneusement meublé et décoré pour mon séjour durant l'automne, saison qui ne manquait pas d'aggraver mes rhumatismes, ce triste fruit de mon excursion en Ecosse. Je n'y échappai pas cette année-là, et j'avais

eu à souffrir de rudes attaques au mois d'octobre et au commencement de novembre quand survint la catastrophe la plus fatale qui eût jamais frappé la Russie et qui, pour ma part, me mit à deux doigts de la tombe.

Un de mes amis, homme estimable et loyal, le sénéchal de Serpoukoff, M. Grigoroff, vint un soir me faire visite. Au moment où il entrait, je fus frappée de son air de consternation, de l'abattement que trahissait tout son maintien. „Pour l'amour du ciel, m'écriai-je, qu'y a-t-il donc?“

„Est-ce que vous n'avez pas entendu parler, Madame, du malheur qui est arrivé? L'Impératrice n'est plus!“

Ma fille, qui était présente, s'élança pour me soutenir, craignant que je ne tombasse à la renverse.

„Non, non, dis-je, n'ayez pas peur pour ma vie; succomber sous cette calamité serait un trop grand bonheur; je suis réservée à de pires infortunes; je suis destinée à voir mon pays aussi abaissé, aussi malheureux qu'il était naguère grand et prospère.“

Un tremblement général dans tous mes membres, suivi de spasmes violents, fit de moi durant vingt-quatre heures un objet de

commisération pour tous ceux qui m'entouraient, tandis que je subissais la triste certitude que j'étais destinée à vivre encore.

Les paroles que j'avais prononcées sous la première impression de ma douleur ne furent, hélas! que trop prophétiques. A partir de ce moment, la terreur, l'alarme, l'inquiétude habitèrent constamment et uniquement tous les coeurs. Bientôt il n'y eut pas une famille qui n'eût parmi ses membres quelque victime à déplorer. Le mari, le père, l'oncle redoutait dans sa femme, son fils ou son héritier un dénonciateur qui pouvait l'envoyer périr dans une forteresse ou dans les déserts de la Sibérie.

Je ne tardai pas à recevoir avis que l'Empereur m'avait par un oukase destituée de mes emplois. A ce sujet, je priai M. Samoïloff qui était resté procureur général du Sénat, de vouloir bien présenter l'expression de mon humble reconnaissance à Sa Majesté pour m'avoir délivrée d'un fardeau qui excédait mes forces.

Après cette lettre, je n'avais plus qu'à attendre avec résignation la persécution qui m'était réservée; mais je me trouvai dans un dilemme ridicule sans savoir de quelle

manière m'en tirer. La notification en forme de ma destitution était contenue dans une lettre signée simplement Danaouroff, sans nom de baptême ni nom patronymique[8]). Or il est connu que ce dernier nom est usité en Russie, où on l'emploie souvent dans la conversation, mais toujours comme complément des deux autres noms, pour désigner la personne à laquelle on adresse une lettre. Comme j'ignorais complètement le nom du signataire et ne pouvais même me représenter celui de son père, je me vis à bout de moyens pour lui répondre; ne pas accuser la réception du mandat de l'Empereur, c'eût été un crime de lèse-Majesté; d'autre part, enlever au personnage chargé de cette commission la moindre parcelle de ses titres et qualités, c'eût été paraître témoigner à ce correspondant un dédain qui n'eût pas manqué de m'en faire un ennemi. En conséquence, j'écrivis à mon cousin le prince Kourakin qui, m'avait-on dit, était bien vu à la Cour en ce moment, le priant de certifier à M. Danaouroff que si j'avais différé de répondre à sa lettre,

8) Comme, par exemple Ivan Ivanovitch Danaouroff Jean, fils de Jean Danaouroff.

c'est que je ne voulais en rien manquer au juste respect qui était dû au signataire, dont j'en étais encore à connaître l'adresse. En égard au contenu de la lettre, j'ajoutai que je considérais la destitution qu'on m'y annonçait comme un acte de faveur de la part de Sa Majesté.

J'instruisis mon frère le comte Alexandre, de ce qui s'était passé; et quelle fut ma surprise lorsqu'il m'apprit que le dit M. Danaouroff n'était ni plus ni moins que le fils d'un individu qui avait autrefois servi chez mon oncle le Grand-Chancelier en qualité de sous-sommelier et qui, ayant épousé une esclave Calmouck que ma tante avait remarquée parmi ses autres femmes, avait été promu à la garde des clés du cellier et au grade de sommelier en chef de la famille!

Les arrestations, l'exil devenaient de plus en plus fréquents. La nouvelle en devait arriver naturellement à mes oreilles, malgré les peines que prenaient mes amis pour intercepter des communications qui pouvaient aggraver mon état de souffrance.

La mort de Catherine fut un sujet de profonde et accablante affliction. J'étais épouvantée du malheureux changement des

affaires et de la terreur qui semblait avoir paralysé toute la nation; car il n'y avait pas, parmi les nobles, une seule famille qui n'eût au moins à pleurer un de ses membres condamné au bannissement ou plongé dans une forteresse.

La maladie dont je souffrais, jointe au triste état de mes pensées, me rendait l'existence affreusement pénible; mais pour n'être point accusée de chercher à l'abréger volontairement, je consentis à me faire transporter à Moscou, — non pour y consulter les médecins, car je ne faisais pas grand fond sur leur habileté, mais pour voir quel effet pourrait avoir une application de sangsues pour calmer l'irritation de mon sang et en mieux régler la circulation.

Après avoir tenu le lit durant plusieurs jours avec des accès de spasmes, je me trouvai en état de quitter Troitskoe, bien décidée à m'en revenir immédiatement dès que j'aurais accompli l'unique chose que j'avais en vue. J'arrivai à Moscou le 21 décembre, environ vers neuf heures du matin; plusieurs de mes parents m'attendaient avec anxiété, redoutant les effets de la douleur que m'avait causée la mort de Catherine II.

Quelques minutes après, mon frère le comte Alexandre arriva. Je fus obligée de me mettre au lit; à peine était-il midi quand le gouverneur général M. Ishmaïloff entra dans l'appartement. Il paraissait pressé; n'ayant pris que le temps de s'asseoir, il dit à voix basse qu'il venait, conformément aux ordres de l'Empereur, m'annoncer que la volonté de Sa Majesté était que je retournasse immédiatement à la campagne pour y réfléchir sur l'époque de 1762.

Je répondis, de manière à être entendue de tous ceux de mes amis qui étaient présents, que jamais je n'oublierais cette date et que je me conformerais exactement aux ordres de Sa Majesté en réfléchissant à un sujet dont le souvenir ne m'avait jamais donné un regret ou un remords, un sujet qui peut-être, à le considérer froidement, eût dû me valoir un traitement meilleur que celui que m'infligeait en ce moment Sa Majesté. Je priai ensuite Son Excellence d'observer combien peu j'étais en état de partir tout de suite; que j'étais venue à Moscou pour un soin particulier nécessaire à ma santé, et que le soir même ou au plus tard le matin suivant me verrait

repartir. Le gouverneur inclina la tête et se retira.

Tout le monde sauf moi était rempli de stupéfaction et de chagrin. Mon frère était si profondément affligé, que j'eus bien de la peine à relever son esprit.

Le rôle que j'avais à remplir était déterminé. Je quittai Moscou le 6 décembre, mais je continuai de rester au sein d'une lutte entre la vie et la mort; tout accablée que j'étais, j'écrivais de deux en deux jours à mon frère, et alternativement aussi à plusieurs de mes autres parents. La plupart d'entre eux et particulièrement mon frère, m'assuraient souvent dans leur réponses, en m'engageant à m'armer de patience et à soigner ma santé, que Paul n'agissait ainsi à mon égard que par un sentiment de juste respect envers la mémoire de son père. „Mais, ajoutait mon frère, attendez jusque après son couronnement, et alors vous verrez un grand changement dans sa conduite."

Je transcrirai ici une réponse que je fis à mon frère sur ce sujet; elle est du nombre de celles de mes prédictions qui se sont accomplies. „Vous me dites, mon cher

ami, que Paul, après son couronnement, me laissera en repos. Croyez-m'en, vous vous abusez grandement sur son caractère. Une fois qu'un tyran a commencé à frapper sa victime, il réitère les coups jusqu'à ce qu'il soit certain que la destruction totale est opérée. J'ai mis mon esprit à la hauteur de persécutions sans relâche et je suis prête à m'y soumettre avec la résignation que la créature doit aux volontés de son Créateur. Le sentiment de mon innocence, une indignation sans rancune contre ce qui menace mon salut personnel, me tiendront lieu, j'espère, de courage, aussi longtemps que vous et nos autres chers parents serez oubliés dans l'activité de sa malveillance. Mais quoi qu'il advienne, les événements ne m'amèneront jamais à dire ou faire rien qui puisse en réalité me dégrader."

Dans l'état de santé auquel je me voyais réduite, confinée dans mon lit ou étendue sur ma chaise longue, incapable de faire un mouvement et en butte à des souffrances sans fin qui me laissaient seulement, à de courts intervalles, la faculté de lire, j'avais suffisamment de loisir pour méditer sur ce qui était arrivé et pour décider vis-à-vis de

moi-même le parti que j'aurais à suivre. Voyager à l'étranger, si j'en obtenais la permission, tel était le seul voeu que je pusse former et arrêter dans mon esprit; mais ma tendresse pour mon fils y mettait un obstacle. Ses affaires, dont il prenait fort peu de soin, étaient dérangées; et moi, sur qui reposaient principalement ses espérances pour le paiement de ses dettes, si, au lieu de surveiller mon domaine en personne et d'en retirer le plus de produit possible, j'allais tout dépenser à l'étranger, mon fils ne pourrait-il pas se trouver éventuellement, quant à ses revenus, dans un état au-dessous de la médiocrité?

Un regard rétrospectif jeté sur le passé n'était pas sans consolation. Une certaine fermeté de caractère et un désintéressement qui avaient supporté plus d'une épreuve, s'ils n'avaient suppléé le manque de bien d'autres qualités, avaient du moins prouvé ma constance assurée, inébranlable dans l'adversité. Toujours je m'étais tenue sur mes gardes contre les favoris de feu l'Impératrice; je savais fort bien que plusieurs d'entre eux avaient entrepris de me pousser vis-à-vis de Sa Majesté à des extrémités

telles, en fomentant tout motif passager de mécontentement, que j'en fusse venue à m'oublier moi-même et à attirer sur moi le juste ressentiment de ma souveraine en laissant éclater d'une manière indiscrète la vivacité de mon caractère.

Parmi ceux qui nourrissaient des projets de cette sorte se trouvait le comte Momonoff. Mais comme il avait par hasard un peu plus de sagacité que la plupart de ses prédécesseurs, il découvrit qu'on ne me prenait pas par un pareil artifice et il préféra travailler à ma disgrâce par des attaques dirigées hardiment — sous main — contre mon fils et moi; entreprise assez bien calculée, je dois l'avouer, pour m'exaspérer dans le sens qu'on désirait. Heureusement, mon attachement envers ma souveraine était fondée sur le respect; et comme l'expérience m'avait appris combien peu j'étais redevable à la bienveillance de ces messieurs les favoris que j'avais à peine daigné flatter assez pour reconnaître leur influence, loin de les ériger en idoles tandis qu'ils étaient au pouvoir, ainsi que le faisait tout le monde, je n'étais pas embarrassée pour distinguer dans l'attitude de Sa Majesté vis-à-vis de

moi quel était le résultat de leurs intrigues et non plus quels sentiments découlaient naturellement du coeur de l'Impératrice.

Mon chagrin, je devrais dire mon désespoir devant une perte aussi irréparable que celle dont la mort de l'Impératrice avait frappé mon pays, n'était pas aggravé du moins par des reproches de conscience sur ma conduite et sur le rôle que j'avais uniformément rempli. En ce moment où le malheur était entré chez toutes les familles et où une crise alarmante pesait sur les affaires publiques, mes réflexions étaient de nature à tranquilliser et calmer mon esprit.

Presque dès la première heure de son avénement au trône, Paul manifesta la haine la plus violente et le mépris pour la mémoire de sa mère, et se hâta de changer ou détruire tout ce que Catherine avait fait. Les actes les plus fantasques et les plus arbitraires furent substitués aux plus sages mesures politiques. Les nominations aux emplois publics et les destitutions se suivaient immédiatement; à peine la Gazette avait-elle annoncé une nomination nouvelle, que la place redevenait vacante par un brusque caprice de l'Empereur. Quiconque

avait à traiter une affaire publique, ignorait à qui il devait s'adresser. A un sentiment général de terreur qui était né de l'abus sans contrôle du pouvoir et annihilait la confiance publique et la confiance privée, succéda une fatale stupeur qui menaçait de tarir la source même de toute vertu, — l'amour de la patrie.

Profondément frappée au coeur et pleine de crainte pour mes amis, mes parents et mon pays, j'étais littéralement épouvantée du terrible tableau de malheurs que mon imagination se retraçait, et je n'existais plus que par l'espérance d'une fin prochaine.

J'avais bien prédit que l'Empereur s'acharnerait à me persécuter; cette prédiction se réalisa pleinement. Le lieutenant-colonel Laptoff, parent éloigné de ma grand'mère, à l'avancement duquel j'avais quelque peu contribué, vint me voir pour me consacrer une soirée avant de rejoindre son régiment. Il avait obtenu non sans peine un congé, et la maladie de son père le lui avait même fait un peu transgresser. Il était resté à causer avec moi jusqu'à minuit; je lui enjoignis alors d'aller prendre quelque repos. Vers trois heures du matin, je fus éveillée

par ma femme de chambre qui vint me dire que M. de Laptoff avait une lettre pour moi et qu'il désirait me parler. „Il en aurait bien eu le temps dans la matinée, lui dis-je, et ce repos était bien nécessaire après son voyage.“ Elle m'apprit alors que la lettre en question avait été apportée de Moscou par exprès.

Convaincue que c'était quelque nouvelle persécution qui m'attendait, je consentis à voir M. de Laptoff. Il me présenta une lettre de M. Ishmaïloff, le gouverneur-général. Cette lettre contenait un ordre de l'Empereur, par lequel il m'était enjoint de quitter immédiatement Troitskoe et de fixer ma résidence dans un domaine de mon fils, lequel était situé au nord du gouvernement de Novogorod entre deux villes qui étaient indiquées. Là, disait l'ordre, j'attendrais le bon plaisir de l'Empereur.

Je priai qu'on fît descendre ma fille, et lui dictant ma réponse, j'informai le gouverneur que j'étais prête à obéir aux ordres de Sa Majesté; que peu m'importait le lieu où il pourrait m'arriver de finir mes jours ou bien de continuer à languir; mais qu'il m'était impossible de me rendre immédiate-

ment à un endroit que je n'avais jamais vu, pas même lorsque je dirigeais les affaires de mon fils, et que je ne saurais pas même en ce moment où aller chercher. Ignorant le lieu précis marqué pour mon exil, ne me doutant pas davantage du chemin qui y conduisait, je devais, dis-je au gouverneur, soit m'engager dans des routes entrecroisées et inconnues pour moi, (et il n'aurait pas été prudent de m'approcher de quelque résidence impériale), soit guetter le retour d'un messager que j'enverrais à Moscou avec le courrier qui allait y retourner, afin d'apprendre par l'intendant de mon fils si l'on ne pourrait pas trouver en ville un paysan appartenant au domaine en question, lequel paysan nous servirait de guide.

Ce ne fut pas chose aisée que de calmer la douleur de ma fille qui embrassait mes genoux en fondant en larmes. On éveilla Miss Butes, respectable et aimable personne qui vivait depuis quelque temps dans ma famille, pour lui apprendre la triste nouvelle qui s'était répandue dans toute la maison et y avait porté la consternation. En la voyant entrer dans ma chambre,

agitée comme une feuille de tremble, je la suppliai, avant de s'abandonner à l'impulsion de son attachement pour moi, de réfléchir avec calme qu'elle était entièrement sa maîtresse et parfaitement libre soit de rester à Troitskoe, soit d'habiter ma maison de Moscou, aussi longtemps qu'il lui plairait.

Elle me répondit avec beaucoup de fermeté que sa résolution était prise, et qu'aucun pouvoir au monde ne l'empêcherait de me suivre dans l'exil. Je l'embrassai, et nous pleurâmes comme des enfants.

M. Laptoff, aussitôt qu'il eut remis ma lettre au courrier et envoyé un domestique avec cet homme à Moscou, revint auprès de moi et avec un air tout-à-fait calme déclara qu'il avait l'intention de m'accompagner jusqu'au terme de mon voyage.

Je lui fis des représentations et je protestai énergiquement contre un tel parti; le pressant de considérer les conséquences qu'il s'attirerait, ainsi que le regret amer que j'éprouverais d'avoir pu sans le vouloir devenir la cause de sa ruine. Je lui rappelai que déjà il avait dépassé de plusieurs jours le terme de son congé; que mon voyage entrepris avec mes propres chevaux

et par des routes de traverse pourrait, en vertu de bien des causes, se trouver prolongé jusqu'à une époque indéfinie; qu'en m'accompagnant il s'exposerait infailliblement à être considéré comme déserteur; je l'exhortai donc à abandonner un dessein qui, en témoignant d'un intérêt tout particulier pour mon sort, ne manquerait pas d'augmenter le ressentiment de l'Empereur. Qui sait si l'Empereur ne le ferait pas descendre au rang de simple soldat? En un mot, j'employai tous les arguments que pouvaient m'inspirer les craintes que j'éprouvais pour lui: mais ce fut inutile. Soldat, colonel, général, en ce moment tout était égal à ses yeux, tout lui était indifférent.

„J'espère, dit-il, que vous n'ordonnerez pas à vos gens de me chasser. Si vous ne me donnez pas une place dans votre suite, je suis décidé à m'installer derrière votre kibitka, et rien ne me fera renoncer à mon projet de voir le lieu que vous êtes condamnée à habiter."

Connaissant bien l'esprit généreux et quelque peu obstiné de mon jeune ami, je cessai d'opposer à ses voeux des obstacles superflus; je craignais, d'ailleurs, d'empirer

les choses en ne paraissant pas participer à sa faute et en laissant tomber sur lui tout l'odieux de la compagnie qu'il me ferait sur la route de l'exil. La vive satisfaction qu'il montra d'avoir enfin gagné la partie en m'arrachant une espèce de consentement, démontrait assez, s'il eût fallu d'autres preuves, l'intérêt sincère qu'il portait à mon salut.

Une circonstance, alors inconnue pour moi, avait beaucoup accru ses craintes à mon sujet. Un mystérieux étranger, à ce qu'il paraît, était arrivé tout récemment dans le voisinage. On l'avait vu souvent rôder près de ma maison et du village, la plume à la main et prenant note de tout ce qu'il pouvait voir ou entendre. Dans un moment d'ivresse, ce misérable dit son secret et confessa lui-même qu'il était un espion, envoyé pour corrompre mes domestiques afin d'apprendre par eux et d'inscrire tout ce qui se passait chez moi; par exemple, les noms des personnes de ma maison, de celles qui la fréquentaient, les sujets des conversations que nous tenions à table, etc.; de plus, il avoua qu'un plan avait été tramé pour me surprendre dans le cours de mon

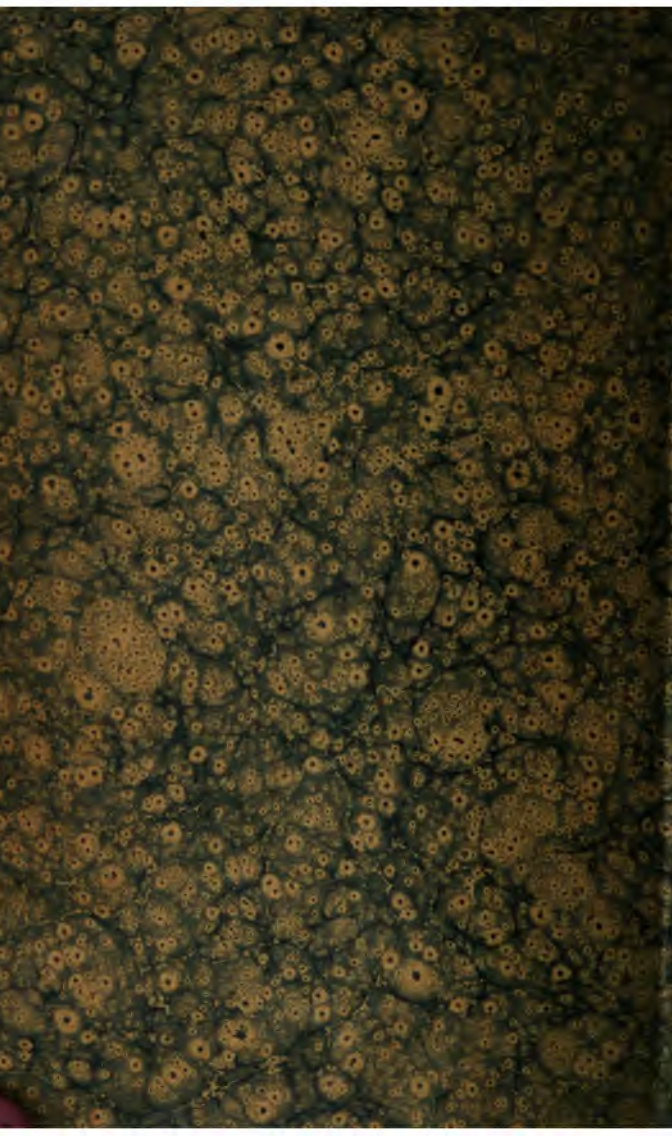
voyage, me séparer violemment de mes amis et m'entraîner dans le fond de la Sibérie.

Ainsi, sans m'en douter, j'étais au pouvoir de quiconque m'approchait. Celui de mes domestiques qui eût été animé de mauvaises dispositions contre moi, eût pu facilement me ruiner et se faire donner ma fortune en se constituant mon accusateur, — le meilleur métier qu'il y eût en ce temps-là.

Fort heureusement on trouva, à Moscou, un paysan appartenant au village où il m'était enjoint de me rendre. Déjà la nouvelle de l'événement était parvenue à ma nièce la princesse Dolgorouky; elle accourut et resta auprès de moi jusqu'à mon départ de Troitskoe.

J'avais en ce moment avec moi comme membres de ma famille les filles de deux de mes cousines M^elles^ Istlainoff et Kotchtoff; la dernière m'avait été confiée par ses parents. Malgré la consolation que j'eusse trouvée dans sa société, malgré son ardent désir de partager mon sort dans l'exil, je ne pouvais en conscience accepter pour elle un pareil sacrifice, car sa santé était délicate et exigeait non-seulement les plus grands soins, mais encore la surveillance des meil-

leurs médecins qu'on puisse trouver dans une ville. En conséquence, j'écrivis à son père qui était alors à Moscou et le priai de venir reprendre sa fille, ainsi que Mᵉˡˡᵉ Istlainoff. Il arriva la veille de mon départ, et le lendemain même il emmena mes deux parentes, me promettant de reconduire Mᵉˡˡᵉ Istlainoff chez sa mère et de me donner souvent des nouvelles de sa fille.

Fin du Tome II.

Imprimerie de Gustav Bär à Leipsic.